



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

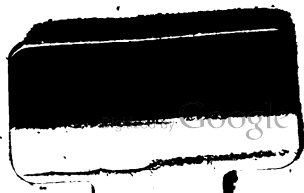
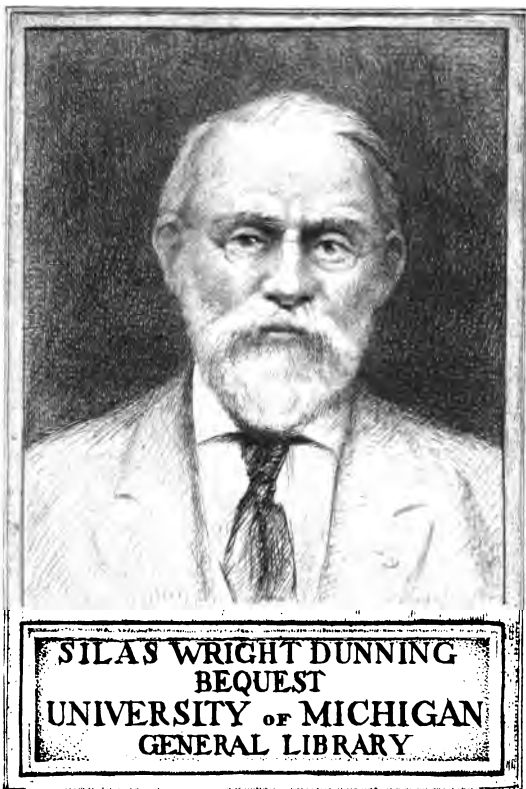
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



4 p. 1



HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;
Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME VI. 1re PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Montmartre, la porte cochère
vis-à-vis la rue du Jour.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au Temple du Goût.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

808.2

H668

v.6



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

du sixième Volume.

SUITE DES COMÉDIES DE PLAUTE.

Nous développerons les Pièces de cet Auteur avec moins de soin , si elles avaient moins de ressemblance avec une très-grande partie de celles que l'on joue habituellement sur nos Théâtres , & les extraits que nous avons donnés jusqu'à-présent , offrent deux avantages à nos lecteurs. Le premier ,

A 2

de leur faire connaître les obligations que nous avons aux Anciens, le second, de justifier à plusieurs égards l'enthousiasme des Savans qui se sont passionnés pour eux. Le seul reproche que nous nous croyons en droit de faire à ces derniers, c'est d'être extrêmes dans leurs jugemens & de sacrifier les Modernes à leur admiration exclusive. Molière a imité Plaute, Plaute a imité les Grecs, & si ceux-ci sont créateurs d'un très-grand nombre de sujets, combien n'en avons-nous pas inventés qui égalent en mérite ceux que nous devons à nos modèles? Eschyle, Sophocle & Euripide ont réuni les suffrages de leurs concitoyens, Rotrou, Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire ont obtenu les mêmes honneurs; le talent des uns doit-il faire oublier celui des autres? On prétend que les Français ont beaucoup d'amour-propre, & nous serions tentés de penser le contraire d'après la manie qu'ils ont de ne trouver bien que ce qui leur vient des Etrangers, de dédaigner leurs Ecrivains ou leurs Artistes, pour n'accorder de mérite qu'à ceux qui sont de tel ou tel pays, & d'éteindre l'émulation de leurs compatriotes par les obstacles qu'ils mettent à leur avancement. On regarde Paris comme le centre du goût, & nous voyons avec peine que souvent on s'y laisse entraîner sans réflexion, par des objets de peu de valeur. Chaque nation produit de grands hommes, & chaque nation doit les accueillir avec le même empressement.

Il est ridicule à un père d'imaginer que son enfant a plus de qualités que ceux de tous les autres, mais si en effet il en possède davantage, il est permis à ce père de lui accorder la préférence qui lui est due. Que l'on parte de ce principe, & jamais on ne fera ni aveugle, ni injuste.

LA MOSTELLAIRE.

THEUROPIDE Marchand d'Athènes, va en Egypte pour les affaires de son commerce, & il y demeure trois années entières. Philolache son fils deyient éperdûment amoureux d'une Musicienne esclave, & pour l'acheter, il emprunte quarante mines à un usurier. Possesseur de sa maîtresse, il se lie avec un jeune débauché de son âge, il vend une partie des meubles de son père, & par les soins de l'esclave Tranion, il se procure chaque jour de nouveaux plaisirs. Theuropide arrive au moment où l'on s'y attend le moins, & va pour entrer chez lui. Mais son fils y donne un grand festin à ses amis, & Tranion met tout en œuvre pour arrêter le vieillard.

Cet exposé présente tout le fond du *retour imprévu* de Regnard, & notre analyse va faire voir qu'il n'a eu d'autre peine que de resserrer dans un acte ce que Plaute a mis en cinq.

A 3

la scène se passe à Athènes ; elle est à Paris , chez l'Auteur Français , & les convenances nationales font la seule différence que l'on remarquera entre ses personnages & ceux de son modèle.

A C T E P R E M I E R.

Granion gardien des troupeaux de Theuropide , vient à la ville chercher l'argent qui lui est nécessaire pour la nourriture de ses bêtes , il est au moment de repartir , & il fait à Tranion les reproches les plus durs sur la conduite qu'il mène avec son jeune maître auquel il procure tous les moyens de ruiner le bon homme. Il forme des vœux pour son retour , & Tranion fatigué de ses leçons , lui donne quelques soufflets dont l'esclave se venge par les propos les plus outrageans. Le premier est chargé de veiller au dîner de Philolache , & il se retire ; l'autre le voit arriver , & il s'éloigne en le plaignant d'avoir abandonné la vertu pour se livrer au désordre le plus affreux.

Philolache réfléchit en effet sur le passé qu'il condamne , & pour en venir-là , il fait une très-longue dissertation dans laquelle il prétend que l'homme qui vient de naître , ressemble à une maison nouvellement bâtie.

Quand cette maison est achevée , si elle est propre , riante , construite solidement , chacun en dit

du bien & veut la prendre pour modèle : mais si elle est habitée par un maître indolent , par une famille négligente qui n'ait pas le soin de l'entretenir , le bâtiment se gâte , & de bon qu'il était , il devient absolument mauvais. Est-ce la faute de l'Architecte ? Non , c'est celle du Propriétaire.

Il en est de même de l'homme : les parens font les architectes de leur *progéniture*. Peines , soins , prières , argent , ils n'épargnent rien pour la former , & le plaisir la défigure de l'instant qu'elle commence à s'y livrer. Telle est son histoire , & s'il n'a pas répondu à l'attente de ses concitoyens , il ne faut point en accuser Theuropide , mais les passions auxquelles il s'est abandonné.

Cette morale est conséquente , & si dans le moment Philolache est pénétré de ce qu'il dit , l'arrivée de Philématie sa maitresse , lui fait bientôt oublier ses remords. O belle Vénus ! dit-il à part : la voilà , cette tempête qui m'a ôté toute la modération , toute la sagesse dont j'étais couvert : l'amour & la convoitise envoient cet orage-là dans mon âme , & je ne puis aucunement lui redonner de couverture , ni raccommoder son toit. Les murailles de mon cœur sont toutes trempées , & l'eau en coule de tous les côtés : enfin ma propre maison est à bas.

Philématie entretient Schape sa confidente , des égards que Philolache a pour elle & de l'amour

qu'elle a pour lui. Schape trouve très-mauvais qu'elle s'attache à un seul homme, & lui donne les instructions les plus révoltantes sur la vie qu'elle devrait mener. Philolache se contient avec peine, mais il veut écouter la conversation de sa concubine, & chaque mot qu'elle prononce, lui fait oublier la colère que lui inspire la confidente. Celle-ci est un composé de tous les vices, mais elle y joint la plus grande complaisance pour sa maîtresse, & cette complaisance apaise Philolache qui, en approchant de Philématie, ne fait quels termes employer pour lui exprimer le plaisir que lui font les preuves qu'il vient d'avoir de sa fidélité.

Son ami Callidamate arrive pour souper chez lui : il est yvre & soutenu par Delphie sa concubine à laquelle il tient des propos extravagans. Philolache leur propose un lit, Callidamate l'accepte, mais il veut que sa maîtresse boive pendant qu'il dormira, & Philolache ordonne que l'on apporte un grand *hanap* plein de bon vin. Tu feras la ronde, dit-il à son esclave, & tu commenceras par Madame Delphie. (Chez les Grecs, cela s'appellait *bibere in orbem*, boire en cercle.) Les premières scènes de Regnard sont distribuées à-peu-près de la même manière, c'est Lucile & Cidalise qui se rendent chez Clitandre, c'est le Marquis qui vient y augmenter le nombre des convives, & tous les

trois nous retracent la Philématie, la Delphie & le Callidamate de Plaute.

A C T E II.

T R A N I O N.

Jupiter, ce Jupiter suprême devant qui toutes les autres Divinités ne sont que des *Marmousets* immortels, enfin ce Jupiter que je croyais tant de mes amis, a fait serment, du moins à ce que j'imagine, d'employer tout son courage, toute sa force, tout son crédit pour perdre mon jeune maître & moi..... Le vieux est revenu, jugez du reste.

Parmi vous autres généreux spectateurs, ne se trouverait-il point par hasard un homme qui, pour un peu d'argent, eût la générosité de se faire pendre à ma place? Il faudrait que ce fût aujourd'hui, je lui donnerais un *talent* : je n'y mets qu'une condition, c'est qu'il aura les pieds attachés avec deux gros cloux, les bras de même, & de l'instant que cela sera fait, il n'a qu'à venir me sommer de ma parole, son salaire sera tout prêt..... Mais au lieu de m'amuser, je devrais courir au logis.

P H I L O L A C H E.

Bon, bon, réjouifflons-nous : voici de quoi faire bonne-chère. Je vois Tranion qui arrive du Pirée avec tout ce qu'il faut pour nous exercer les dents.

Mais Tranion vient de voir Theuropide , &c cette nouvelle fait bientôt disparaître la joie de son maître qui ne fait quel parti prendre. Son esclave se ranime & lui promet de le tirer d'un pas aussi critique. Cependant Callidamate ronfle sur son lit , (il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit des Théâtres anciens sur lesquels tous ces objets étaient visibles pour les spectateurs.) il s'agit de le réveiller , & ce n'est qu'après beaucoup de peine , que l'on parvient à le faire entrer dans l'appartement le plus éloigné de la maison , avec Delphie & Philématie. Philolache les suit , & tremblant sur son sort , il s'abandonne tout entier aux soins de son esclave. Celui-ci ordonne que l'on ferme la porte en dedans , il en fait autant en dehors , & se retire dans un coin pour attendre le vieillard qui se présente en remerciant Neprune de la bonté qu'il a eue de le faire débarquer heureusement.

Tranion l'approche après quelques *à parte* qui renferment les mêmes idées que Regnard a mises dans la bouche de Géronte & de Merlin , il le flatte , l'endort , le caresse , & comme le valet du Poète Français , il tremble de le voir approcher d'une maison dans laquelle l'ame d'un certain Dia-ponce revient toutes les nuits demander justice d'un assassin qui l'a poignardé pour lui voler son argent. Theuropide ajoute foi à ce rapport , s'enveloppe la tête , & s'éloigne promptement , dans la

crainte d'être souillé par la vue d'un mort. A l'exception de ce dernier trait qui n'est point dans nos mœurs & dont Regnard n'a point fait usage, toute sa scène XI^e. ressemble parfaitement à celle-ci.

ACTE III.

Tranion ne sachant comment sortir d'embaras, a fait croire au vieillard que le particulier dont il tenait sa maison, était le meurtrier de Dia-ponce, le vieillard a été le trouver, & le particulier nie le fait. Il le nie ! s'écrie l'esclave, par Hercule ! mettez l'affaire en arbitrage, mais ayez soin de choisir pour Juge quelqu'un qui me croie sur ma parole : en ce cas-là, vous gagnerez votre procès aussi aisément que le renard mange la poire.

Malgré son courage apparent, Tranion frémit sur les suites de chaque mensonge qui lui échape, & sa frayeur augmente à l'aspect de l'usurier qui vient lui demander avec beaucoup d'humeur le capital & l'intérêt des quarante *mines* qu'il a prêtées à Philolache. C'est la situation de M. André avec Merlin ; Tranion s'en tire comme celui-ci, & enchanté comme Géronte, d'apprendre que son fils a fait l'acquisition d'une maison, Theuropide promet comme lui, de payer la somme empruntée. Mais il brûle de voir cette maison ; & l'esclave

court au-devant du propriétaire avec qui il a une longue scène dans laquelle il dit que son vieux maître est revenu d'Egypte, qu'on lui a fait un récit très-agréable de son logement, & qu'il lui demande la permission de le visiter, afin d'en faire construire un sur le même plan. Le propriétaire y consent; & Tranion revient aussi-tôt vers Theuropide auquel il recommande de ne point parler de la vente de la maison, parce que Simon (c'est le nom de ce propriétaire) n'entend qu'avec le plus grand chagrin tout ce qui lui rappelle la nécessité dans laquelle il s'est trouvé de se défaire de cet objet. Theuropide consent à tout, & Simon qui ne soupçonne nullement la fourberie de Tranion, reçoit très-honnêtement le vieillard qui vient se présenter à sa porte.

Voyez-vous, lui dit l'esclave avant que d'entrer, voyez-vous cette peinture où une corneille se moque de deux vautours? La corneille se tient-là sur ses pieds comme pour attendre le moment de mordre tour-à-tour les deux oiseaux de proie. Regardez de mon côté, je vous prie, afin que vous considériez cette corneille dans son vrai point de vue.

T H E U R O P I D E.

Ma foi, je ne découvre point ici de corneille.

TRANION.

Eh bien , tournez la tête de votre côté , vous appercevrez les deux vautours.

THEUROPIDE.

Je ne vois rien de tout cela.

TRANION.

C'est la vieillesse qui vous empêche de distinguer les objets.

Theuropide entre dans la maison que Simon le prie de visiter comme la sienne , il en est fort content & remet à Tranion l'argent qu'il faut pour acquitter la dette contractée avec l'usurier.

Regnard a profité de cette idée , mais il l'a rendue beaucoup plus comique , en supposant que Madame Bertrand a perdu l'esprit au point de ne pas vouloir convenir qu'elle a vendu sa maison , & la prétendue folie de Gêronte produit un second incident qui rend la scène XVIII^e. on ne peut pas plus plaisante.

ACTE IV.

Callidamate a ordonné à ses esclaves de venir le chercher après le soupé , ils frappent à la porte de Theuropide , & Theuropide qui paraît , les invite à s'éloigner d'une maison qui malheureusement est abandonnée depuis six mois. Les esclaves lui

répondent qu'il radote, & lui font successivement une peinture si vraisemblable du dérangement de son fils, qu'il n'a rien de plus pressé que de les renvoyer pour s'éclaircir d'un fait qui le touche de si près.

Par Hercule ! s'écrie-t-il, je suis un homme mort. Il n'y a paroles ni raisonnement qui tiennent, on m'a mis le poignard dans le sein. Mais voilà celui dont mon fils a acheté la maison. Eh bien, voisin ! que dit le cœur ?

Il le questionne sur les quarante *mines* qu'il a dû recevoir de Philolache, ou de son esclave, enfin sur la vente de sa maison, & les réponses de Simon confirment les soupçons du vieillard qui s'éloigne dans la ferme résolution d'aller chercher main-forte pour saisir le fourbe qui l'a si cruellement trompé.

A C T E V.

T R A N S I O N.

Tout homme qui, dans les affaires dangereuses, se laisse aller à la crainte & à la timidité, n'est digne d'aucune estime. Que signifie le mot *estime* ? Ma foi, je n'en fais rien.

Si-tôt que mon maître m'a commandé d'aller à la maison de campagne pour lui amener M. son fils, je me suis coulé secrètement jusques à notre

jardin, j'en ai ouvert la porte qui donne sur la petite rue, je vous ai fait sortir par là toute la bande joyeuse, tant mâles que femelles, & actuellement que je vais avoir sur le corps tout le mal que j'ai causé, je continue à exciter tant d'orages, tant de tempêtes, qu'il sera comme impossible de faire renaître le calme. . . . Voici mon vieux maître, écoutons-le sans rien dire.

Theuropide arrive avec une troupe de *Fouéteurs* qu'il configne dans un coin & auxquels il ordonne d'attendre son signal pour se saisir de l'imposteur, mais il veut cacher sa colère lorsqu'il arrivera, & imiter le pêcheur qui jette doucement sa ligne afin de mieux prendre le poisson. Tranion l'aborde, & trop fin, trop instruit pour être dupe de la tournure que prend Theuropide, il va se réfugier au pied d'un autel qui se trouve sur la scène : le bon homme fait tout son possible pour le lui faire quitter, mais en vain, & poussé à bout par les plaisanteries de l'esclave, il le menace d'allumer le feu le plus ardent tout autour de l'asyle qu'il a choisi : Tranion est inébranlable, & sur ces entrefaites, arrive Callidamate qui obtient la grace de Philolache & du fourbe qui a contribué à son dérangement.

Il est aisé de voir que presque tous les personnages du *Retour imprévu* sont calqués sur ceux de Plaute, & que celui même de Callidamate a donné

à Regnard l'idée de son Marquis. Il a, comme nous l'avons dit, le mérite d'avoir présenté le sujet en entier dans un seul acte dont la marche rapide offre une foule d'incidens très-comiques, & de l'avoir assaisonné de quelques plaisanteries qui lui appartiennent, mais le fond & les scènes principales sont de l'invention du Poète latin.

LE MARCHAND.

PROLOGUE.

CHARIN.

J'AI résolu de faire deux choses à-la-fois : j'exposerai le sujet, & en même-tems, je vous entretiendrai de mes amours, car afin que vous me connaissiez d'abord, je ne suis pas un homme à imiter ce que j'ai vu faire à d'autres amans dans les Comédies. Ils s'amusent à conter leurs peines, leurs disgraces, à qui ? à la Nuit, au Jour, au Soleil & à la Lune. Par Pollux ! ces Dieux, à ce que je crois, se soucient fort de nos plaintes ! ils s'inquiètent beaucoup de ce que craignent ou désirent les vils & méprisables humains ! Ils ont bien d'autres affaires dans la tête, que d'abaisser à ces sottises-là, leur sublime & divine attention. Pour moi qui ne cours point après la chimère, je ne
veux

veux parler que pour être entendu, & c'est à vous, Messieurs, à qui je vais conter mon amoureux martyr.

Chez les Grecs, cette pièce-ci est intitulée *le Passager de Philémon* : (Passager signifie le Marchand qui voyage, principalement celui qui traverse les mers.) & chez les Latins, on l'appelle *le Marchand* d'Accie Plaute. Mon père m'a envoyé à Rhode pour y trafiquer, & il y a déjà deux ans que je suis sorti de la maison paternelle. A peine en ai-je été éloigné, que l'amour m'a sauté au collet, & que je suis devenu fou d'une créature charmante nommée Pasicompe que j'ai achetée pour être ma courtisane. Je suis arrivé hier avec elle, mais je l'ai laissée dans le vaisseau & sous la garde de mon esclave, afin que mon père ne sache pas que je rentre dans Athènes avec une marchandise de cette espèce. Mais je le vois accourir vers moi, cet esclave à qui j'avais défendu de mettre pied à terre. Que veut-il me dire ? je crains quelque malheur.

ACTE PREMIER.

Acanthion hors d'haleine, demande son maître à tout ce qui l'environne, il frappe à sa porte, l'appelle à grands cris, l'apperçoit, l'aborde, & après l'avoir tenu très-long-tems dans l'incertitude

Tome VI. Part. I.

B

sur le malheur qui lui arrive , il l'informe que son père est venu dans son vaisseau , qu'il y a vu Pasicompe , & qu'avec beaucoup d'empressement il lui a demandé de quel pays elle était. — Qu'a-t-elle répondu ? — Je me suis approché sur-le-champ & sans lui donner le tems de faire la réponse , j'ai dit que c'était une jeune esclave que vous aviez achetée pour Madame votre mère. . . A ce mot , le vieux pêcheur s'est échauffé , l'a embrassée , caressée &c. — Ma maitresse ? — Eh qui donc ? Eût-il mieux valu qu'il eût passé son feu sur moi ?

Charin n'a été envoyé sur mer par son père Démiphon que parce qu'il a été très-dérangé dans sa première jeunesse , il tremble que Pasicompe ne soit connue pour ce qu'elle est , & il prend le parti de retourner au vaisseau où , de concert avec Acanthion , il imaginera les moyens de prévenir le nouvel orage qui le menace.

D É M I P H O N.

Il faut avouer que les Dieux ont des moyens admirables pour se moquer des pauvres humains. Ces êtres immortels , mais naturellement malins , prennent plaisir à nous tourmenter par des songes merveilleux , & c'est ce qui m'est arrivé la nuit dernière pendant laquelle j'ai fait un rêve qui m'a causé l'agitation la plus violente.

Je m'imaginai avoir acheté une belle chèvre ,

mais deux choses me donnaient de l'inquiétude sur mon marché. Premièrement je craignais qu'une autre chèvre que j'avais auparavant au logis, ne maltraitât la nouvelle venue, & secondement qu'elles ne pussent jamais s'accorder, si je les mettais dans le même endroit. Pour obvier à ces inconvénients, savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai confié ma jeune & jolie bête à un singe que j'ai chargé d'en avoir le plus grand soin.

Mais qu'arrive-t-il ? c'est que peu après, ce singe vient chez moi, me gronde, me querelle, m'injurie, & se plaint que ma chèvre a rongé toute la dot de sa femme. Je ne puis le croire, il insiste & me signifie de le débarraiser d'une hôtesse si vorace, sans quoi, il va la mener chez mon épouse.

Par Hercule ! il me semblait que je faisais tout mon possible pour apaiser le singe irrité : mais ne sachant à qui recommander ma pauvre chèvre, ne sachant à quoi me déterminer, je souffrais comme un misérable. Pendant ce tems-là, je vois paraître un bouc, il me parle & me dit qu'il a ôté la chèvre des pattes du singe, après quoi, il commence à me rire au nez & à me faire des gambades. Moi, je pleure & me plains amèrement de ce qu'on m'a volé ma charmante bête.

Je ne comprends rien à ce songe, sinon que la chèvre est cette jolie créature que j'ai trouvée dans le vaisseau de mon fils, & que je dois me défier

d'elle. Dès que je l'ai vue , j'en ai eu l'ame pénétrée, enflammée, & sans m'amuser à réfléchir, j'ai donné à cœur perdu dans ce nouvel amour. Par Pollux ! j'ai brûlé dans ma jeunesse, mais jamais je ne me suis trouvé si fou, si emporté que je l'étais aujourd'hui..... Vous autres, Messieurs, qui me contemplez à votre aise, & en riant, voyez, je vous prie, à quel point ce méchant amour me réduit, & ce que c'est que ma vieille figure.... Mais il faut me taire, voici Lisimaque qui sort de chez lui.

Ce Lisimaque ordonne à ses *Fouéteurs* d'aller à la campagne & d'y couper un bouc qui fait le plus grand ravage parmi ses troupeaux : Démiphon prête l'oreille, se rappelle son rêve, & tremble que sa femme ne lui réserve le sort que l'on apprête à la bête vicieuse de Lisimaque : il l'aborde, & oubliant toutes ses craintes, il lui fait l'aveu de sa nouvelle passion qu'il le prie en grace de ne pas condamner. Moi ! lui répond Lisimaque, les Dieux me préservent d'être votre pédagogue.

Lisimaque en a pitié, le regarde comme le plus grand fou de la ville, & se retire pour aller vaquer à ses affaires. L'autre voit arriver son fils, lui représente que son esclave est trop belle pour en faire présent à sa mère, que tous les jours, les jeunes gens voudraient donner des sérénades à sa porte, que l'on en jaserait, qu'il vaut mieux la vendre, & qu'il a trouvé quel-

qu'un qui la payera au moins quarante *mines*. Embarassé de la proposition, Charin répond qu'un jeune homme de sa connaissance en offre cinquante, le père augmente, le fils de même, & furieux de l'obstination de Charin, le bon homme sort dans la résolution de la pousser à un prix si haut, que personne ne pourra la lui enlever. Charin se désole, son ami Eutiche paraît, il lui confie son chagrin, & Eutiche vole au port où, s'il le faut, il mettra mille pièces au-dessus du vieillard. Ces différentes scènes, & sur-tout celle de Lisimaque avec Démiphon, celle de ce dernier avec Charin, sont pleines d'esprit, de finesse & de comique.

ACTE III.

Démiphon a retrouvé Lisimaque, il l'a prié d'acheter Pasicompe, & Lisimaque arrive avec cette belle esclave qui le supplie de la ménager, parce qu'elle n'est point accoutumée à des travaux pénibles. Lisimaque la rassure & lui apprend qu'elle n'est pas à lui, mais à un maître si vivement épris de ses charmes, qu'elle ne doit en attendre que les traitemens les plus doux.

Pasicompe croit que Lisimaque lui parle de Charin, & lui avoue que depuis deux ans qu'ils vivent ensemble comme mari & comme femme, ils observent avec le plus grand plaisir la parole

B 3

qu'ils se sont donnée mutuellement de ne pas se faire la moindre infidélité.

Dieux immortels ! s'écrie Lisimaque qui présume toujours qu'il s'agit de Démiphon , quoi , il aurait mis aussi dans le marché qu'il ne couchera plus avec sa femme ?

P A S I C O M P S E .

Avec sa femme ? en a-t-il une , je vous prie ? Non : je suis bien sûre qu'il n'est pas marié , & j'espère même qu'il ne se mariera jamais.

L I S I M A Q U E .

Par Hercule ! je serais bien fâché qu'il ne le fût pas. Assurément c'est un perfide.

P A S I C O M P S E .

J'aime passionnément ce jeune homme-là.

L I S I M A Q U E .

Fort joli jeune homme , en vérité ! Il n'y a pas long-tems que les dents lui sont tombées.

P A S I C O M P S E .

Comment les dents ?

L I S I M A Q U E .

Ce n'est rien que ça. Viens avec moi , il m'a prié de te garder toute la journée dans ma maison.

Il l'emène , & Démiphon paraît : il est enchanté d'avoir acheté l'esclave sans que sa femme & son fils en sachent rien. Il veut finir ses jours dans le plaisir , & avant de rentrer chez lui où sûrement on l'attend avec impatience , il veut voir Lisimaque pour le charger de lui louer une maison dans laquelle il puisse entretenir secrètement sa charmante courtisane. Lisimaque se présente , Démiphon veut aller faire quelques caresses à sa belle , mais le voisin le traite de vieux bouc , de cadavre ambulante , de squelette décharné , lui soutient que son premier devoir est de traiter Pasicompe , & l'entraîne au marché pour y acheter des provisions.

Charin arrive , & désolé , inquiet de ne pas revoir Eutiche , il flotte entre la crainte & l'espérance , mais bientôt il est assuré de son malheur ; & convaincu par son ami , que Pasicompe est vendue à un inconnu , il sort dans le dessein de s'expatrier pour jamais.

Que je suis malheureux ! s'écrie Eutiche. S'il quitte le pays , c'est à moi que l'on s'en prendra , & tout le monde criera contre ma faiblesse , contre mon peu d'amitié. Je vais louer tous les Crieurs publics , les mettre en campagne & les charger de me trouver Pasicompe à quelque prix que ce soit. Après cela , j'irai chez le Prêteur & le prierai de me donner

B 4

des Inspecteurs que je placerai dans toutes les rues & c'est le seul moyen qui me reste.

A C T E I V.

Lisimaque a fait dire à Dorippe sa femme, qu'il n'irait point la trouver à la campagne, & suivie de sa vieille esclave Sira, Dorippe vient à la ville épier son mari dont elle soupçonne la conduite. Rendue à sa porte, elle ordonne à son esclave d'entrer dans la maison, l'esclave obéit, voit Pasicompe & en avertit sa maitresse qui devient furieuse contre Lisimaque. Il paraît, & déconcerté par les questions de sa femme, confondu par l'arrivée des cuisiniers qui, d'après ses ordres, viennent préparer le repas qu'il doit faire avec Démiphon, il s'embrouille, il balbutie & supporte toutes les injures de Dorippe qui le quitte après avoir commandé à Sira d'aller lui chercher son père. Lisimaque s'éloigne, Sira qui revient, n'a point trouvé le vieillard, & elle est abordée par Eutiche son nourrisson & fils de ses maîtres. Elle lui apprend qu'elles ont trouvé une courtisane chez son père, & dans l'instant, arrive Péristrate femme de Démiphon.

Elle est instruite de la passion de son mari, & après une longue dissertation sur les malheurs attachés à l'amour, sur les erreurs qu'il fait com-

mettre aux vieillards dont l'acharnement en pareil cas est bien plus fort que chez les jeunes gens, elle se plaint amèrement de Démiphon qui va être cause que son fils va la quitter. Mais elle ne le souffrira pas, & résolue d'acheter la maitresse de Charin, elle charge Licisse de faire tous ses efforts pour la lui découvrir. Sur ces entrefaites, arrive Dorippe, & l'on devine que Péristrate ne tarde pas à être instruite de ce qu'elle brûlait de savoir. Trop impatiente pour attendre, elle entre chez sa voisine qui va lui montrer l'esclave qu'elle cherchait; & de son côté, cette voisine commence à entrevoir que Lisimaque n'est pas aussi coupable qu'elle l'imaginait.

S I R A.

Par Castor ! les loix ont rendu la condition des femmes bien cruelle & bien malheureuse. On ne leur fait aucune justice à l'égard de leurs maris. Qu'ils aient des maitresses à leur insçu, & qu'elles viennent à le savoir, on ne punit point les Seigneurs époux : ils en sont quittes pour essuyer la mauvaise humeur de la partie intéressée. Si au contraire, la femme met seulement le pied hors de la maison, sans que son mari sache où elle a été, il est en droit de la répudier.

Plût aux Dieux que la loi fût égale & réciproque pour les deux conjoints ! puisqu'une honnête femme se contente d'un seul mari, pourquoi Mon-

sieur le mari ne se contentera-t-il pas d'une seule femme ? par Castor ! si ces hommes qui ont des maîtresses , subissaient la même peine que les femmes qui sont surprises en infidélité conjugale , & dont la vertu a fait naufrage ; ma foi la viduité régnerait beaucoup plus chez les époux que chez les épouses.

Plaute entend parler ici des maris dont les femmes ne sont pas mortes , & qui en sont séparés par le divorce ou autrement.

A C T E V.

Charin prend congé des parties supérieures & inférieures de la porte paternelle , auxquelles il fouhaite continuation , augmentation de santé & de prospérité ! il va chercher d'autres Dieux Pénates , un autre *Lare* , une autre ville , une autre cité.

On fait que les Romains avaient un respect religieux pour leurs portes , leurs jambages , leurs pas , en un mot pour tout ce qui en dépendait , & cela parce que les portes étaient consacrées aux Dieux *Lares*. Ainsi , quand les particuliers s'éloignaient pour un exil contraint ou volontaire , ils embrasèrent leur porte , la baïsaient & l'invoquaient.

Eutiche a retrouvé la maîtresse de Charin , il le cherche , le voit & l'aborde : mais Charin ne veut rien entendre , & ce n'est qu'après les preuves les

plus claires, qu'il conçoit l'espérance de retrouver une beauté qu'il était résolu d'aller chercher dans tous les coins de l'univers. Lisimaque arrive avec Démiphon, le premier est informé que sa femme est toujours irritée contre lui, son fils se charge d'obtenir sa grace, & il y réussit. A l'égard de Démiphon, il se repent du chagrin qu'il a causé à Charin, il promet de lui faire toutes les réparations qu'il exigera, & persuadé que Péristrate ignore tout ce qui s'est passé, il supplie Lisimaque de ne pas l'en instruire.

On trouvera dans cette Comédie des scènes filées avec beaucoup d'adresse, mais l'action en est souvent arrêtée par de longues réflexions, dont la plupart n'ont aucun rapport au sujet. C'est un des grands défauts de Plaute, & presque toujours un personnage cesse d'y être en situation, parce qu'un autre vient l'interrompre pour conter ou pour moraliser ? Quelle froideur de pareils monologues ne devaient-ils pas répandre parmi les Spectateurs, & que devenait pendant ce tems-là l'Acteur qui ne parlait pas. Il poussait la discrétion jusqu'à ne pas écouter celui qui venait d'arriver, & cette convention qui n'est nullement Théâtrale, ne pouvait produire qu'un très-mauvais effet.



LE PSEUDOLE.

SIMON, Bourgeois d'Athènes, a un fils nommé Callidore, & passionnément amoureux d'une certaine Phénice qui est dans les mains de Balkion dont le métier est de vendre & de prostituer des Esclaves. Il a celle-ci en garde pour un soldat Macédonien qui la lui a achetée vingt *mines* dont il en a déjà payé quinze, après quoi il est parti pour Sicyone : mais afin de n'être point trompé, il a laissé son portrait sur une pièce de métal, & le vendeur est convenu avec lui qu'il ne remettrait la fille qu'à celui qui, en lui apportant les cinq *mines* dues, lui ferait voir le même portrait tracé sur une pièce absolument pareille. (Rappelez-vous les Comédies renfermées dans le Volume précédent, & vous verrez que Plaute a déjà fait usage de ce moyen).

Phénice est avertie de cet arrangement, & désolée de perdre Callidore qu'elle n'aime pas moins qu'elle en est aimée, elle se hâte de l'informer du malheur qui les menace.

Par le secours de la cire, du lin, de la plume & de l'écritoire, lui marque-t-elle, Phénice envoie salut, tendresse & embrasse à Callidore son amant, te demandant le même plaisir, mon cher cœur,

versant une abondance de larmes dans le trouble de mon ame, dans l'inquiétude & l'agitation de mon esprit. Tu sauras, mon amour, que Ballion m'a vendu vingt *mines* au Soldat Polimachéroplicide, que ce guerrier a déjà avancé les trois quarts de la somme, qu'il ne reste que cinq *mines*, que c'est uniquement ce qui me retient encore ici, & que les *Bachanales* prochaines sont le jour fixé pour mon départ.... On sépare, on déchire, on arrache, on renverse nos amours, nos complaisances, nos constances, nos ris, nos jeux, nos conversations, nos tendres baisers. Plus, mon cher cœur, plus pour toi ni pour moi, de ces heures enchantées, de ces plaisirs inexprimables, à moins que nous n'inventions l'un ou l'autre, un expédient pour détourner notre malheur. J'ai eu soin de te mander tout ce que je fais de cette affaire-là. Ce m'est une occasion infaillible pour éprouver si tu es touché sincèrement, vivement, profondément, ou si ton amour n'est qu'une feinte. Adieu.

Callidore se désespère, & fait part de sa situation à l'Esclave Pseudole qui lui promet de s'employer si efficacement, que malgré toute la finesse de Ballion, il trouvera moyen d'ôter Phénice de ses mains.

Cependant, mais on ne fait comment, Simon, père de Callidore, est instruit des amours de son fils, & du projet que l'Esclave a formé de jouer

un mauvais tour à Ballion. Il vient trouver Pseudole qu'il accuse d'être le complice du dérèglement de Callidore, & Pseudole qui se justifie sur quelques points, est forcé de passer condamnation sur les autres. Mais à l'éloge que lui fait le bon homme de la finesse de Ballion, son amour-propre se réveille, & il gage avec Simon qu'il dupera celui même qui fait tant de dupes. Simon accepte le défi, & le vainqueur aura vingt *mines*.

Impatient de jouir de sa maîtresse, Polimachétoplacide envoie au jour dit, & le messager chargé de cette commission ne connaît ni la maison ni la figure de Ballion. Il cherche quelqu'un qui puisse le tirer de peine, & justement il s'adresse à Pseudole qui se donne pour le valet de salle de Ballion. L'exprès lui remet la marque, garde les cinq *mines* qu'il veut compter à Ballion même quand il fera rentré, & va, en l'attendant, se rafraîchir dans le cabaret voisin.

Jaloux de gagner la gageure, Simon de son côté, court trouver Ballion sur la place, & l'avertit du dessein de Pseudole. Ballion le remercie, gage en même-tems que l'Esclave ne viendra pas à bout de son projet, & revient chez lui pour y veiller exactement à tout ce qui se passera. Mais Pseudole qui ne s'endort pas, s'accorde avec un maître fourbe nommé *Singe*, lui fait sa leçon, lui remet la marque à laquelle il joint les cinq *mines*, &

l'envoie chez Ballion. Celui-ci donne dans le piège, & Singe revient avec Phénice.

● Ballion chante victoire, & persuadé qu'il n'a plus rien à craindre de Pseudole, il compte avoir gagné la somme stipulée avec Simon, il la lui demande, & dans l'instant même reparaît le véritable envoyé de Polimachéroplicide qui au nom de son maître somme Ballion de lui livrer Phénice : Ballion & Simon le prennent pour un fourbe aposté par Pseudole, le raillent & le plaisantent : mais celui-ci proteste qu'il est chargé de l'argent, qu'il a remis la marque à l'Esclave de salle de Ballion, & qu'il ne partira pas sans avoir ce qu'il demande. Simon & Ballion sont forcés de convenir que Pseudole est plus fin qu'eux, le premier lui compte les vingt mines, & Ballion en fait autant vis-à-vis du vieillard.

On reconnaît quelques traits de l'*Etourdi* dans cette Comédie qui est une des plus longues & des plus médiocres de Plaute : cependant il en faisait le plus grand cas, & l'on en donne pour raison qu'il n'en avait emprunté nulle part, ni le plan, ni l'intrigue. C'est le faible de presque tous les Auteurs de vanter leur plus mauvais Ouvrage, & de lui donner la préférence sur tous les autres. Leur suffrage entraîne rarement celui du public, & nous ne connoissons guère qu'une Tragédie sur laquelle ce même public se soit évidemment trompé. C'est

l'Athalie de Racine, Pièce sublime, sifflée dans sa naissance, & que son Auteur n'a point eu l'agrément de voir réussir. La seule consolation qu'il a eue sur cet objet, c'est la décision de Boileau qui lui a donné la postérité pour juge, & la postérité a été juste. Par quelle fatalité ce chef-d'œuvre a-t-il été dédaigné dans le siècle le plus brillant de la Littérature Française ?

Le Lecteur doit sentir ce qui nous a empêchés de nous étendre davantage sur *le Pseudole*, & nous nous contenterons d'ajouter qu'il est précédé d'un Prologue, dans lequel on s'est abstenu, pour la première fois, d'instruire les spectateurs du plan & de l'intrigue du sujet. Retirez-vous, y dit-on, sortez de l'Amphithéâtre, boyaux vuides, estomachs affamés, ventres creux qui ne cherchez qu'à mordre & qu'à critiquer : mais vous, Messieurs, qui avez usé de précaution contre l'abstinence, vous qui, par cette raison, ne demanderez qu'à rire, demeurez, affeyez-vous, & faites-vous une loi, ou pour mieux dire un plaisir d'écouter.



LE

LE PÉNULE.

PROLOGUE.

LE Général ou Chef de la troupe des Comédiens vous ordonne d'ouvrir les oreilles & de rester tranquillement à votre place... Levez-vous , Crieur Public , levez-vous & faites votre office.... Qu'aucune vieille fille ne vienne s'asseoir sur le devant du Théâtre , qu'on n'y entende ni l'Huissier ni les verges : que les marqueurs de places ne rodent point devant les yeux , qu'ils ne conduisent point ceux qui arrivent pour les faire placer pendant que l'Acteur joue son rôle... Que les esclaves ne s'emparent point des bancs : que les nourrices restent au logis avec leurs enfans : que les dames regardent sans rien dire , & sur-tout qu'elles rient sans éclat : qu'elles ne laissent point échaper le son aigu de leur voix perçante , qu'elles reportent au logis leur démangeaison naturelle de babiller.

Quant à ce qui concerne les curateurs , les inspecteurs des Comédies , qu'on ne défère point la palme , qu'on n'adjudge point injustement le prix à aucun Acteur..... Mais j'avais presque oublié une chose. Pendant qu'on fera la représentation , ne manquez pas , laquais , valets de pied , vous tous qui exercez vos jambes à courir après la

Tome VI. Part. I.

C

voiture du maître ou de la maitresse, ne manquez pas de faire irruption dans les cabarets. Par Hercule ! ce fera une bonne affaire pour la Police, si chacun veut ou peut se souvenir de tout ce qui est commandé par l'autorité *Comédienne*.

Je reviens maintenant au sujet de la pièce, & afin que vous ne soyez pas moins ignorans que moi, je vais vous fixer, vous limiter, vous borner son étendue, sa fin, ses environs, car à présent je suis établi le *mesureur* de cette affaire là. Si cela ne vous déplaît point, je vous dirai le nom de la pièce; quand cela ne vous plairait pas, je ne le dirais pas moins, parce que j'aurai toujours l'agrément de ceux qui ont le pouvoir en main.

Cette Comédie s'est appelée originairement *le Carchédonien*, & depuis, *Patruus Pulti-phagônides*, c'est-à-dire oncle paternel pulti-phagônide. Ecoutez maintenant le reste, l'argument y sera expliqué, & le lieu de cet argument, c'est le *Proscenium*, le devant du Théâtre.

Il y a à Carthage deux frères nés d'une famille noble & riche : l'un est vivant, l'autre a fini ses jours, & je vous l'assure d'autant plus positivement, que je tiens la nouvelle de sa mort de celui qui, suivant son métier, l'a frotté d'onguent, embaumé, parfumé, enseveli.

Cet homme qui n'est plus qu'ombre & poussière, avait essuyé pendant sa vie un triste & fâcheux acci-

dent à Carthage où un jour on lui déroba son fils unique âgé de sept ans , & les voleurs furent si bien cacher leur proie , que l'on ne put découvrir l'enfant , quelque recherche que l'on en fît. Le père ne survécut que six ans à cette perte , & jugeant bien qu'il ne reviendrait pas de la maladie dont il était attaqué , il fit son frère héritier universel de tous ses biens , après quoi , il partit en poste pour l'Achéron & pour les Enfers , sans or , sans provisions , sans aucun secours de voyage , enfin sans ce qu'on nomme *le viatique*.

Le *viatique* était ce qu'un voyageur portait avec lui pour se nourrir & faire sa course agréablement : or les Anciens avaient , comme nous l'avons dit , à l'égard des morts , l'usage superstitieux de mettre sur les tombeaux de l'or & des provisions , persuadés que cela était nécessaire pour passer de cette vie à une meilleure , & que quand une ame arrivait bien munie sur le bord du Styx , elle en était beaucoup mieux reçue dans les Enfers. Ils mettaient aussi deux *oboles* dans la bouche du défunt , & ils en joignaient trois autres pour payer Caron. Les Grecs appelaient cela *patmeion* , & les Latins *naulum* , l'argent du passage.

Celui qui a dérobé le jeune homme , l'a transporté à Calidon , & là , heureusement pour l'enfant , & encore plus pour le ravisseur , il a trouvé l'occasion de vendre son butin vivant à un certain

Seigneur très-riche , déjà sur l'âge , ennemi déclaré des femmes , conséquemment du lien conjugal , mais en même-tems , plein de désir d'avoir une postérité , pourvu qu'elle ne soit pas de sa façon.

Ce vieillard qui ne savait rien du vol , acheta l'enfant qu'il prit de bonne-foi pour le fils de l'Etranger & qu'il adopta pour le sien ; puis lorsqu'il se vit contraint d'aller faire chez les morts une petite station de mille ans , peut-être plus longue , il lui fit présent de sa riche succession. Or ce jeune héritier demeure ici dans la maison que vous voyez.

Je retourne encore à Carthage : si vous voulez y mander quelque chose , ou me charger de quelque commission qui demande des avances , commencez par payer , & vous ne ferez pas mieux servir que ceux qui ne payeront pas.

Mais le vieillard de Carthage , qui vit encore & qui est l'oncle paternel de ce jeune homme-ci , avait deux filles , l'une de cinq ans , & l'autre de quatre. Ces deux enfans disparurent aussi avec leur nourrice , & depuis ce tems-là , on les a regardées comme perdues. En effet , celui qui les a dérobées , les a transportées à Anactore & vendues , ainsi que leur nourrice , au plus exécration des hommes qui soit sur la terre , si pourtant on peut donner le nom d'homme à un malheureux de cette espèce. Au reste , son nom seul doit vous faire

conjecturer combien il est méchant : il s'appelle Licus, ou loup, & en effet, il n'est point de loup plus insatiable, plus ravissant, plus cruel que lui.

Cet abominable intrigant habitait Anaclote, il a changé de ville & est venu s'établir ici à Calidon, dans l'espérance sans doute d'y faire valoir son infâme négoce. Il demeure dans ce logis-là, & le jeune homme dont voici la maison, est éperdûment amoureux d'une de ses cousines qu'il ne connaît pas pour telle : il ignore même où elle est née, & jamais il n'a eu de commerce avec elle, tant Licus la veille de près pour en tirer plus d'argent. Cette fille s'appelle Adelphasie, & sa sœur Antérostile est marchandée par un Soldat qui brûle d'en faire sa concubine.

Leur père n'a cessé de les chercher par mer ou par terre, & pour les trouver plus aisément, il use d'une méthode assez singulière. Est-il arrivé dans une ville ? son premier soin est de courir chez toutes les courtisannes : il leur donne de l'or, il passe la nuit avec elles ; ensuite il leur demande d'où elles sont, si elles ont été faites prisonnières, ou si on les a dérobées. Ce rusé vieillard possède toutes les langues, mais il veut bien faire semblant de les ignorer. Enfin il est Carthaginois, c'est tout dire.

Nous n'avons surpassé, dit Cicéron, ni les Espagnols en nombre, ni les Gaulois en force, ni

C 3

les Carthaginois en finesse , ni les Grecs en artificez
*Nos nec numero Hispanos , nec robore Gallos , nec
 calliditate Pænos , nec artibus Græcos superavimus.*

Dans un autre endroit , le même Ecrivain les appelle fourbes & menteurs , *Pæni fraudulentis & mendaces*. Tite-Live ne les estimait pas davantage , quand il dit , *perfidia plusquam Punica* , perfidie plus que Carthaginoise , & Plaute les maltraite dans cette pièce , parce qu'elle fut faite & représentée pendant la seconde guerre punique. Ce même homme , continue-t-on dans le prologue , ce même homme qui navige depuis si long-tems , est entré hier au soir dans le port avec son vaisseau , il est en même-tems , comme vous voyez , père des deux filles & oncle paternel du jeune homme..... Mais j'ai presque oublié de vous rapporter la fin de notre histoire..... Ce voyageur viendra ici aujourd'hui , il reconnaîtra ses deux enfans & son neveu le fils de son frère , du moins c'est comme cela que je l'ai ouï dire.

A présent il est tems que j'aïlle m'habiller pour jouer un autre rôle , mais avant de vous quitter , Messieurs , je vous souhaite une bonne & longue santé. Restez constamment au spectacle & honorez-le de votre présence jusqu'à la fin. Je vais devenir un homme différent , & il y a des gens qui vous éclairciront ce qui reste à vous exposer.

Ce reste est peu de chose , du moins dans les

trois premiers actes , & le spectateur prévenu du dénouement , n'a pas dû les trouver fort intéressans. Dans l'un , c'est Agorastocle (nom de l'amant d'Adelphasie) qui presse son esclave Milphion de lui indiquer les moyens d'arracher sa maitresse des mains de Licus , ou Licon , & qui se prête au stratagème suivant. C'est Milphion qui parle.

Vous avez chez vous trois cens *philippes* d'or , & Collibisque , votre métayer , est en ville. Licon ne le connaît point : me comprenez-vous ?

AGORASTOCLE.

Par Hercule ! je te comprends de reste , mais je ne prévois nullement où tu veux en venir.

MILPHION.

Je vais donc vous déboucher , vous ouvrir l'intelligence là-dessus. Il faudra donner la somme en or au métayer , & lui commander de la porter à Licon : mais il se fera passer auprès de lui pour un étranger qui a choisi sa maison dans le dessein de s'y amuser. Licon transporté de joie , ne manquera pas de mordre à la grappe , & de l'instant qu'il aura touché les trois cens *philippes* , vous irez lui demander si votre esclave n'est pas venu chez lui. Il le niera , & sur cela il ne tiendra qu'à vous de l'accuser de vous avoir volé tout-à-la-fois votre Esclave & votre argent. Cité en Justice , il ne pourra se laver de votre imputation , & le Préteur

C 4

vous l'adjugera avec toute sa *nichée*. Ainsi nous aurons le plaisir d'avoir creusé une fosse à ce maître scélérat, & ce qui est le meilleur, de l'avoir poussé dedans.

Agorastocle approuve ce conseil, & prêt d'aller rendre son hommage à Vénus dont on célèbre la fête, il voit paraître les deux sœurs qui sont un mélange de coquetterie & de simplicité, de libertinage & d'honnêteté; caractères supportables sans doute dans le tems où Plaute écrivait, mais qui aujourd'hui nous révolteraient; elles vont au Temple de la Déesse, & Agorastocle qui les aborde, est assez mal reçu d'Adelphasie que Milphion ne trouve nullement de son goût. Toutes ces Scènes sont fort longues & absolument sans action.

Dans la première du second Acte, arrive Licon qui sort du Temple, & qui n'a jamais pu mettre Vénus en belle humeur, ni lui attirer aucun de ses bienfaits, quoiqu'il lui ait sacrifié six agneaux bien conditionnés. Aussi, dit-il, j'ai défendu qu'on partageât les entrailles, & je n'ai pas même voulu les voir, d'après la réponse du Devin qui a prononcé qu'elles n'étaient pas d'un présage heureux.

De cette manière-là, continue-t-il, j'ai bien attrapé l'avare Vénus, & pour la punir d'avoir prétendu trop avoir, elle n'a rien eu du tout. Voilà comme je fais moi, & comme il faut faire. Quel

bon effet pensez-vous que cela produira dans la suite ? c'est que les autres Dieux & Déeses se feront adorer à moins de frais , c'est qu'ils ne seront plus si avides , si affamés de victimes & d'encens , quand on leur dira qu'un Licon a laissé Vénus les mains vuides.

Le Devin qui vraiment est un pauvre homme , & qui ne fait nullement son métier , disait que toutes les tripes de mes pauvres agneaux me menaçaient de perte & de malheur , que tout le ciel était conjuré contre moi ; & depuis ce tems-là on m'a donné une *mine* d'argent. Qu'on est fou de croire des Prophètes de cette espèce , tant dans les choses divines , que dans les choses humaines !

Ces traits & mille autres de ce genre , répandus dans différentes Pièces de Théâtre , prouvent que les Romains étaient beaucoup moins superstitieux qu'on ne l'imagine : s'ils avaient regardé les sacrifices comme un point essentiel de leur religion , s'ils avaient cru à l'examen des entrailles , aux Devins qui étaient chargés de le faire , quel est le Poète qui aurait osé les tourner en ridicule devant le peuple ?

Licon ne fait ce qu'est devenu le soldat Anthéménide , celui qui vient de lui faire présent d'une *mine* d'or , dans l'intention de se voir l'unique

posseſſeur de la cadette d'Adelphaſie ; il arrive , & Licon l'emmené chez lui.

Dans le troiſième Acte , on joue à ce Licon le tour dont Milphion a donné l'idée à ſon maître , & ce ſont des Avocats qui aident Agaraſtocle à faire tomber ſa dupe dans le piège que lui tend Collibiſque. Plaute fait jouer à ces Avocats le même perſonnage que jouent ſur nos Théâtres ces méchans Huiffiers dont les épaules ſont à l'épreuve des coups de bâton , ces coquins décidés qui pour de l'argent , bravent le témoignage de leur conſcience. Victime de leur ſupercherie , Licon reçoit Collibiſque qui lui compte ſes trois cens *philippes* , & convaincu , peu de tems après , que le métayer eſt l'Eſclave d'Agaraſtocle , il ſort pour aller conſulter ſes amis ſur la manière la plus honnête qu'il pourra choiſir pour ſe pendre.

Dans la première Scène du quatrième Acte , Sincéraſte ſort du Temple , chargé des vafes qui ont ſervi au ſacrifice offert par ſon maître Licon dont il fait le portrait ſous les couleurs les plus odieuſes. J'aimerais mieux , dit il , paſſer ma vie aux carrières , ayant pour ceinture une chaîne de fer toute hériffée de pointes , que de ſervir cet abominable homme..... Chez lui ſe trouvent le cavalier , le fantaffin , l'affranchi , le voleur , le fugitif , le fouété , le lié , le condamné , en un mot

il reçoit quiconque peut lui donner de quoi appaiser son insatiable avidité. Grands Dieux ! Dieux qui voyez tout , de combien d'horreurs vous êtes les témoins !

Milphion est aux aguets , tant pour suivre la ruse qu'il a imaginée , que pour avancer le moment de faire périr Licon , & dans cet espoir il aborde son esclave dont il parvient à gagner la confiance. Celui-ci lui fait voir que le succès de son projet est certain , qu'Adelphasie & sa sœur sont nées libres , qu'il en a les preuves les plus sûres , & que pour perdre Licon , il suffira qu'elles le citent , comme n'ayant pas eu le droit de les acheter , puisqu'elles sont nées de famille libre. Ravi de cette confidence , Milphion promet à Sincéraste qu'avant la fin du jour , il trouvera le moyen de le faire affranchir , & les deux Esclaves se séparent , l'un pour rentrer chez Licon , l'autre pour aller avertir son maître de ce qu'il vient d'apprendre.

H A N N O N.

Divinités de l'un & l'autre sexe , je vous adore & vous prie que mon arrivée dans cette ville soit heureuse dans les choses qui font tout le sujet de mes voyages ! Faites-moi la grace de pouvoir y découvrir mes deux filles & mon neveu , le fils de mon frère.

Autrefois j'ai eu ici pour hôte un honnête & bon

ami nommé Antidamas : on dit qu'il a fait ce qu'il devait faire , & qu'il a payé à la nature le dernier tribut qu'elle exige , sans en dispenser aucun. Ils disent aussi qu'Agorastocle est établi à Calidon. Je porte avec moi le Dieu de l'hospitalité , & la marque du droit que nous avons le défunt & moi de loger réciproquement l'un chez l'autre. On m'a indiqué la maison de son fils dans ce quartier-ci , & je vais la demander à ces gens qui viennent de mon côté.

Tel est à-peu-près le monologue par lequel le père des deux filles commence le cinquième Acte , & il ne tarde pas à trouver Agorastocle auquel il remet le Dieu dont il a parlé , c'est-à-dire une marque sur laquelle on prétend qu'était gravée la figure de Saturne , & que l'on se donnait mutuellement chez les Anciens , lorsque l'on était attaché l'un à l'autre. Muni de cette marque , on était sûr d'être bien reçu dans la maison de son ami , soit par lui , soit par ses descendants. Instruit que Hannon est Carthaginois , Agorastocle lui fait une foule de questions , reconnaît en lui le frère de son père , & se précipite dans les bras de son oncle. Milphion mène le vieillard dans le secret des amours de son maître , & pour mieux réussir à perdre Licon , il prie ce même vieillard de réclamer comme libres les deux sœurs qu'il a chez lui. Hannon y consent , & plus heureux qu'il ne se flattait de l'être , il re-

trouve en effet ses deux filles dans Adelpasie & Antéraftile. Il promet de marier l'aînée avec Agaraftocle, & l'on pardonne à Licon, à condition qu'il rendra les trois cens *philippes*.

Cette Pièce est fort longue, & présente si peu d'intérêt que nous n'avons pas cru devoir nous étendre davantage sur ses différentes Scènes qui sont loin d'avoir le piquant de quelques-unes de celles dont nous avons donné l'extrait.

LA PERSANE.

TRIMURCHIDE, Soldat ou Officier Athénien ; s'est engagé dans le service de Perse, & tandis qu'il est au siège d'Eleusépolis en Arabie, son esclave Toxile devient éperduement amoureux de Lemnifilène, courtisane au pouvoir de Dordale qui depuis six mois exerce son métier à Athènes.

Ce Toxile ne peut jouir de sa maitresse qu'en payant six cens *nummes*, ou petites pièces bien comptées, & il n'est point de démarches qu'il n'ait faites pour les emprunter. Sagaristion se trouve sur son chemin, c'est un autre esclave de ses amis : Toxile l'instruit de l'embarras dans lequel il est, & après l'avoir plaisanté sur ses amours, Sagaristion le quitte en lui promettant qu'il va mettre tout en œuvre pour l'obliger ; mais Toxile veut

duper Dordale , & le parasite Saturion lui en fournit les moyens. La suite va les indiquer.

S A T U R I O N .

Je garde , je conserve , je cultive très-soigneusement la méthode que j'ai adoptée d'être à l'affut de tout ce qui peut appaiser mon ardeur famélique , car afin que vous le sachiez , j'ai l'honneur de descendre d'une race *parasitique* & tous mes ancêtres avaient la prudence de porter leurs boyaux vuides à la plénitude des tables abondamment garnies.

Mon père , mon aieul , mon bifaieul , mon trifaieul , le père du père de mon trifaieul ont toujours vécu sur le commun , toujours mangé le pain des autres , & jamais personne n'a pu les vaincre en appetit , ou plutôt en voracité. Aussi les avait-on nommés les durs capitons , tant ils avaient le front admirable , soit pour ne rougir de rien , soit pour braver le vol des assiettes , des plats , des pots &c.

Voilà , Messieurs , mes titres de noblesse , & pour ne pas dégénérer , pour soutenir l'éclat de ma famille , je suis obligé d'être un excellent piqueur d'escabelle , un coureur infatigable de grands repas..... Mais il faut que je voie si les restes du soupé d'hier ont bien dormi &c.....

T O X I L E *arrivant.*

J'ai trouvé une ruse infallible pour forcer Dor-

dale à racheter Lemnifilène de son argent , & à la faire son affranchie. Bon ! voici justement le *parasite* , j'ai besoin de lui , & je vais faire semblant de ne pas le voir : c'est par-là que je l'attirerai dans mes filets.

Ayez bien soin de tout cela , continue-t-il , Messieurs les officiers de *marmite* , & *cuisinez* le plus promptement qu'il vous sera possible. Composez le vin mielleux , tenez chaudement les coins & les autres confitures , jetez-y les bois de senteur. J'attends incessamment la personne qui me fait passer des momens si agréables par le charme de sa conversation.

Le *parasite* comprend qu'il est question de lui & aborde Toxile auquel il répète qu'il n'est pas Saturion , mais *Esurion* , c'est-à-dire qu'il meurt de faim , & il se résigne avec beaucoup de peine , à écouter avant d'avoir mangé , l'affaire que l'Esclave veut lui communiquer.

T O X I L E .

Je renonce à vous emprunter de l'argent : mais j'ai besoin de votre fille.

S A T U R I O N .

Certes , je ne l'ai jamais prêtée à qui que ce soit pour qu'il s'en servît dans son besoin.

T O X I L E .

Je ne la demande pas pour cela.

S A T U R I O N.

En quoi donc peut-elle te rendre service ?

T O X I L E.

Je vais vous le dire. Votre fille est belle & bien faite. Elle excelle en bonne mine, elle efface en charmes & en attraits, presque toutes les autres femmes de son âge.

S A T U R I O N.

Tu ne la flattes point, &, quoique son père, la justice & la vérité veulent que je la reconnaisse au portrait que tu m'en fais.

T O X I L E.

Notre bon & honnête voisin Dordale n'a jamais vu ni vous, ni votre demoiselle.

S A T U R I O N.

Hors celui & ceux qui ont la bonté, l'humanité d'appaîser le cri de mes entrailles, personne n'a l'honneur de me connaître.

T O X I L E.

Vous avez raison, & d'après cela vous pouvez me trouver les six cens pièces dont j'ai besoin.

S A T U R I O N.

Ma foi, je ne demande pas mieux.

T O X I L E.

TOXILE.

Donnez-moi votre agrément pour vendre votre fille.

SATURION.

Que tu vendes ma fille ?

TOXILE.

Non, ce ne fera pas moi, & j'aposterai pour vendeur, un homme qui se dira étranger..... D'ailleurs j'en jure par Hercule, c'est que d'aujourd'hui il ne vous entrera rien du nôtre dans le corps, à moins que vous ne m'ayez donné une parole positive que vous m'accordez ma demande. Bien plus, si vous n'amenez ici votre fille, vous ferez dégradé, cassé, chassé de la milice *manducatoire*, & pour m'expliquer nettement, jamais vous ne mangerez ici..... Hé bien ! vous voilà tout interdit ! qu'est-ce qu'il y a ? que ne répondez-vous ? pourquoi ne pas dire ce que vous ferez ?

SATURION.

Je te prie de me vendre aussi tout entier, si cela te fait plaisir, j'y consens, mais à une condition, c'est que tu ne me vendes que lorsque j'aurai l'estomach bien rempli.

TOXILE.

C'est à vous de voir.

Tome VI. Part. I.

D

S A T U R I O N .

Que puis-je te dire? tu as pris la place par son endroit faible, & je ferai tout ce que tu m'ordonneras.

T O X I L E .

Allez donc promptement chez vous , & donnez à votre fille les subtiles instructions qui lui sont nécessaires pour jouer son rôle. Apprenez-lui ce qu'elle doit répondre à chaque interrogation qu'on lui fera sur l'endroit où elle est née, & sur la manière dont on l'aura enlevée : qu'elle se fasse une patrie fort éloignée d'Athènes , & sur-tout qu'elle ne manque pas de répandre un torrent de larmes de commande en racontant sa disgrâce imaginaire.

S A T U R I O N .

Tu t'es donné là une peine bien inutile , mon enfant , & tu aurais-aussi bien fait de te taire. Sais-tu que la demoiselle est trois fois plus maligne & plus fine que tu ne la veux ?

Toxile enchanté presse le Parasite d'aller trouver sa fille , de la vêtir en étrangère , d'apporter une robe , une ceinture , une casaque , un chapeau à grands bords pour déguiser le *vendeur* , & de son côté il va envoyer un garçon à sa maitresse pour la prévenir de ce qui se passe.

Dans la première Scène du second Acte , Lemnifi-

lène charge sa servante Sophoclidisque d'aller porter une lettre à Toxile ; Toxile de son côté, donne le même ordre à Peignie , & les deux commissionnaires ont ensemble une longue Scène dans laquelle ils s'instruisent réciproquement du message dont ils sont chargés : après s'être accablés d'injures mutuelles , langage ordinaire des Esclaves de Plaute , ils se séparent , & font place à Sagaristion qui ne fait de quels termes se servir pour remercier Jupiter du bonheur imprévu qu'il lui a procuré.

Qui se ferait jamais attendu , dit-il , à une occasion aussi belle & aussi favorable que celle-là ? il faut qu'à force de rêver à notre embarras , le maître des Dieux ait inventé lui-même cet expédient , & je le regarde comme s'il était tombé du ciel.

Mon maître m'a ordonné d'aller en Eréttrie pour y acheter des bœufs tranquilles & bien domptés. Il m'a donné l'argent nécessaire pour faire cette grosse emplette ; & pour louer dignement mon patron , il faut convenir que c'est un grand fou. Il connaît le *pèlerin* , il sait que ma fidélité n'est pas à l'épreuve , & que l'envie de me satisfaire l'emporte sur tous les châtimens ; comment donc a-t-il osé me confier cette somme - là ? étourderie toute pure.

J'emploierai ce métal monnoyé à un autre usage qu'à l'achat des bêtes cornues , ce qui fera très-grand plaisir à mon ami , & mon excuse est déjà

trouvée : je dirai que dans toute la foire , il n'y avait pas un seul bœuf à vendre. On fera *tax* , *tax* sur mes épaules , mais c'est de quoi je me soucie le moins. (Ce monosyllabe ne signifie rien dans le fond , & l'on s'en servait pour exprimer le bruit des verges avec lesquelles on fouétait les esclaves. D'après cela , on nommait *Taxatores* dans la Comédie , ceux qui censuraient les mauvaises mœurs.) Je ne trouve rien de plus agréable , ajoute Sagaristion , que de ronger , que de mordre jusqu'au sang ces maîtres qui sont possédés du désir insatiable d'amasser , & qui sont d'une laderie si crasse , qu'ils cachent la salière avec le sel. . . . J'ai par-devers moi un grand avantage sur mon tyran , c'est qu'il ne peut me condamner à aucun supplice que je n'aie déjà souffert & dans lequel l'expérience ne m'ait rendu savant.

Peignie s'est acquitté de la commission de Toxile , & il est abordé par Sagaristion qui veut lui faire quelques questions , mais loin de le satisfaire , Peignie le traite en esclave , & c'est tout dire : aussi Sagaristion prétend-il que si le ciel récompense ce maraud comme il mérite de l'être , il n'y aura ni Dieu ni Déesse qui ne lui donne un coup de bec , qui ne lui décoche un trait de vengeance.

Toxile qui arrive , charge Sophoclidisque de bien exhorter Lemnifilène à ne pas se chagriner , & s'approche de Sagaristion qu'il est ravi de retrouver.

Mais quelle enflure as-tu au cou ? lui dit-il, c'est comme une tumeur qui doit aboutir.

SAGARISTION.

Tu as raison, c'est un abcès : garde-toi bien de le presser. Dès qu'on y touche un peu fort, cela me fait un mal horrible.

TOXILE.

Depuis quand cet accident-là t'est-il arrivé ?

SAGARISTION.

D'aujourd'hui.

TOXILE.

Voudrais-tu bien découvrir l'endroit malade, afin que je puisse le voir & l'examiner de près.

SAGARISTION.

Retire-toi : car tu courrais grand risque d'être assailli à bons coups de cornes.

TOXILE.

Quelle énigme dis-tu là ?

SAGARISTION.

Enigme ! en voici donc bien un autre. Je t'avertis que mon abcès contient deux gros bœufs, & ces deux gros bœufs font la somme que tu m'as demandée.

Toxile remercie son ami avec la plus grande chaleur, lui proteste que cet argent lui sera rendu

D 3

incessamment, & l'emmène dans la maison qui doit le dérober aux yeux de son maître.

Veillent les Dieux ! s'écrie Saturion qui commence l'acte suivant avec sa fille, veillent les Dieux répandre leur sainte bénédiction sur notre entreprise ! Qu'elle tourne heureusement pour moi, pour toi, & sur-tout pour mon ventre. J'espère acquérir aujourd'hui par ton moyen, une nourriture fixe, durable, & qui me soutiendra jusqu'à la mort dans ma gloutonnerie, dans mon insatiable avidité de manger. Je prie le ciel de me fournir en abondance de quoi me contenter, de ne jamais me faire manquer un seul repas, de multiplier mes vivres & de m'accorder la consolation de mourir avant qu'ils soient finis..... Vous savez, ma fille, vous comprenez, vous voyez l'affaire dont il s'agit, & ce sont les Dieux même qui nous la procurent. Je ne vous ai rien caché de tout ce qui doit entrer dans l'exécution de notre plan, & c'est pour cela que je vous ai parée de la sorte. Vous serez vendue aujourd'hui, & vendue pour *vierge*, comme je ne doute point que vous ne la foyez encore.

L A F I L L E.

Souffrez, je vous prie, mon père, que je m'explique librement avec vous. Quelque passion que vous aiez pour courir les bonnes tables, est-il possible que vous fassiez de votre fille une victime

de la gourmandise & que vous la vendiez pour mieux remplir votre ventre ?.... La nature & la raison devraient vous montrer l'horreur de votre projet.

Vaine philosophie, lui répond son père, je ne m'arrête qu'à ce qui est le plus utile à mes larges & amples boyaux, & je fais autant de cas des haines, des animosités, que j'en ferais d'une table vuide & dégarnie à laquelle on m'inviterait.... Ainsi vous avez été prise & volée dans votre pays : vos ravisseurs vous ont transplantée, & voilà pourquoi vous vous trouvez à Athènes : cette circonstance essentielle est-elle présente à votre esprit ?

Sa fille lui recommande d'être tranquille sur son rôle qu'elle possède parfaitement, & lui fait de nouvelles représentations sur l'action qu'il l'oblige de commettre, mais Saturion ne veut rien entendre & l'emmène.

Dordale paraît, Toxile arrive, l'aborde, lui remet les six cent *pièces*, & l'accable d'injures dont il est payé dans la même monnaie.

Non content d'avoir prêté de l'argent à Toxile, Sagaristion veut encore le seconder dans le dessein qu'il a formé de tromper Dordale, & en conséquence, il se déguise en Persan pour servir de conducteur à la fille de Saturion : mais il faut prévenir Dordale, & pour y réussir, Toxile lui remet

la lettre suivante qu'il suppose, lui avoir été écrite par son maître.

» Trimarchide salue Toxile & toute la famille. Si ma lettre vous trouve tous en bonne santé, j'en ai bien de la joie. Pour moi, je me porte bien, mes affaires vont à merveille & je fais de gros gains. Je ne puis retourner au pays, ni par conséquent, vous revoir de huit mois, tant j'ai trouvé ici d'occupations profitables que je ne pourrais quitter sans me faire grand tort.

Les Perses ont pris d'assaut Eleusipole ville ancienne & riche. On se prépare à faire ici une vente publique du premier butin que l'on a fait sur les vaincus, & c'est cet encan-là qui me prive actuellement du plaisir de retourner dans ma patrie. Je prétends que l'homme que je t'envoie, n'ait point d'autre logement que ma maison, & que tu ne lui refuses rien de tout ce qu'il demandera, car tu sauras que cet honnête citoyen m'a rendu chez lui tous les honneurs possibles. Il emmène avec lui une fille libre, belle, & qui a été volée à l'extrémité de l'Arabie. Je te commande d'apporter tous tes soins pour que cette jeune personne soit vendue dans Athènes, & que l'acheteur la prenne à ses risques, sans qu'on lui donne, ni qu'on lui promette garantie. Adieu.

Cette dernière phrase déconcerte Dordale, &

malgré l'espérance qu'il doit avoir que l'on ne viendra point réclamer cette fille du fond de l'Arabie, malgré les représentations de Toxile qui appuie sa conjecture, il ne peut se décider à faire l'emplette qu'on lui propose : cependant il veut voir la marchandise, & dans le moment, paraît Sagaristion avec la fille du *parasite*. Sa figure, sa taille, l'esprit qu'elle met dans ses réponses, tout en elle plaît à Dordale, & le marché se conclut pour soixante *mines* qu'il va chercher. Sagaristion les reçoit, & s'éloigne, quelques momens après, pour faire place à Saturion qui, avec l'air de la plus grande colère, vient annoncer à Dordale qu'il l'assigne à comparaître en Justice pour avoir osé acheter sa fille : c'est le trait de la pièce précédente. Dordale confondu demande à être écouté, mais Saturion ne veut rien entendre & se fait suivre par la fausse Persane.

Dans le cinquième acte, Toxile accompagné de Lemnifilène & de Sagaristion, célèbre à table la victoire qu'il a remportée. Dordale se présente, & aussi peu sensibles à ses plaintes, qu'à ses injures, les convives s'étudient mutuellement à le couvrir d'opprobre & de ridicules. Mais il n'est plus question du procès que lui vient d'intenter le *parasite* qui même ne reparait pas, & c'est le défaut d'une grande partie des Comédies de Plaute qui presque jamais ne ramène au dénouement les per-

sonnages auxquels il a fait jouer les rôles principaux. Il y a dans celle-ci des scènes parfaitement dialoguées, & tout ce que l'Auteur fait dire à la fille de Saturation, mérite d'être remarqué : le caractère de son père est très-bien soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin, & , à quelques nuances près, celui des Esclaves est une copie de ceux que l'on a vus jusqu'à présent. Il en est de même de Dordale qui est un composé de tous les vices dont ses pareils sont remplis.

LE RUDENS.

ARCTURE (*étoile qui est à la queue de la grande Ourse.*)

JE suis Bourgeois de la Ville céleste & j'y demeure avec celui qui gouverne toutes les nations, qui conduit la mer & la terre. Ainsi je suis, comme vous voyez, un astre lumineux & brillant, un signe qui se lève en son tems, qui se montre toujours à ses heures fixes, tant en terre que dans le ciel.

Mon nom est Arcture, & pendant la nuit, j'éclaire les Dieux auxquels je fers de flambeau. Pendant le jour, je demeure parmi les hommes, & par parenthèse, il est bon que vous sachiez que les autres Constellations descendent aussi du ciel sur la terre.

Ce grand Jupiter qui est le Monarque *despotiquement* absolu des Dieux & des hommes, assigne à chacun de nous son Peuple & sa Nation..... Il nous détache de là-haut & nous fait venir ici bas, pour y être quoi ? ses émissaires, ses inspecteurs, ses espions. En effet, nous veillons soigneusement sur les actions, sur les usages, les coutumes & les manières ; sur la religion & principalement sur la bonne-foi des mortels : nous examinons comment chacun use de son bien, & nous rendons à Sa Majesté *tonnante* un compte exact de notre commission.

Vous jugez bien que nous ne manquons pas de lui porter par écrit les noms de ceux qui par des témoins faux & apostés suscitent des procès injustes, comme aussi ceux qui nient devant le Juge les dettes qu'ils ont contractées & l'argent qu'ils ont reçu. Jupiter met tous ces rapports sur son terrible bureau, & après une exacte révision des pièces, il prononce en dernier ressort. Mais il condamne à un supplice plus rigoureux le scélérat qui a gagné sa cause, que le plaideur inique qui a perdu la sienne.

Comme Administrateur universel de la justice distributive, le Maître de la foudre écrit ou fait écrire le nom de tous les hommes ; aucun d'eux n'échape à la plume Divine : mais n'allez pas vous imaginer qu'il n'y ait qu'un seul registre, non, il y en a deux ; encore font-ils d'une grosseur prodigieuse.

gieuse. Les bons & les méchans ont chacun leur livre. A propos des méchans; ils croient pouvoir apaiser Jupiter par des offrandes & des victimes. Erreur grossière ! ces pieux scélérats perdent absolument la dépense & la peine que leur coûtent les sacrifices & les cérémonies de la religion. Pourquoi cela ? c'est que les prières des parjures, quelque riches & ferventes qu'elles puissent être, ne chatouillent point le cœur de Jupiter. Toute fumée, tout encens qui vient d'une ame noire & criminelle, puent au nez au Conducteur de l'univers & lui cause des nausées.

Si celui qui prie les Dieux, a la conscience tendre, timorée, & ne pèche que par faiblesse, il obtiendra grace plus aisément que l'homme qui a de mauvaises inclinations, & qui est naturellement porté à la méchanceté. Je veux donc bien vous avertir de cela, vous qui avez de la piété naturelle, de la probité, de la droiture. Persévérez constamment dans ce genre de vie sainte & salutaire, afin que votre conduite pure & sans reproche vous produise une joie solide & durable. Mais il est tems que je vous apprenne le sujet qui m'amène ici, c'est l'argument de la pièce, écoutez-le.

Premièrement le bon plaisir de Diphile (Poète dont Plaute a emprunté le sujet de quelques-unes de ses Comédies) le bon plaisir de Diphile a été qu'on donnât le nom de Cirène à cette ville-ci,

Pénétré des chagrins qu'il a essuyés à Athènes, Démone est venu s'établir dans cette métairie très-voisine de la mer, & ce Démone est un bon vieillard à qui son excès de facilité & d'humanité a fait perdre de gros biens qu'il avait gagnés légitimement.

Outre le malheur de l'exil, le bon homme a encore celui d'avoir perdu une fille dans son enfance, & conséquemment dans le moment où elle était encore vierge d'une virginité incontestable. Le voleur de cette fille l'a vendue à un intrigant digne en tout de son abominable métier, & ce vilain intrigant a conduit sa jolie proie ici à Cirène. Un jeune Athénien l'a vue sortir de l'école de musique, en est devenu éperdument amoureux, & emporté par le feu de sa passion, il est allé chez l'intrigant qui par les sermens les plus horribles s'est engagé de lui livrer la belle, à condition qu'il lui payerait trente *mines*.

Cet intrigant qui, conformément à sa profession, n'envisage rien que son intérêt, manque à sa parole, & voici comment. Chez lui était logé un vieux Sicilien d'Agrigente, méchant homme qui a trahi sa ville, & parfaitement ressemblant à celui dont il habitait la maison. Ce vieux coquin s'est entêté des charmes de Palestre ainsi que de la tournure des courtisannes qui demeurent avec elle, & d'après cela, il a conseillé à son hôte de venir

avec lui en Sicile où il prétend que le goût des hommes pour les femmes lui fera faire, en peu de tems , la fortune la plus considérable.

La réthorique du Sicilien est efficace , & il persuade son disciple qui n'a déjà que trop de docilité pour commettre toutes sortes de crimes. On prend donc la résolution de s'embarquer avec tout le bagage , & pour exécuter le projet , on loue fourdement un vaisseau dans lequel on transporte tout ce qui est nécessaire pour le voyage. Cependant l'acheteur de Palestre est aux aguets , & pour s'en débarrasser , l'intrigant lui fait croire que sa conscience le presse d'acquitter un vœu qu'il a prononcé en l'honneur de Vénus. Son mensonge réussit , & libre de toute inquiétude , il part avec ses courtisannes.

Quelques personnes instruisent l'amant de la manière dont les choses se sont passées , & convaincu de la mauvaise foi de l'intrigant , il se rend au port dans l'espoir de retenir sa maitresse , mais le navire était déjà bien loin , & me voici à l'endroit qui me concerne.

Voyant que le scélérat enlevait la belle Palestre , je me décide sur-le-champ à châtier son ravisseur , & pour faire réussir une si belle manœuvre , de quel moyen pensez-vous que je me sois servi ? j'ai soulevé les flots de la mer , j'ai fait naître la tempête la plus furieuse. La chose n'a pas été difficile

puisque je suis Arcture, comme je vous l'ai dit, & qu'Arcture, je vous en avertis, est le plus mutin, le plus turbulent, le plus orageux de tous les signes Célestes. Je le suis quand je me lève, & plus encore quand je me couche.

Le vaisseau de nos gens s'est donc brisé contre un écueil, & au moment où je parle, l'intrigant & le Sicilien sont assis sur une roche où le vent les a jettés. Quand à la demoiselle en question, elle & une de ses compagnes n'ont pas laissé, malgré leur frayeur, de se jeter du vaisseau dans la chaloupe. Ne craignez rien pour elles, leur petite navigation sera heureuse, & maintenant avec une espèce de tranquillité respectueuse, les flots les poussent justement vers la métairie où demeure le bon vieillard dont je vous ai parlé. Cet honnête homme a eu aussi sa part de l'orage, & le vent a fait tomber toutes les tuiles qui couvraient le toit de sa maison. Celui qui en sort présentement, Messieurs, c'est un de ses esclaves, & le jeune homme que vous verrez dans un moment, c'est l'amant de Palestre, Adieu, illustres & redoutables Spectateurs. Je me retire pour ne pas retarder vos plaisirs, & d'ailleurs j'ai mes occupations d'Etoile. Adieu donc, Romains ! tâchez de vous maintenir en santé, en joie, en valeur, afin que vos ennemis perdent courage & se soumettent, d'eux-mêmes, à votre douce & puissante domination.

Cette pièce fut jouée pendant la seconde guerre punique, & ce sont les Carthaginois que Plaute désigne sous le nom d'ennemis. A l'égard du Prologue, c'est un des meilleurs qu'il ait mis à la tête de ses pièces, & si d'un côté, l'on se prête difficilement à la supposition de cette Etoile qui parle; de l'autre, il faut convenir qu'elle prend une tournure fort ingénieuse pour établir cette même supposition d'après laquelle elle débite la morale la plus saine. D'ailleurs on ne lui fait dire précisément que ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence de la pièce, & c'est un mérite qui se trouve rarement dans les Prologues précédens.

A C T E P R E M I E R.

S C E P A R N I O N.

Dieux immortels! veillez-vous encore à la conservation des humains! quel bruit! quel vent! non ce n'était pas un orage ordinaire, c'était l'*Alcmène* d'Euripide. La..... vous savez bien? ce tintamare furnaturel qu'il plut à Jupiter d'exciter dans l'air pour distinguer & honorer la naissance de son fils Hercule.

Cet esclave parle ici de la Tragédie d'*Alcmène*, composée par Euripide qui prétend que lorsque son héroïne acoucha de ses deux jumeaux, il s'éleva un orage si furieux, que le palais du Général en fut
tout

tout découvert. L'Auteur en fait une description si frappante, que pour exprimer une tempête épouvantable, il était passé en proverbe de dire : *c'est l'Alcmène d'Euripide.*

Pleusidippe, c'est l'amant de Palestre, paraît avec Démone auquel il demande s'il n'a point vu sur le bord de la mer un certain *quidam*, crêpu, blanc comme un signe, méchant, parjure, & accompagné de deux filles avec lesquelles il se disposait à faire un sacrifice à Vénus. Démone lui répond qu'il n'a rien apperçu de tout cela, & dans le moment même, il découvre quelques voyageurs dont le vaisseau flottant est absolument fracassé. Pleusidippe y vole, & Sceparnion fuit des yeux une chaloupe dans laquelle deux femmes balotées par les flots, emploient tous leurs efforts pour approcher du rivage. Cette description est pleine d'énergie & de vérité. Démone emmène son Esclave pour travailler à la réparation de son toit, & Palestre échappée au danger qui la menaçait, vient se plaindre de tous les Dieux dont la prétendue justice, ne récompense sa piété naturelle, que par les plus affreuses calamités.

Seule & dans un pays inconnu, que va-t-elle devenir ! que va-t-elle faire ? si du moins Neprune lui avait laissé sa compagne Ampélisque ! mais la mer l'aura engloutie, & il ne lui reste aucune consolation, aucun espoir.

Tome VI, Part. I.

E

Ampélisque de son côté, vient faire les mêmes plaintes, Palestre entend la voix de son amie, & comme elle est au bas d'un rocher, elle lui donne la main pour l'aider à le franchir. Cette Scène est pittoresque & filée avec art.

Rendues l'une à l'autre, les deux compagnes sont rencontrées par Ptolémocratie, Prêtresse de Vénus, & elles lui racontent le malheur qui vient de leur arriver. La Prêtresse leur offre l'hospitalité, mais c'est le seul service qu'elle puisse leur rendre, & l'excès de sa pauvreté l'empêche d'en faire davantage. Palestre & Ampélisque l'embrassent, la suivent & lui abandonnent le soin, la défense de leur honneur qu'elles mettent sous sa protection.

A C T E I I.

Un pêcheur gémit sur la dureté de son sort & sur le peu de poisson qu'il prend lorsque l'empire de Neptune est en désordre. Trachalion l'aborde & lui demande s'il n'a point rencontré Pleusidippe dont il est l'esclave, le pêcheur lui répond que non, & l'esclave prend le parti d'attendre la Prêtresse qui peut-être sera mieux informée de ce qu'il brûle de savoir. A l'instant même, il est abordé par Ampélisque qui lui apprend que Palestre est avec elle, mais elle n'est point instruite du destin de Pleusidippe qui, selon elle, est la cause

de tous les malheurs qui sont arrivés , par le peu de soin qu'il a eu de veiller sur sa maîtresse. Trachalion veut le justifier , mais en vain , & il quitte Ampélisque pour aller voir Palestre dont le plus grand chagrin est de songer' que dans le naufrage , il se sera perdu un petit coffre qui contenait des indices propres à la faire reconnaître par ses parens.

Cependant la Prêtresse a chargé Ampélisque de venir chercher de l'eau chez Démone , elle frappe à sa porte , Scéparnion avance , la trouve à son gré , le lui dit , joint les gestes aux paroles , & ne va remplir sa cruche , qu'à condition qu'elle lui accordera tout ce qu'il lui demandera.

Ciel ! s'écrie Ampélisque au moment où l'esclave vient de s'éloigner. Que vois-je là-bas sur le rivage ? Ah ! malheureuses que nous sommes ! c'est notre tyran avec son hôte , son digne ami & son beau conseiller le Sicilien. Hélas ! nous étions si persuadées , ma compagne & moi , que les cadavres de ces deux scélérats étaient en proie aux poissons !

Elle prend la fuite & rentre chez la Prêtresse. Scéparnion revient , ne retrouve plus sa belle étrangère , court au temple & est remplacé par Labrax , (c'est le nom de l'intriguant.) qui accompagné de Charmide , (le Sicilien.) maudit l'instant où il s'est décidé à faire ce malheureux voyage. C'est toi , lui dit-il c'est toi qui m'as occasionné

cette disgrâce , & je voudrais qu'au lieu de faire connaissance avec moi , tu fusses péri par la main du bourreau.

Ma foi , lui répond Charmide , je ne m'étonne pas si ton vaisseau s'est brisé contre les écueils. Dès qu'il y a une justice divine , cela se pouvait - il autrement ? Si Jupiter avait favorisé ta navigation , si Eole n'avait pas déchaîné tous les vents , si Neptune ne s'était pas mis en colère , tous les amateurs de l'équité auraient frondé ces trois Divinités. Ton navire te portait avec tout ce que tu as gagné par ta scélératesse , & je te demande s'il pouvait ne pas échouer , chargé d'une si belle cargaison.

Voilà deux personnages dont le caractère est dessiné d'un seul trait , & c'est un des grands mérites de Plaute qui de plus y joint celui de les soutenir jusques à la fin de ses Pièces , tels qu'il les annonce dans le commencement.

Charmide confessé qu'il n'a qu'un tort , c'est d'avoir navigé avec Labrax dont il devait savoir que la présence agiterait la mer depuis le fond jusqu'à la surface. Labrax lui rend injures pour injures & en revient à ses deux belles Esclaves avec lesquelles du moins il aurait l'espérance de se relever , si elles étaient échappées à la fureur des flots. D'ailleurs , ajoute-t-il , il y a encore un point qui m'inquiète & qui me ronge l'esprit : si Pleusidippe de qui j'ai reçu des arrhes sur l'achat qu'il a fait de

Palestre, si Pleusidippe, dis-je, me rencontre, il ne manquera pas de me fusciter une grosse affaire.... Aïh ! aïh ! aïh ! je ne puis m'empêcher de pleurer.

CHARMIDE.

Sèche tes yeux, grand sot ! que crains-tu ? tant que tu vivras, tu auras une langue dans la bouche, à moins qu'on ne te la coupe pour tes blasphèmes, ou pour tes parjures : or tant que tu pourras garder cet instrument du *oui* ou du *non*, tu auras toujours de quoi payer tes dettes.

SCÉPARNION, *arrivant.*

Je viens de voir dans le temple un spectacle auquel je ne m'attendais guères. Qu'est-ce que ce serait, je vous prie, que cette aventure-là ? Deux jeunes filles très-effrayées & pleurant amèrement, embrassent l'image de Vénus. Ces deux pauvres affligées craignent, je ne fais quel scélérat. De plus, elles racontent que la nuit dernière, elles ont essuyé une tempête horrible &c.

LARRAN.

Hé, bons Dieux ! dis-moi, je t'en conjure, où sont ces filles dont tu parles ?.... Combien sont-elles ?.... Deux ?.... Ah ! mon cher Charmide ! sûrement ce sont mes courtisannes, & je vais faire irruption dans cette église, toute église qu'elle est.

E 3

CHARMIDE.

Que ne vas-tu plutôt fondre dans les enfers , ou dans quelque goufre d'où jamais tu ne pourrais revenir !

Labrax court au temple , & Charmide va l'y rejoindre , après avoir emprunté une espèce de cape à l'esclave qui se charge de lui faire sécher ses habits. (Cette cape était un tissu de joncs & de roseaux. On s'en servait pour se garantir de la pluie. Le Milan qui plane & qui crie , dit Varron , marque qu'une furieuse ondée est prête à tomber , & que le berger doit prendre sa cape. *Ingens & volitans Milvus aquam e nubibus testam indicat fore , ut pastor sibi sumat.*)

A C T E I I I.

Démone a rêvé la nuit dernière qu'un singe voulait grimper à un nid d'hirondelle , qu'il est venu lui emprunter une échelle pour escalader le fort , qu'il la lui a refusée , que le singe en est devenu furieux , mais qu'il s'est fâché à son tour , & l'a fait mettre à la chaîne. Il ne fait que penser de ce songe , & il cherche à en deviner le sens , lorsqu'il entend retentir jusqu'à lui des cris que l'on pousse dans le Temple de Vénus.

O Ciréniens ! s'écrie Trachalion qui en fort. O mes bons & fidèles compatriotes ! j'implore votre

assistance & votre secours. Habitans de la campagne , accourez tous , venez protéger deux innocentes qu'on veut opprimer. — Vengez la sainte & vénérable équité , empêchez que le pouvoir des scélérats ne l'emporte sur celui des bonnes ames.... Faites souffrir à un effronté toute la peine dûe à son impudence..... Volez à la délivrance de deux brebis qui , selon l'ancienne coutume , ont mis leur vie sous la protection de Vénus & de sa Prêtresse. Tordez le cou à l'iniquité avant qu'elle vous fasse sentir sa terrible influence..... Et vous , continue-t-il en s'adressant à Démone , & vous , qui que vous soyez , vénérable vieillard , je vous conjure par vos genoux que j'embrasse..... Si vous espérez cette année-ci , une bonne récolte d'encens & de benjoin , si vous vous promettez que cette riche marchandise arrivera saine , en bon état & en abondance à Capoue , je vous supplie de m'écouter favorablement & de m'accorder la grace que je vous demande.

D É M O N E.

Et moi , je te conjure par tes cuisses , par tes talons , par ton dos. Si tu t'attends cette année-ci , à une pleine vendange de verges , ou de branches d'orme , si tu te promets une copieuse & abondante récolte de toute sorte de maux & de peines serviles , je te conjure , dis-je , de m'apprendre ce qui t'oblige à crier si fort.

E 4

Trachalion le met au fait de ce qui se passe, & indigné de l'audace de Labrax, Démone appelle ses *Fouéteurs* auxquels il ordonne d'aller au temple, d'y saisir le scélérat qui n'a pas craint d'en violer la sainteté, & de le traîner jusqu'à lui, comme ils traîneraient une truie égorgée.

Les *Fouéteurs* obéissent, & Ampélisque arrive avec Palestre qui fait un discours très-long dont le but est de prouver que la mort est le seul bien que les hommes devraient souhaiter. Morale d'autant plus déplacée dans cet endroit, qu'elle ralentit l'action qui jusqu'ici s'est soutenue avec beaucoup de chaleur. Mais telle est la manie de Plaute dans presque toutes ses Pièces où la fureur de philosopher l'a souvent éloigné de son sujet.

Trachalion rassure les deux compagnes dont il promet d'embrasser la défense, & dans l'instant, on entend la voix de Labrax à qui Démone signifie l'ordre de sortir du temple ; mais résolu de souffrir tous les coups que les *Fouéteurs* doivent lui appliquer s'il résiste, Labrax répond qu'il se joue des loix du pays, qu'il n'a rien à démêler avec elles, & qu'il va enlever par force ses deux Esclaves à qui le vieillard a recommandé d'embrasser pour la seconde fois l'autel de la Déesse. Il soutient que les filles sont à lui, puisqu'il les a bien payées au marchand qui s'en est dit le propriétaire, & que pour le prouver, il va les brûler toutes les deux en l'hon-

neur de la Divinité qu'elles ont choisie pour leur protectrice. Mais ses menaces, ses cris, ses injures n'effraient ni Trachalion, ni Démone qui le font garder à vue & qui commandent aux *Fouéteurs* de l'assommer de coups, s'il ose mettre la main sur les deux affligées.

Pleusidippe arrive, & l'on devine l'effet que sa présence doit produire sur le scélérat. Il est dénoncé au Tribunal, son ami Charmide espère qu'il sera pendu, & il court presser le Juge de le livrer à sa partie.

A C T E I V.

Démone se félicite d'avoir les deux étrangères chez lui, témoigne son inquiétude sur le sort de Gripe, l'un de ses esclaves qui est allé à la pêche, & rentre à la voix de sa femme dont il craint les soupçons ou les propos, quand elle verra les deux jolies esclaves qu'il a reçues.

Gripe arrive, & rend de très-humbles actions de grâces à Neptune qui lui a fait faire une pêche heureuse & d'une espèce toute nouvelle. C'est la valise de Labrax qu'il a prise dans ses filets, & d'après laquelle, sans savoir ce qu'elle contient, il forme les projets les plus magnifiques. Trachalion a tout entendu & veut avoir sa part du butin, Gripe s'y refuse, Démone est pris pour arbitre, Trachalion lui représente qu'il croit reconnaître

cette valise , qu'elle doit renfermer une petite cassette dans laquelle sont des jouets d'enfant qui pourront un jour servir à désigner les parens de Palestre , & Démone s'empare de la pêche de Gripe. Palestre & Ampélisque paraissent , Démone questionne la première sur cette même cassette que Labrax avait cachée parmi ses effets ; ses réponses se trouvent justes , Démone est son père , elle tombe dans ses bras & le quitte pour aller voir sa mère qui n'a cessé de la regretter depuis le moment où elle lui a été enlevée. Le vieillard ordonne à Trachalion d'aller bien vite chercher son maître auquel il est décidé d'accorder Palestre en mariage & rentre chez sa femme après avoir fait une morale très-sévère à Gripe qui lui conseillait de garder la valise.

Cependant Pleusidippe paraît avec son esclave qui lui raconte ce qui vient de se passer , & impatienté de la lenteur avec laquelle il lui répond , il vole au-devant du bonheur qui l'attend. Ces différentes Scènes sont longues , la reconnaissance est froide , & l'Acte , en général , nous a paru médiocre.

A C T E V.

Pleusidippe a traîné Labrax devant les Juges , il a été condamné , & il déplore sa destinée sur un des côtés du théâtre , tandis que de l'autre , Gripe

gémît sur la perte de la valise. Ce mot frappe les oreilles de Labrax ; il avance , il interroge l'esclave , & convaincu que cette valise n'est autre que la sienne , il jure de donner un talent d'or à celui qui la lui remettra dans les mains. Démone arrive & la lui rend ; Gripe demande sa récompense , Labrax la refuse , mais il y est forcé par le vieillard qui sépare la somme en deux moitiés égales , dont l'une reste à ce même Labrax pour l'affranchissement d'Ampélisque , & l'autre sera délivrée à Gripe qui s'en servira pour acheter sa liberté.

On imagine que Démone qui dans toute la Pièce a été peint comme un homme honnête , n'aura rien de plus pressé que de renvoyer l'intrigant dont il n'a plus besoin ; mais il oublie ce qu'il est , il oublie qu'il sort des mains de ses *Fouéteurs* , & le prie à souper chez lui avec toute sa famille. A l'égard de Pleusidippe & de Palestre , il n'en est plus question. Leur mariage a été décidé à la fin du quatrième Acte , & il faut supposer que Démone a tenu parole. Les trois premiers sont remplis d'intérêt & d'action , mais les deux suivans sont bien loin d'avoir le même mérite , & nous ne pouvons , à plusieurs égards , être du sentiment de Madame Dacier qui a traduit cette Comédie , comme une des meilleures de Plaute.



S T I C H E.

ANTIPHON , Bourgeois d'Athènes , est père de Panégire & de Pinacie. La première a épousé le jeune Epignome , la seconde , son frère Pamphilipe , & ces deux époux ont dissipé tout leur bien dans le commencement de leur mariage. Résolus de périr ou de rétablir leur fortune , ils s'embarquent pour les pays étrangers , & au bout de trois ans qu'ils ont laissé passer sans donner de leurs nouvelles , Antiphon presse ses filles de rompre le mariage qu'elles ont contracté ; elles refusent , leurs époux reparaissent , & après les premiers transports de joie , Epignome donne un grand repas à sa famille. Stiche & Sagarin esclaves , l'un d'Epignome , l'autre de Pamphilipe , en font autant de leur côté , & traitent magnifiquement la servante Stephanie dont ils sont mutuellement amoureux.

Voilà en général le fond de cette Comédie , & il paraît que Plaute n'a eu d'autre raison pour lui donner le titre qu'elle porte que parce que Stiche est celui qui persuade à Stagarin & à Stéphanie de se régaler à l'exemple de leurs maîtres. Quoiqu'il en soit , le premier Acte ne contient rien d'intéressant qu'une conversation dans laquelle les deux jeunes femmes annoncent qu'elles sont décidées à

ne point quitter leurs maris , comme leur père semble le desirer ; elles tiennent parole , & convaincu qu'il n'obtiendra rien de ses filles , Antiphon renonce à un projet qu'il n'avait formé que pour leur avantage. Le reste de l'Acte est rempli par le parasite Gélasime qui jeûne depuis le départ de Pamphilipe , qui offre de se vendre pour un souper ou pour un dîné , & vers qui Panégire députe sa servante qu'elle charge de lui emprunter six mesures de froment , mais il ne fait que recevoir , & tout ce qu'il pourra faire , ce sera d'aller voir Panégire qui desire lui parler.

Cette même Panégire a envoyé au port son esclave Dinace , dans l'espérance qu'elle y apprendrait quelque nouvelle favorable , & Dinace en revient en criant que l'on ouvre les portes , que l'on balaye par-tout , que l'on dresse des lits de table , en un mot que l'on se dispose à recevoir Epignome qui vient d'arriver avec une fortune considérable. Panégire est au comble de sa joie , rentre chez elle pour y donner les ordres nécessaires , soit pour le sacrifice , soit pour le festin , & refuse d'introduire Gélasime à qui Dinace a répété qu'Epignome amène avec lui des parasites qu'on lui a dit être pleins d'esprit & de gaité. Gélasime est confondu , & pour éviter le malheur qui le menace , celui de crever de faim , il prend le parti d'aller consulter

ses livres dans lesquels il apprendra par cœur les meilleures faillies du *parasitisme*.

Dans la première Scène du troisième Acte , Epigrame rend grace à Neptune de tous les biens dont il l'a comblé , s'applaudit de s'être raccommode avec son beau-père qui n'a été au-devant lui que parce qu'il a été instruit de son changement de fortune , se dispose à revoir sa femme , permet à Striche de passer le reste du jour avec Stéphanie , lui fait présent d'un baril de vieux vin , & est abordé par Gélasime qui malgré toute l'adresse qu'il y met , ne peut parvenir à se faire prier de souper. Il n'est pas plus heureux vis-à-vis de Pamphilipe qui va passer la soirée chez son frère , & désespéré de son mauvais succès , il est résolu de se mettre dans le gosier une décoction d'essence de corde , c'est-à-dire d'aller se pendre. Cette Scène termine le quatrième Acte dans lequel Antiphon ne peut dissimuler à ses gendres qu'ils ne doivent le retour de son amitié , qu'au rétablissement de leur fortune ; manière de penser qui naît moins chez lui de l'intérêt qu'il prend à eux & à ses filles , qu'à la passion qu'il a pour l'argent. Il n'en a pas moins pour les femmes , sur-tout quand elles ne lui coûtent rien , & informé que l'un des maris a ramené des joues de flûte , il prend une tournure assez singulière pour l'engager à lui en céder une.

Il était une fois, dit-il, un vieillard tel que je pourrais être, & ce vieillard avait deux filles qui, comme les miennes, avaient épousé les deux frères.

EPIGROME.

Ouais ! où tout ce préambule aboutira-t-il ? j'attends avec impatience la fin du conte & de l'apologue.

ANTIPHON.

Le puîné des frères qui était un jeune homme, avait à lui des joueuses d'instrumens, qu'il avait amenées de loin, à-peu-près comme vous venez de faire ; mais le vieillard étant devenu veuf, vivait dans la continence & dans le célibat comme je fais.

PAMPHILIPE.

Continuez seulement : il ne faut pas être grand forcier pour deviner que l'apologue se fait sur-le-champ.

ANTIPHON.

Ensuite : le vieillard dit à celui des frères qui avait des joueuses de flûte, comme je vous le dis à présent.....

PAMPHILIPE.

Je vous écoute de toutes mes oreilles.

ANTIPHON.

Je vous ai donné ma fille pour être votre compagne de lit : je crois qu'il est juste que vous me

rendiez ce bienfait-là , en me donnant aussi une fille avec laquelle je puisse coucher.

P A M P H I L I P E .

Qui dit cela ? est-ce le vieillard d'autrefois qui parlait comme vous parlez à présent.

A N T I P H O N .

Je vous en donnerai deux , répond le jeune homme à son beau-père , si vous n'en avez pas assez d'une , & si deux ne suffisent pas , j'en ajouterai deux autres.

P A M P H I L I P E .

Ce jeune homme dit-il cela comme si je le disais , ou me le faites-vous dire par sa bouche ?

A N T I P H O N .

C'est lui qui parle comme si vous parliez , & alors le vieillard répond comme si c'était moi. Si vous le voulez , dit-il , vous pouvez me donner sûrement jusqu'à quatre de ces musiciennes : mais par Hercule ! j'y mets une condition : c'est que vous leur fournissiez de quoi vivre , enforte que je ne sois pas obligé de partager mon pain avec elles , & qu'elles ne rognent pas mon ordinaire.

P A M P H I L I P E .

On juge aisément que le vieillard qui raisonnait ainsi , était un franc avare , puisqu'il demandait la nourriture

nourriture des Musiciennes à celui qui voulait bien en donner quatre, tant il était généreux.

A N T I P H O N.

On voit encore plus facilement que le gendre était un malhonnête homme, puisque quand son beau-père lui proposa de nourrir les joueuses d'instrumens, il refusa, & répondit avec une dureté inhumaine, qu'il ne donnerait pas un grain de froment. Par Hercule ! le vieillard avait raison de demander une dot pour la joueuse de flûte. N'en avait-il pas donné une à sa fille quand il l'accorda au jeune homme qu'elle a épousé ?

P A M P H I L I P E,

Par Hercule aussi ! le gendre était le plus sage, & il agissait avec beaucoup de bon sens, quand il refusait de céder une concubine dotée à son vieux beau-père.

A N T I P H O N.

A la vérité, le vieillard fit tout son possible pour obtenir une *coucheuse* qui eût de quoi fournir à sa dépense, mais parce que le bon homme ne put pas venir à bout de sa prétention, il dit à son gendre qu'il en passerait par-tout où il voudrait. Soit fait, répondit le gendre. La chose est-elle conclue ? ajouta le vieillard. Vous en ferez le maître, répliqua le jeune homme, & je ferai tout ce qui vous plaira.

Tome VI. Part. I.

F

Antiphon sort pour aller prendre un bain , & Pamphilipe se promet bien de n'avoir aucun égard à sa demande.

Dans la première scène du cinquième Acte , Stiche & Sagarin préparent le repas qu'ils veulent donner à Sthéphanie , & Sthéphanie qui les aime également , dit en propres termes qu'elle veut coucher avec tous les deux. On se met à table où le vin fait naître les propos les plus gais , & les deux Esclaves qui ont amené des joueuses de flûte , finissent par danser au son de cet instrument.

On ignore où Plaute a puisé le sujet de cette Comédie dont le fond est peu de chose , mais qu'il a eu l'adresse de partager en cinq Actes qui tous offrent quelque scène agréable. Cet Ecrivain avait beaucoup d'esprit naturel , & presque toujours sur cet article , il a été supérieur à ses modèles.



LE TRINUMME.

PROLOGUE.

LE LUXE & LA DISETTE.

LE LUXE.

ALLONS, ma fille, venez avec moi.

LA DISETTE.

Je vous suis, ma mère, mais enfin jusqu'à quand marcherai-je après vous ?

LE LUXE.

Tenez, voici la maison, entrez. Pour vous, Messieurs les illustres Spectateurs, en peu de mots, je vous mettrai dans votre chemin, & je le ferai volontiers, si vous me promettez votre attention.

Premièrement, je m'appelle la Luxure, du moins c'est ainsi que Plaute m'a nommé dans le commencement, & ensuite il a jugé à propos de me donner la Disette pour fille. Mais savez-vous pourquoi je l'envoie dans cette maison ? C'est qu'elle est habitée par un jeune voluptueux qui a dissipé tout le bien de son père, & il vous est facile de conjecturer que je ne lui ai point épargné mon secours dans cette noble & glorieuse expédition ;

F 2

voyant qu'il ne lui reste plus rien pour me nourrir & pour fournir à mon avidité insatiable, je lui ai fait présent de ma fille, & je vous réponds qu'elle ne l'abandonnera pas, qu'elle sera sa fidèle compagne le reste de ses jours.

Mais n'attendez pas que je vous expose le sujet de cette Comédie ; des Vieillards qui paraîtront sur la Scène, vous expliqueront le fait. La Pièce, en premier lieu, fut appelée *Le Trésor* par Philémon qui la composa en grec, ainsi que Ménandre. Plaute l'a traduite en langage barbare, c'est-à-dire en latin, & ce Traducteur l'a nommée *Le Trinumme*, mot qui signifie trois pièces de monnaie. Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire : adieu, portez-vous bien, & gardez un profond silence.

Comme la Scène est dans une ville Grecque, le Poète parle selon le style des Grecs qui donnaient le nom de Barbares à toutes les nations. Dans la suite, les Romains firent la même chose.

A C T E P R E M I E R.

Les deux vieillards annoncés dans le Prologue sont Mégaronide & Callicle. Le père du Dissipateur a chargé ce dernier de veiller sur le peu de bien qui reste à son fils, Callicle a l'air de profiter de son désordre pour s'enrichir lui-même, & dans un

Monologue qui commence l'Acte , Mégaronide se propose de lui en faire les reproches les plus vifs. Oui, dit-il, je suis obligé de censurer aujourd'hui mon ami sur une faute qu'il a commise, & ce serait bien malgré moi que je lui ferais cette correction à laquelle je répugne, si je n'y étais contraint par la fidélité que l'on se doit réciproquement : cette fidélité est la règle essentielle de l'amitié.

Callicle se présente, & après quelques plaisanteries sur le désir qu'il témoigne à son ami de troquer sa femme contre la sienne, Mégaronide lui annonce qu'il vient exprès pour l'entretenir d'une affaire très-sérieuse. Callicle consent à l'entendre, & nous n'avons pas cru devoir supprimer un mot de cette Scène qui nous a paru excellente d'un bout à l'autre. On y reconnaîtra cette tournure charmante, cette adresse inimitable avec laquelle Molière fait dialoguer ses Acteurs.

M É G A R O N I D E.

Je viens uniquement pour vous gronder à mortaise, pour vous réprimander tout mon saoul.

C A L L I C L E.

Qui ? moi ?

M É G A R O N I D E.

Y a-t-il ici quelqu'autre que nous deux ?

C A L L I C L E.

Non.

■ ■

M É G A R O N I D E.

Pourquoi donc me demander si c'est à vous à qui j'en ai ? A moins que vous n'imaginiez que je suis venu ici pour me vespériser moi-même. Si vos anciennes fourberies travaillent chez vous , ou si vous avez envie de changer votre naturel par les mœurs , ou si les mœurs corrompant votre naturel , vous abandonnez le parti de l'ancienne vertu , pour vous jeter dans les vices du tems , vous causerez un terrible chagrin à tous vos amis , enforte qu'ils ne pourront ni vous voir , ni vous écouter fans en être malades.

C A L L I C L E.

Comment vous êtes-vous avisé de me dire cela ?

M É G A R O N I D E.

J'en ai formé le dessein sur un des principes fondamentaux de la bonne & saine morale : c'est que les honnêtes gens , tant hommes que femmes , doivent mettre toute application à éloigner d'eux , non - seulement le crime , mais même jusqu'au moindre sujet d'en être soupçonné.

C A L L I C L E.

On ne peut pas réussir à tous les deux.

M É G A R O N I D E.

Pourquoi ?

CALLICE.

Comment pouvez-vous le demander ? la chose fautive aux yeux. Il dépend de moi de ne pas commettre une mauvaise action, car dans l'alternative du bien ou du mal, je suis le maître de ma volonté, mais il n'en est pas de même du soupçon. Il vient, il naît, il est conçu dans l'esprit des autres, sans que j'y aie la moindre part. Par exemple, je conjecture que vous avez volé la couronne sur la tête de Jupiter qui est placé au faite du *Capitole* : vous êtes pourtant fort innocent de ce sacrilège-là ; mais s'il me plaît de vous en soupçonner, & si tout ce que vous pouvez alléguer pour votre justification, ne me fait point changer de sentiment, vous sera-t-il possible de m'ôter ma conjecture, & d'effacer mon soupçon ? Mais je suis impatient d'apprendre quel est ce forfait dont on me charge, dont on me noircit.

MÉGARONIDE.

Dites-moi, s'il vous plaît, avez-vous un ami, ou un domestique qui soit sage & judicieux ?

CALLICE.

Ma foi, je ne le dirai point par finesse, ni par malice. Parmi ceux qui m'assurent de leur amitié, il y en a que je crois sincères, il y en a qui me sont suspects. D'autres agissent d'une manière si

équivoque , qu'il ne m'est pas possible de les pénétrer ; je ne fais s'ils m'aiment ou s'ils me haïssent. Ce qu'il y a de vrai , c'est que vous êtes le plus sûr de mes amis. Si donc étant informé qu'on m'accuse d'un crime dans le monde , vous ne m'en avertissez pas , votre conscience doit vous reprocher ce ménagement , & suivant toutes les lois de la véritable amitié , vous ne sauriez vous le pardonner.

M É G A R O N I D E .

J'entre tout - à - fait dans votre pensée. C'est pourquoi si dans la visite que je vous fais , j'ai eu un autre dessein , un autre but que celui de vous entretenir sur l'article de votre réputation , rien n'est plus raisonnable que ce que vous exigez de mon amitié.

C A L L I C L E .

Cela étant , vous pouvez décharger votre cœur : je vous écouterai tranquillement.

M É G A R O N I D E .

Vous saurez d'abord , & avant toutes choses , que le vulgaire vous maudit dans ses conversations : vos concitoyens vous appellent un amateur du gain fardide & honteux ; d'autres vont jusqu'à vous nommer un vautour , & disent que toute proie vous étant bonne , vous dévorez indifféremment le compatriote & l'étranger. Quand j'en-

tends tout cela de vous , je souffre comme un misérable , j'en suis pénétré de douleur.

C A L L I C L E .

Le remède à cela est en mon pouvoir , & il n'y est pas , mon cher. Qu'on médise , qu'on me déchire , qu'on me maudisse , c'est ce que je ne puis empêcher : mais faire voir mon innocence , prouver qu'on me diffame à tort , Oh ! cela dépend de moi :

M É G A R O N I D E .

Charmide a-t-il été votre ami ?

C A L L I C L E .

Il l'a été , & il l'est encore : je vais exposer la chose sincèrement , clairement , & de manière à ne vous pas laisser le moindre scrupule , ni le moindre doute.

Depuis que Lesbonic , fils de Charmide , a dissipé tout le bien de la maison , le père plongé dans l'indigence , chargé d'une fille nubile , & privé de sa femme , a pris la résolution d'aller en Séleucie. Or , avant de partir , il m'a recommandé sa fille & les débris de sa fortune , enfin il m'a confié toutes ses affaires. Il m'a conjuré même d'avoir soin & compassion de ce malheureux fils qui l'a ruiné par ses débauches. Si nous avions été ennemis , ou plutôt , s'il avait eu un meilleur ami , m'eût-il traité comme un autre lui-même ? m'eût-il chargé

de veiller sur ce qui lui reste ? Je vous en fais juge ,
& m'en remets entièrement à votre décision.

M É G A R O N I D E .

Puisque Charmide s'est reposé sur vous du soin de la conduite de son fils , puisqu'il s'en est rapporté à votre bon cœur & à vos soins , pourquoi ne travaillez-vous pas à une si bonne œuvre ? Vous voyez que ce misérable garçon persévère dans le désordre & le dérèglement ; que n'avez - vous tâché de le retirer de ses excès , de le mettre dans un meilleur train ? Il eût été beaucoup plus juste que vous eussiez débuté par cette affaire importante. Si vous étiez parvenu à le corriger , vous vous seriez épargné la honte de passer dans le public pour le complice de sa scélératesse.

C A L L I C L E .

De quoi suis-je donc coupable ?

M É G A R O N I D E .

De l'action d'un méchant homme.

C A L L I C L E .

Ce n'est nullement - là mon caractère.

M É G A R O N I D E .

N'est-il pas vrai que vous avez acheté cette maison-cy de Lesbonic ? Pourquoi demeurez-vous tout interdit ? Où logez-vous à présent ?

CALLICLE.

Si j'ai acheté la maison, je l'ai payée. J'ai compté quarante *mines* au jeune homme.

MÉGARONIDE.

Vous lui avez compté cette somme-là ?

CALLICLE.

Oui, & je ne m'en repens point.

MÉGARONIDE.

Quoi ! avoir livré tant d'argent à un jeune étourdi qui n'a ni foi, ni honneur, ni conduite ? N'est-ce pas lui avoir mis le poignard à la main pour s'égorger ? N'est-ce pas lui avoir fourni dans ses amours & dans ses fureurs de débauche, le moyen de mettre le comble à sa vie débordée ?

CALLICLE.

Ne fallait-il pas lui payer ce que je lui devais ?

MÉGARONIDE.

Non, sans doute, il ne le fallait pas ; ou plutôt pour ne pas vous mettre dans l'occasion, il ne fallait ni vendre, ni acheter, ni enfin lui donner rien qui pût servir à le rendre encore pire qu'il n'a été jusqu'à présent : n'avez-vous pas éloigné de son devoir celui qu'on avait tant recommandé à votre sagesse & à votre prudence ? N'avez-vous pas chassé de la maison celui - là même qui vous avait chargé de

son fils unique ? En vérité, la confiance était bien placée, & elle a produit de beaux effets.

C A L L I C L E.

Vous me contraignez par vos injures, Seigneur Mégaronide, vous m'obligez d'une manière toute nouvelle, à vous révéler maintenant ce que l'on a confié à ma bonne foi, à ma probité, sous le sceau du secret; & ce que je m'étais engagé de garder pour moi seul, il faut nécessairement que je le partage avec vous.

M É G A R O N I D E.

Ce que vous me direz ne me passera point, & vous retrouverez votre secret où vous l'aurez mis.

C A L L I C L E.

Regardez donc s'il n'y aurait point ici quelqu'un qui pût nous entendre, & de tems en tems, jetez bien les yeux par-tout, car je ne veux point absolument d'autres oreilles que les vôtres.

M É G A R O N I D E.

J'écouterai quand vous parlerez.

C A L L I C L E.

Et moi, je parlerai quand vous vous tairez. Charmide prêt à partir, me-dit qu'il y avait un trésor dans sa maison, & me montra la chambre dans laquelle il était. . . . Faites bonne garde, & voyez toujours si nous sommes seuls.

M É G A R O N I D E.

Parlez hardiment , je vous réponds qu'il n'y a personne.

C A L L I C L E.

Le trésor montait à trois mille *Philippes* , & mon ami étant seul avec moi , me conjura , en pleurant , de n'en donner aucune connaissance à son fils , ni à qui que ce soit par qui ce fils pût être initié dans cet agréable mystère. Si donc Charmide revient , je lui rendrai fidèlement son dépôt. Si au contraire il lui arrive de rentrer dans son être naturel en payant à la nature le tribut que lui doivent tous les mortels , j'aurai de quoi doter la fille qu'il a mise en ma garde , & comme sous ma tutelle. Il me sera facile de lui procurer un mariage avantageux & digne de sa naissance.

M É G A R O N I D E.

Dieux immortels ! quel changement vous produisez chez moi par quelques paroles ! Me voilà tout d'un coup opposé à ce que j'étais quand j'eus venu. Mais obligez-moi de continuer.

C A L L I C L E.

Que voulez-vous que je vous dise ? Ce garnement a presque renversé de fond en comble la prudence de son père & ma fidélité incorruptible.

M É G A R O N I D E.

Comment cela ?

C A L L I C L E

Pendant que j'étais à la campagne où je ne demurerai pas plus de six jours, il profita de mon absence pour faire mettre un écriteau de vente à la maison, & cela sans avoir ni écrit, ni parlé, ni consulté. En un mot, il a fait la chose à mon insçu.

M É G A R O N I D E.

Ah ! le vilain loup ! possédé d'une faim enragée, agité d'une fureur dévorante, que fait-il ? Il attend que le chien fidèle soit endormi, afin d'enlever tout le troupeau.

C A L L I C L E.

Il en ferait certainement venu à bout, si le chien qui a bon nez, n'avait flairé ou senti le ravisseur. Maintenant je veux, à mon tour, vous faire une question. Quel parti devais-je prendre, à votre avis, dans une conjoncture si délicate ? devais-je lui découvrir le trésor, malgré la supplication, malgré la très-humble prière de Charmide ? devais-je plutôt laisser faire le dissipateur & permettre que la maison tombât dans les mains d'un autre propriétaire ? Dans cette incertitude très-embarrassante, j'ai choisi, comme le meilleur, d'acheter la maison, & je l'ai payée sur-le-champ, dans la seule vue de sauver le trésor & de pouvoir le rendre tout entier à mon ami. Je n'ai pas fait ce marché-là ni pour moi, ni pour mon usage. Je l'ai fait pour

le bien de la famille intéressée , & mon dessein est de remettre le logis à son ancien maître. Cependant j'ai déboursé mon argent pour faire ce coup d'ami. Voilà ce que j'ai fait : que l'action soit bonne , qu'elle soit mauvaise , elle est de moi , Seigneur Mégaronide , & je me garderai bien de la désavouer. Voilà donc cet horrible forfait ! voilà cette avarice criante , & c'est pour cela qu'on me défigure par les plus noires couleurs , que l'on fait de moi le portrait le plus affreux !

M É G A R O N I D E .

Doucement , arêtez. Vous triomphez de votre censeur. J'ai la bouche fermée , & je n'ai rien à répondre.

C A L L I C L E .

A-présent , secourez-moi de votre conseil & de vos soins , daignez partager avec votre ami la rude & difficile commission dont il est chargé.

M É G A R O N I D E .

Je vous promets toute l'assistance dont je suis capable.

C A L L I C L E .

Où ferez-vous tantôt ?

M É G A R O N I D E .

Au logis , je ne sortirai point.

C A L L I C L E .

Avez-vous quelqu'autre remontrance à me faire ?

M É G A R O N I D E.

Soyez constamment , inébranlablement fidèle à ce que vous avez promis.

C A L L I C L E.

C'est à quoi je ne manquerai pas.

M É G A R O N I D E.

Mais dites-moi.

C A L L I C L E.

Que vous plaît-il ? *

M É G A R O N I D E.

Où demeure à-présent le jeune homme ?

C A L L I C L E.

En vendant la maison , il s'est réservé un appartement sur le derrière.

M É G A R O N I D E.

C'est ce que j'avais envie de savoir. Allez vous-en quand il vous plaira. Encore un mot.

C A L L I C L E.

Quoi ?

M É G A R O N I D E.

Je ne doute point que la fille ne soit maintenant chez vous.

C A L L I C L E.

Elle y est , & j'en agis avec elle comme avec la mienne , je ne lui fais ni plus ni moins.

M É G A R O N I D E.

MÉGARONIDE.

Adieu..... En vérité, rien n'est plus insensé, plus stupide, plus menteur, plus parjure, que tous ces Bourgeois à qui on donne le titre de *plaisans* & de *boufons*. Par cet endroit-là, je dois, en quelque manière, me mettre ici de leur nombre & de leur espèce, puisque je me suis laissé séduire par leurs faux rapports. Ils prétendent faire croire qu'ils sont instruits de tout, & dans le fond, ils ne savent rien. Ils connaissent ce que chacun a, ou aura dans l'esprit; ils sont informés de ce que le Roi a dit en secret à la Reine, ils savent la conversation de Jupiter avec son épouse, enfin ils sont instruits de ce qui n'arrivera jamais, de ce qui ne s'est point fait & ne doit point se faire. Dire du bien, dire du mal, c'est de quoi ces gens-là ne se soucient nullement, pourvu qu'ils parlent suivant leurs préjugés, ou leurs passions.

Tout le monde disait que Callicle était indigne de vivre & qu'il avait usurpé le patrimoine du jeune homme. Sur cela, j'étais accouru pour querreller mon ami, pour lui reprocher l'infamie de sa conduite, & je n'avais pour tout fondement que la malignité de ces semeurs de méchans bruits.

Si on remontait jusqu'à la source de ce désordre, si allant de rapporteur en rapporteur, de médisant en médisant, on demandait à chacun :

Tome VI. Part. I.

G

De qui tenez-vous cette nouvelle-là ? A moins que le fait ne fût bien avéré , il faudrait punir rigoureusement l'inventeur de la calomnie. Si on voulait établir une loi si bonne & si équitable , cette juste réformation tournerait à l'avantage du Public , & tant de gens ne sauraient pas ce qu'ils ignorent , ou du moins leur folie demeurerait plus cachée.

A C T E I I.

Lisitèle, ami du Dissipateur, ne fait quel est le parti que son cœur lui conseille de prendre, & vient rêver seul sur le choix qu'il fera, soit de l'amour, soit du travail. Commençons par examiner le premier, dit-il, & en le pesant à la juste balance, je verrai à quoi ses mouvemens, ses ressorts, ses moyens, ses effets & ses fins peuvent être utiles.

Jamais l'amour ne cherche à prendre un cœur dans ses filets, à moins que ce même cœur ne le veuille & n'en soit bien content. Il assiège les hommes, les poursuit, les flatte & fait profiter de la moindre occasion. C'est un *beau diseur*, un *cajoleur*, un ravisseur, un menteur, un convoiteur, un avare, un corrompateur des gens qui sont dans les ténèbres de la solitude, un *tendeur* de pièges, un gueux, un curieux des secrets d'autrui..... Un homme est-il une fois blessé par l'objet de sa tendresse ? son bien se dérange, se

dissipe & se fond par la force des baisers qui sont comme autant de flèches dont pas une ne manque son coup. (*Armata oscula* , baisers armés , & par la raison contraire , *inermia oscula* , baisers faibles & sans armes.)

Lisitèle fait un tableau de tous les moyens dont se sert une femme adroite pour ruiner son amant , & décidément il congédie l'amour pour se livrer à une sage économie , quoique souvent ce soit un travail pénible & ingrat.

Son père Philton vient le trouver & le confirme dans sa résolution , mais Lisitèle est attaché à Lesbonic , il désire l'obliger de sa bourse , & pour ménager sa délicatesse , pour n'avoir l'air de lui donner qu'en reconnaissance de quelque présent qu'il en aura reçu , il forme le projet d'épouser sa sœur. Cette alliance n'est pas tout-à-fait du goût de Philton , mais Philton aime son fils & il consent à faire lui-même la proposition de mariage. Lisitèle s'éloigne , & l'on voit paraître Lesbonic à qui l'esclave Stasime prouve qu'avec ce qu'il lui a volé de son côté , & ce qu'il a dépensé du sien , il ne reste pas une *obole* des quarante *mines* qu'il a reçues de la vente de sa maison.

Philton l'aborde , & lui demande sa sœur en mariage , mais Lesbonic est fier , & quelque chose que lui dise le vieillard , il veut que Lisitèle ac-

cepte pour dot, une petite métairie qui lui reste à la porte de la ville. C'est le seul bien qu'il a su conserver, & Stasime qui meurt de peur que Phil-ton n'y consente, le tire à l'écart pour lui dire qu'il est arrivé un malheur à tous ceux qui ont possédé cette métairie, que le raisin n'y mûrit jamais, que les cochons y meurent subitement, que les brebis n'y ont pas plus de toison que l'on en voit sur sa main &c.... Phil-ton n'en devient que plus ferme dans son dessein, mais Lesbonic ne l'est pas moins, & le vieillard voyant qu'il n'en peut rien obtenir, le renvoie à son fils avec lequel il traitera comme ami.

A C T E I I I.

Lesbonic a chargé Stasime d'instruire Callicle du parti qui se propose pour sa sœur, & Stasime s'acquitte de sa commission. Callicle apprend cette nouvelle avec autant de plaisir que de surprise; mais par Hercule, dit-il à part, ce sera une chose criante si la demoiselle ne donne que sa personne en mariage. C'est moi qui suis chargé de cette affaire-là; le père en partant m'a nommé l'exécuteur de ses intentions à cet égard, & je vais prier mon censeur Mégaronide de me donner son avis.

Il fort, & Stasime qui n'est point dans la confi-

silence, imagine que le projet de Callicle est d'en-
vahir encore la petite métairie.

Lesbonic s'avance, Lisitèle le suit, & malgré toute son éloquence, il ne peut parvenir à déranger le plan de son ami qui est convaincu qu'en mariant sa sœur sans lui donner une dot, les méchans ne manqueront pas de l'accuser de l'avoir livrée, non comme épouse, mais comme concubine. Stasime vient les écouter, & ne craint pas de les interrompre pour dire à son maître qu'il n'a pas le sens commun, mais son maître lui impose silence & rentre avec Lisitèle qu'il prétend convaincre de la solidité de ses réflexions. Cette Scène est très-bien faite, & inspire le plus grand intérêt pour le Dissipateur dans lequel on remarque les qualités les plus estimables.

Que faire! s'écrie Stasime, que devenir! je prévois que dans peu je vais être un brave *goujat* de guerre. (On appelait de ce nom ceux qui étaient chargés d'apporter ou de fournir aux soldats du bois & de l'eau) Je crois que mon maître sera un vaillant soldat, & que s'il est question de fuite, il ne trouvera point d'égal en vitesse..... Pour moi, quand j'aurai pris l'arc, le carquois & les flèches, enfin lorsque je serai armé de pied en cap, comme un nouveau Mars, savez-vous ce que je ferai? je dormirai tranquillement dans la tente.

Il sort pour aller à la grande Place rede-

mander un talent qu'il a prêté il y a quelques jours & il est remplacé par Mégaronide qui répète à Callicle que l'on ne peut se dispenser de donner une dot à la sœur de Lesbonic. Mais si ce Lesbonic est instruit qu'il y a trois milles *philippes* dans la maison, il va manger jusqu'à l'endroit où elles sont cachées, & après bien des réflexions sur la manière dont on pourra s'y prendre pour éviter ce nouveau malheur, les deux vieillards adoptent l'expédient suivant : c'est Mégaronide qui parle.

Il faut sur-le-champ trouver un fourbe adroit que nous ferons passer pour un étranger.

C A L L I C L E.

Ensuite.

M É G A R O N I D E.

Ce fourbe feindra qu'il arrive de Séleucie, que Charmide l'envoie vers son fils Lesbonic, avec ordre de lui dire qu'il fait très-bien ses affaires, & qu'il espère être bientôt de retour. Mais il faut aussi que notre imposteur soit chargé de deux lettres que nous écrirons, & dont l'une fera pour Lesbonic, l'autre pour vous.

C A L L I C L E.

Continuez.

M É G A R O N I D E.

Il ajoutera qu'il apporte une somme pour marier la demoiselle quand il se présentera un parti,

mais qu'il a juré de ne livrer cette somme qu'à vous.... Par ce moyen là, quand vous ôterez une partie du trésor, vous empêcherez le fils d'avoir le moindre soupçon.

CALLICLE.

Le projet est heureusement imaginé..... Mais il me vient un scrupule : lorsque notre homme produira ces lettres fermées, supposé qu'elles le soient, croyez-vous que Lesbonic ne connaisse point le cachet de son père ?

MÉGARONIDE.

Vous n'y pensez pas, notre ami. Charmide aura perdu son ancien cachet, ou si les lettres n'en ont point, c'est que le douanier, le péager les auront ouvertes pour en voir le contenu... Allez donc au trésor, mais ayez soin d'écarter tous les yeux ; sur-tout faites-en mystère à votre femme. Mais je vais aller chercher l'imposteur dont nous avons besoin, je l'instruirai, lui remettrai tout ce qui lui est nécessaire, & l'enverrai au Seigneur Lesbonic.

ACTE IV.

D'après le plan auquel les deux vieillards viennent de s'arrêter, les spectateurs ne doivent guères s'attendre à voir paraître Charmide, & c'est lui cependant qui remplit la première Scène dans

G 4

laquelle il remercie Neptune de la bonté qu'il a eue de le ramener dans sa patrie. Mais comme il n'a pas tenu aux vents qu'il ne fît naufrage dans toutes les formes , il prie le Souverain des mers de ne plus se mêler de ses affaires , & se promet bien de jouir tranquillement chez lui des grands biens que la fortune vient de lui procurer.

Cependant il voit à sa porte un homme qu'il ne connaît pas , c'est l'Imposteur , & comme sa figure lui est suspecte , il veut l'épier avant d'entrer dans sa maison.

L' I M P O S T E U R.

Je donnerai à ce jour le nom de *Trinumme* , & cela , par la raison que je viens de m'engager pour trois pièces de monnaie , à faire aujourd'hui un personnage fort singulier. J'arrive donc actuellement de Séleucie , de Macédoine , d'Asie , d'Arabie , pays que je n'ai jamais vus , & j'apporte des lettres d'un certain *quidam* qui est pour moi un être purement imaginaire , un phantôme d'humanité. Je ne l'ai jamais vu ni connu , je ne fais même s'il est né , ou s'il est encore à naître.

Plus il parle , plus Charmide est convaincu que ce ne peut être qu'un voleur qui examine les lieux dans le dessein de revenir les escalader , & il saisit , pour lui parler , le moment où il le voit frapper à sa porte. Il lui demande quel est son nom , son pays ,

son métier , & l'Imposteur entame une conversation dans laquelle il rend un compte exact de tout ce qu'il est chargé de faire. Il connaît parfaitement Charmide , il l'a suivi dans une partie de ses voyages , il a toute sa confiance , en un mot , il vient de sa part , & Charmide qui s'entend parler de lui-même , à lui-même , par un homme qu'il n'a jamais vu , Charmide , dis-je , finit par se découvrir : l'Imposteur le prend à son tour , pour un fourbe , mais bientôt il sort de son erreur & se retire en protestant que si on lui refuse les trois pièces de monnoie qui lui sont promises , il fera punir Charmide par la Justice , pour être revenu plutôt qu'il ne le devait.

L'Imposteur ne l'a point instruit du contenu des lettres dont il est chargé , & Charmide réfléchit sur cet objet ; lorsqu'il voit arriver Stasime qui vient débiter une longue morale dans laquelle il critique & condamne la mauvaise conduite des jeunes gens du siècle : le vieillard l'écoute avec patience , ou pour mieux dire , avec plaisir , l'aborde , se fait reconnaître , veut entrer chez lui , & apprend que Lesbonic a vendu sa maison. Justes Dieux ! s'écrie-t-il , cette nouvelle-là me tue , m'assassine , me confond..... Qui est l'acheteur ?

STASIME.

Callicle , ce fameux ami à qui vous aviez confié le soin de votre bien.

Charmide est pénétré de la perfidie de Callicle , & Callicle qui paraît , se justifie , en peu de mots , du crime apparent dont on l'accuse.

La restitution du dépôt & de la maison , l'histoire de l'Impositeur , le mariage de Lisitèle avec la fille de Charmide , celui de Lesbonic avec celle de Callicle , font la matière du cinquième Acte , & ce que nous avons dit des précédens , suffit pour prouver que cette Comédie est une des meilleures de Plaute. Elle n'est ternie ni par la bassesse d'un intriguant , ni par l'indécence d'une courtisane , ni par la grossièreté d'un esclave , & si l'on en excepte quelques légers détails , toutes les scènes sont écrites avec cette pureté qui convient à nos Théâtres. Il ne faut pas oublier que l'Auteur a eu Ménandre pour modèle , & l'on a dû remarquer que ses Ouvrages les plus estimables sont ceux dont les Grecs lui ont fourni le sujet & la conduite.

LE VIOLENT.

PROLOGUE.

HAUTS & puissans Seigneurs ! en reconnaissance des plaisirs qu'il vous a procurés , Plaute vous demande une grâce : c'est de lui accorder un peu de place dans votre vaste & agréable ville pour y

transporter Athènes sans le secours des Architectes. Que répondez-vous à cela, Messieurs? dites-vous oui? dites-vous non?... Bon! l'illustre assemblée y consent. Mais si je vous demandais quelque chose de vos bourses! ma foi, ils branlent la tête.... Fi, cela ne vaut rien; c'est me refuser tout net. Par Herculé! Messieurs, vous observez religieusement l'ancienne coutume : c'est d'avoir la langue trop mobile, & de la remuer trop promptement pour prononcer la mauvaise négative, lorsqu'on vous attaque du côté du coffre-fort.

Mais venons au fait & parlons de ce qui nous rassemble. Figurez-vous donc pendant cette Comédie-ci qui ne fera pas longue, figurez-vous, di-je, que le *proscène*, ou le devant du Théâtre, est la célèbre ville d'Athènes. Ici demeure une certaine femme nommée *Phronésie*, femelle qui possède en perfection la pratique des mœurs du tems. Elle ne redemande jamais à son amant ce qu'il lui a déjà donné, mais elle a grand soin de ne lui rien laisser. Elle fait si bien par ses extorsions & ses prières, qu'elle le met à sec. Ainsi se comportent toutes les ouvrières de sa profession, & une infinité d'autres de son malin & avide sexe. Sur-tout elles n'y manquent jamais, dès qu'elles sont persuadées que la flèche de Cupidon a porté, dès qu'elles voient qu'on les aime.

Cette bonne pièce, cette fine mouche de Phro-

Phronésie fait semblant d'être acouchée d'un beau garçon du fait d'un guerrier, & cela pour lui prendre jusques à la *racine*.

Cette même Phronésie a deux autres amans dont l'un est Dinarque Bourgeois d'Athènes, & l'autre, un gros payfan nommé *Strabax*. Cependant elle a écrit au guerrier absent depuis dix mois, qu'elle porte dans son sein un tendre fruit de ses amours, qu'elle approche de l'heureux terme de sa délivrance, & le guerrier enchanté, lui a répondu d'avoir le plus grand soin de ce charmant enfant qu'il reconnaît pour le sien.

Munie de cette lettre, Phronésie se hâte d'avoir en effet un garçon nouveau-né, & s'adresse à une femme qui lui en découvre un. Peu après, arrive le guerrier, & on lui présente son fils qui comme lui; ne manquera pas d'être un jour le plus grand des Capitaines, le plus redoutable des Généraux. A l'égard de la mère prétendue, il ne fait comment reconnaître le bien dont elle l'a comblé; & deux Esclaves de Syrie, mais qu'il prétend avoir été Reines; une gibecière de la petite Grèce, de la pourpre de Tyr, des habits du Pont & vingt *mines* d'or, sont les présens qu'il lui fait pour la dédommager des douleurs de l'enfantement.

Dans le même moment, elle reçoit vingt autres *mines* de Strabax, cinq de Dinarque, & celui-ci qui a consommé toute sa fortune avec elle, n'est pas

mieux traité que le guerrier qui , selon Phronésie , ne paie pas assez magnifiquement.

Un jour Dinarque avait bu , il lui est arrivé de violer la fille de Callicle , & cette fille a mis au monde un enfant qui se trouve être justement celui que la courtisane a supposé au guerrier ; le fait est avéré par les Esclaves qui sont appliqués à la question , Dinarque reconnaît son crime & le répare en épousant celle qu'il avait deshonorée.

Voilà le fond , l'intrigue & le dénouement de cette Pièce dont la médiocrité nous dispense de faire un plus long détail. Cependant nous sommes obligés de convenir que les caractères en sont bien dessinés , sur-tout celui de Phronésie : mais l'Ouvrage , en général , ne présente qu'un intérêt de curiosité , & cet intérêt est si faible , que les causes qui le produisent , ne méritent pas d'être analysées.

Ce n'est donc point d'après cette dernière production qu'il faut apprécier le mérite de Plaute , & les extraits que nous en avons donnés , sont plus que suffisans pour inspirer l'envie de le lire : cependant nous croyons pouvoir assurer que nous en avons présenté toutes les beautés , & que l'on trouvera dans l'Auteur même , peu de détails dont nous n'ayons fait usage , quand ils nous ont paru comiques , ou intéressans : notre premier but était de convaincre nos lecteurs des obligations que lui

a notre Théâtre, & l'on a dû observer que dans toutes nos analyses, nous avons eu soin de rapprocher le modèle de ses imitateurs. L'un des plus grands vices de Plaute, selon nous, c'était d'être fort libre dans ses expressions, & même dans le choix de ses sujets; mais ne peut-on pas faire le même reproche à Molière! Il écrivait dans un siècle où l'on était beaucoup plus réservé sur la chose que sur le mot, & l'on doit supposer que du vivant de Plaute, il en était de même chez les Romains. Ne perdons jamais de vue le siècle dans lequel les Auteurs ont écrit, & nous les jugerons plus sainement.

STATIUS CÆCILIUS.

Ce Poète Esclave de naissance & Gaulois d'origine, fleurit vers la 150^e. Olympiade, c'est-à-dire à-peu-près du tems de Plaute & de Porcius Caton qui cite une de ses Pièces intitulée *Synephebos* (les Coadolescens.) Il mourut la même année qu'Ennius & fut enterré auprès du *Janicule*. Aulugelle fait cas de ses Ouvrages, & dans son Poème, Volcatius lui donne la première place parmi les Poètes Comiques.

*Multos incerto certare hanc rem vidimus
 Palmam Poëta comico qui deferant ,
 Cum me iudice errorem dissolvam tibi ,
 Contra si quis sentiat , nihil sentiat ,
 Cæcilio palmam statuo de comico.*



J. D. Dugouret del.

Ingouf Junior Sculp.

TERENCE.

Aulugelle pensait différemment, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Térence devait estimer Cæcilius, puisqu'il le choisit pour lui lire son *Andrienne* avant de la vendre aux *Ediles*. Ce fait est rapporté par S. Jérôme qui ajoute que Cæcilius ne pouvait se lasser d'admirer l'élégance qui régnait dans le style de cette Pièce.

T É R E N C E.

Les recherches que nous avons faites sur la vie de cet Auteur, ne nous ont rien appris de plus que ce que M. l'Abbé le Monnier en a dit à la tête de sa Traduction, & nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de le citer en entier, non-seulement dans cet endroit, mais dans plusieurs autres où sa version nous a paru plus exacte que toutes celles que nous avons consultées.

» Térence naquit à Carthage huit ans après la première guerre *punique*, l'an de Rome 560. Son nom de famille est inconnu, & l'on ignore aussi par quel événement il tomba dans l'esclavage, mais il ne put être fait prisonnier par les Romains, puisqu'ils étaient en paix avec les Carthaginois, lorsqu'il vint au monde, & qu'ils y furent tout le temps qu'il vécut. Peut-être fut-il pris par les Numides, ou par les Gétuliens, dans les guerres particulières que ces peuples eurent avec la Capitale d'Afrique, & ensuite vendu à des marchands

Romains. Quoi qu'il en soit, il est certain que dès son enfance, il fut esclave de Térentius Lucanus, Sénateur Romain.

Ce maître lui voyant d'heureuses dispositions, soigna son éducation, l'affranchit, lui donna son nom, suivant l'usage, & le mérite de l'esclave a sauvé de l'oubli la mémoire du Sénateur.

Térence fut de bonne-heure entraîné par son génie vers la Poésie dramatique. A l'âge de vingt-sept ans, il avait fait l'*Andrienne*, & il la présenta aux Magistrats chargés du soin des Spectacles, qui avant que de l'acheter, exigèrent que l'Auteur en fit la lecture à l'Edile Acilius. Térence modestement vêtu, se transporte chez son Juge qu'il trouve à table : l'extérieur du Poète ne prévient pas en sa faveur ; on lui donne un tabouret près du lit ; on lui ordonne de lire ; mais à peine Térence a-t-il récité quelques vers, qu'Acilius le prie de souper, le fait placer à côté de lui, & ensuite lui demande la lecture de son Ouvrage dont il est enchanté.

Son succès au Théâtre commença la réputation de Térence. *L'Eunuque* y mit le comble. Il fut joué deux fois dans le même jour, & payé huit mille pièces, somme très-considérable alors. A la troisième représentation, il fut fait mention de cette somme dans le titre, & l'on plaça le nom de l'Auteur avant celui de la Pièce qui fut annoncée

Terenti

Terenti Eunuchus, honneur qui ne s'accordait qu'aux Ecrivains célèbres.

La gloire de Térence éveilla l'envie. Les Poètes ses contemporains, publièrent que des personnes illustres lui aidaient dans la composition de ses Drames, & l'intimité qui régnait entre lui, Lélius, Scipion & Furius, donna lieu à ce soupçon. Le Poète même paraît le confirmer, & dans deux de ses Prologues, au lieu de réfuter l'accusation, il semble en faire tacitement l'aveu.

Cette opinion s'accrédita tellement par la suite, que Quintus Memmius, dans une oraison qu'il fit pour sa propre défense, dit que Scipion l'Africain emprunta le nom de Térence pour donner au Théâtre les ouvrages de son loisir. Cornélius Népos assure que Lélius étant un premier jour de Mars à sa maison de Puzzoles, fut sollicité par sa femme de souper de bonne-heure, qu'il la pria de ne point l'interrompre, qu'enfin étant allé fort tard se mettre à table, il dit qu'il n'avait jamais travaillé avec plus de succès, & récita ce vers qui se trouve dans l'*Heauton-Timorumenos*, Acte IV, Scène III.

Satis, pol, protervè me Syri promissa huc indaxerunt.

On n'examinera point si Térence n'a fait que prêter son nom aux ouvrages de Lélius, de Scipion & de Furius; si ces grands hommes ont travaillé de

Tome VI. Part. I.

H

concert avec lui , ou s'ils l'ont éclairé seulement de ces conseils qu'un homme de génie aime à demander aux personnes d'un goût sûr ; si Térence , en paraissant avouer qu'il leur a des obligations , n'a pas cherché à leur faire sa cour , plutôt qu'à rendre hommage à la vérité. Toutes ces recherches deviendraient d'une longue discussion & seraient peu importantes , aujourd'hui que Térence n'a plus d'envieux.

Lorsque cet Auteur eut donné sur le Théâtre de Rome les six Comédies qui nous restent de lui ; il partit pour la Grèce , voyage qu'il entreprit dans le dessein d'y composer de nouveaux ouvrages que l'on ne pourrait attribuer qu'à lui seul , & de s'instruire des mœurs Grecques qu'il aimait à peindre dans ses Pièces.

En revenant à Rome , il mourut à Stympale ville d'Arcadie , de douleur , dit-on , d'avoir perdu ses nouvelles Comédies dans un naufrage. Consentius en fait monter le nombre à 108 ; & l'exagération est trop manifeste , pour avoir besoin d'être réfutée.

Térence expira l'an de Rome 594 ; ainsi il n'a vécu que 34 ans. On prétend qu'il était mince , qu'il avait la taille médiocre & le teint brun. Il laissa une fille unique qui fut mariée à un Chevalier Romain. Elle eut pour dot une maison & un jardin de deux arpens sur la voie *Appienne* ,

près du lieu appelé *Villa Martis*. C'était toute la richesse de Térence.

L'envie l'avait persécuté de son vivant, il fut comblé de louanges après sa mort, & Afranius Poète dramatique qui était son contemporain, le préfère à tous les Auteurs comiques. *Terentio non similem dices quempiam*, dit-il dans une Pièce intitulée *Compitalia* «.

Nous ne répéterons point les éloges que nous en avons faits dans différens endroits de cette histoire, & les diverses éditions de Leyde, les notes de Donat & de *variorum Auctorum*, une édition gothique, celles d'Antésignan & de Boëcler, celle de Vesterovius, à la Haye en 1726, 3 vol. in-4°; celle de Coutelier, les notes de Guyet, Minellius, le Térence de Fabrini, à Venise, 1575, sont autant de preuves du mérite de l'Ecrivain dont nous allons présenter les analyses.

A l'égard de Madame Dacier, nous rendons justice à son érudition, mais il n'est guères possible de connaître Térence d'après la manière dont elle l'a traduit, & si quelquefois elle a saisi le texte de son original, souvent aussi elle s'en est éloignée. D'ailleurs on a remarqué, comme le dit très-bien M. l'Abbé le Monnier, qu'elle n'a qu'un seul ton pour tous les âges, tous les états, tous les caractères, toutes les passions; que jamais elle ne prend celui des personnages, & que presque toujours,

au contraire , elle leur donne sa froide tranquillité.

L'ANDRIENNE.

CETTE Pièce fut jouée l'an de Rome 588 , pendant la fête de Cybèle , sous les *Ediles* Curules M. Fulvius & M. Galbrio , par la Troupe de L. Ambivius Turpio & de L. Attilius de Préneſte. Flaccus affranchi de Claudius , compoſa la Muſique où il employa les flûtes égales , droites ou gauches. M. Marcellus & C. Sulpitius étaient alors Conſuls. Cette même Pièce donnée depuis ſur le Théâtre François , ſous le nom de *Baron* , & attribuée au Père de la Rue , était digne , ſans contredit , de tout le ſuccès qu'elle a eu , & le coup-d'œil que nous allons jeter ſur ces cinq Actes , fera voir que l'imitateur ſ'eſt peu éloigné de ſon modèle.

P R O L O G U E.

Lorsque notre Poète commença à travailler pour le Théâtre , il crut que la ſeule choſe qu'il avait à faire , c'était de compoſer des Pièces qui puſſent vous plaire , mais il voit qu'il en eſt tout autrement , puisqu'on le force de perdre ſon tems à faire des Prologues , non pour expoſer le ſujet de ſes Comédies , mais pour répondre aux accusations

d'un vieux Poète son ennemi. Ecoutez, je vous prie, ce qu'on reproche à notre Auteur.

Ménandre a composé l'*Andrienne* & la *Périnthienne* : qui connaît une de ces Pièces, les connaît toutes deux, tant elles se ressemblent par le sujet, quoique différentes par le style & la conduite. Térence a pris dans la *Périnthienne* tout ce qui lui convenait, & l'a employé dans son *Andrienne*, comme un bien dont il pouvait disposer. Ses ennemis lui en font un reproche & soutiennent que l'on ne doit pas confondre ainsi les sujets. A force de vouloir montrer de l'intelligence, ils font voir qu'ils n'en ont aucune. En effet, lorsqu'ils font ce reproche à Térence, ils blâment Névius, Plaute & Ennius dont il a suivi l'exemple & dont il aime mieux imiter la hardiesse, que l'exactitude servile de ses détracteurs. Qu'ils demeurent donc tranquilles, je les en avertis, & qu'ils mettent fin à leurs calomnies, s'ils ne veulent pas qu'on leur fasse voir leurs sottises.

Soyez favorables à cette Pièce, écoutez-la avec bonté, afin de pouvoir juger si vous devez fonder quelque espoir sur Térence, si vous devez faire jouer les Pièces nouvelles qu'il présentera, ou les rejeter sans les entendre.

ACTE PREMIER.

Simon qui le commence, ordonne à ses Esclaves de porter au logis les provisions qu'il vient d'acheter, & comme dans l'*Andrienne Française*, il entretient Sosie de ses soupçons sur la conduite de son fils.

S I M O N.

Emportez tout cela dans la maison, allez.

Sosie, un mot.

S O S I E.

Je fais tout ce que vous voulez.

C'est d'avoir soin de tout. Il n'est pas nécessaire

De me recommander...

S I M O N.

Non, c'est une autre affaire.

S O S I E.

Dites-moi donc en quoi mon adresse & mon soin...

S I M O N.

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.

Il suffit, pour servir utilement ton maître,

De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître;

C'est la fidélité, le secret.

S O S I E.

Je n'attends...

S I M O N.

Je t'ai toujours connu sage dans tous les tems.

Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,

Et j'eus de toi des soins qu'on ne saurait comprendre.

J'élevai ta jeunesse , & tu connus en moi
Combien la servitude était douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance ,
Et tu m'en témoignas tant de reconnaissance ,
Qu'enfin je t'affranchis , & par ta liberté
Récompensai ton zèle & ta fidélité.

S O S I E.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire :

S I M O N.

Je le ferais encor si j'avais à le faire.

S O S I E.

Je me tiens fort heureux , si j'ai fait , si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits.
Mais pourquoi , s'il vous plaît , rappeler cette histoire ?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire ?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié ,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours ?

D'après ce préambule qui est le même dans les deux Auteurs , Simon reprend la parole & rend compte à Sosie de la sagesse avec laquelle son fils s'est comporté jusques à l'arrivée d'une certaine Chrisis qui de l'île d'Andros , est venue s'établir à Athènes. Pamphile l'a vue avec la plus grande assiduité , Simon en a conçu de l'inquiétude , mais la conduite honnête de Pamphile a dissipé ses craintes , & sans le savoir , ce fils vertueux a été choisi pour gendre par Chrémès qui est venu proposer à Simon de le marier avec sa fille à laquelle il doit donner une très-grosse dot, Simon a promis ,

H 4

le mariage a été fixé pour aujourd'hui , & la mort de Chrisis , les incidens qu'elle a produits , en ont retardé la conclusion. La description des funérailles de cette même Chrisis , le désespoir de sa sœur Glycérie qui veut se précipiter dans le bûcher , l'arrivée de Pamphile qui vole à elle & qui partage le chagrin dont elle est accablée , l'attention avec laquelle Simon a remarqué ces différentes circonstances , la certitude , ou du moins le doute violent dans lequel il est que Pamphile brûle pour Glycérie , le refroidissement de Chrémès qui se trouve instruit de ces événemens , tout cela fait la matière de la première scène des deux *Andriennes* : dans l'une comme dans l'autre , Simon imagine que le moyen le plus sûr de découvrir les véritables sentimens de son fils , c'est de supposer que Chrémès est toujours dans la même résolution , & la frayeur que Dave lui a témoignée , lorsqu'il lui a parlé de ce mariage , lui fait pressentir d'avance que Pamphile ne consentira point à cette union, Dave paraît , Simon charge Sosie d'épier toutes ses démarches , le renvoie & reste avec Dave auquel il dit comme dans l'*Andrienne Française* ,

Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison ,
 Je te ferai demain mourir sous le bâton ,
 Et veux , si je l'oublie , ou si je te fais grace ,
 Que sans miséricorde on m'assomme en ta place.
 Eh bien de ce discours es-tu plus satisfait ?

DAVE.

Celui-ci , pour le coup , me paraît clair & net.
Ce discours-ci n'est point de ces contes frivoles ,
Et renferme un grand sens en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris , mais prends bien garde à cette affaire-ci ,
Tu ne te plaindras pas qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

Mais vraiment , continue Dave , autant que j'ai pu comprendre l'intention du bon homme sur ce mariage , ce n'est pas ici le moment d'être négligent , ou paresseux. Si l'on n'y remédie par quelque ruse , c'en est fait de mon maître , ou de moi , & je ne fais si je dois secourir Pamphile , ou bien obéir au vieillard. Si j'abandonne le fils , je crains pour ses jours ; si je le fers , je suis perdu.... Elle est grosse , cette Andrienne que Pamphile a pour maîtresse , ou pour femme..... Ils ont résolu d'élever l'enfant dont elle acouchera , & ils concertent entr'eux je ne fais quelle histoire. Ils disent que Glycérie est citoyenne d'Athènes , fille d'un vieux marchand qui autrefois fit naufrage sur les côtes de l'île d'Andros , & qui , en mourant , la remit dans les mains du père de Chrisis. Fables que tout cela.... Mais voilà Misis qui sort de chez elle , & moi , je cours prévenir Pamphile de ce qui se passe , afin que son père ne l'écrase pas à l'improviste par la nouvelle de ce mariage.

Misis va chercher une garde pour sa maîtresse qui ressent les premières douleurs de l'enfantement , & s'arrête à l'aspect de Pamphile dont le trouble , l'étonne & l'intéresse.

Pamphile a rencontré son père qui lui a dit qu'aujourd'hui même , il le marie avec la fille de Chrémès ; il est resté confondu au point qu'il n'a pu répondre ni oui , ni non , & tourmenté d'un côté , par le respect qu'il doit à son père , de l'autre , par l'amour qu'il a pour Glycérie , il gémit sur la situation dans laquelle il se trouve , lorsqu'il apperçoit Misis qui lui peint toute l'inquiétude de sa maîtresse sur le mariage dont il est question. Mais Pamphile l'adore , Pamphile a juré à Chrisis que jamais il ne trahirait les sermens qu'il a faits à Glycérie , & rien au monde ne sera capable de l'en séparer.

Cette scène termine le premier Acte , & si l'on en excepte la grossesse de Glycérie , il est aisé de juger que jusqu'ici , l'imitateur n'a fait autre chose que de copier son modèle.

A C T E I I.

Charinus est amoureux de la fille de Chrémès ; Byrrhie vient d'apprendre de Dave, qu'on la marie avec Pamphile , Charinus en est au désespoir , & il demande des avis à ce même Byrrhie qui lui conseille

d'oublier Philumène , puisqu'un autre va l'épouser. Pamphile arrive , Charinus l'interroge , il répond que ce mariage lui cause le plus grand chagrin , & trop heureux de trouver quelques secours dans une conjoncture aussi fâcheuse , il supplie Charinus de mettre tout en usage pour obtenir la main de sa maîtresse.

Dave paraît , & enchanté de trouver son maître qu'il a cherché de tous les côtés , il lui apprend que Chrémès ne lui donne plus sa fille , qu'il a examiné avec le plus grand soin tout ce qui se passait au dehors , qu'il n'a vu ni les apprêts d'un mariage , ni les préparatifs d'un festin.....

Je fais plus..... J'entre dans la cuisine ,
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine ,
Un seul petit poisson qui dans l'eau barbotait ,
Un cuisinier transi qui dans ses doigts soufflait.

C A R I N.

Dave , tu me parais comme un Dieu tutélaire ,
Je retrouve en toi seul un protecteur , un père.

D A V E.

Hé ! vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

C A R I N.

Il n'épousera pas Philumène.

D A V E.

Est-ce assez ?

Dites-moi , s'il vous plaît , est-ce ainsi qu'on raisonne ?
Parce qu'il ne l'a pas , faut-il qu'on vous la donne ?

Ne tardez pas , allez , employez vos amis ,
Montrez-vous caressant , obligeant & soumis &c.....

Tous les vers qui précèdent ceux que nous venons de citer , sont absolument traduits de l'*Andrienne Latine* , ainsi que la première scène de Charinus avec Byrrhie : il en est de même de la suivante dans laquelle Dave veut absolument que Pamphile réponde à son père , qu'il est prêt à lui obéir.

Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hazardez rien à vous humilier.
Votre père dira : Je veux vous marier ,
J'ai choisi ce jour ci pour célébrer la fête ,
Et vous lui répondrez , en inclinant la tête ,
Mon père , je ferai tout ce qu'il vous plaira.
Fiez-vous en à moi , ce coup l'affommera ,
Et ce bon homme enfin , en intrigues fertile ,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès , dans son refus plus ferme que jamais ,
Va vous servir , Monsieur , & selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez , au gré de votre envie ,
Sans trouble , d'heureux jours auprès de Glycérie.
Chrémès , de votre amour , par mes soins informé ,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paraître en tout soumis à votre père :
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paraître
Il vous la choisira vicille & laide peut-être ,

Plutôt que vous laisser dans le dérèglement
Où vous lui paraîssiez vivre jusqu'à-présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance ,
Le bon homme pour lors , rempli de confiance ,
Nous laissera le tems de choisir , d'inventer
Quel remède à nos maux nous devons apporter &c.....

Pamphile cède aux désirs de Dave , s'y conforme vis-à vis de son père auquel il promet d'obéir dans tous les points , & cette réponse déconcerte Byrrhie qui de la part de Charinus , est venu épier ce qui se passe entre Simon & son fils.

Après le tour de ces mauvais railleurs ,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

Simon ordonne à son fils de rentrer , & il reste avec Dave auquel il demande doucement si ce mariage ne cause point un peu de peine à son fils , à cause de sa liaison avec cette Etrangère. Ma foi non , reprend Dave , ou si cela le fâche , ce sera un petit chagrin de deux ou trois jours , après quoi , il n'y songera plus , car il a fait sur tout cela des réflexions très-sages.... Tant qu'il lui a été permis & que l'âge le comportait , il s'est livré à l'amour , secrètement cependant , & avec précaution pour ne pas se deshonoré , comme il convient à un homme qui a des sentimens : aujourd'hui , il faut se marier , il ne rêve plus que mariage.

S I M O N.

Je lui ai pourtant trouvé un petit fond de tristesse.

D A V E.

Ce n'est point du tout à cause de cela, mais il y a quelque chose qui le fâche contre vous.

S I M O N.

Qu'est-ce que c'est ?

D A V E.

Une puérilité..... Il prétend que l'on a regardé de trop près à la dépense..... A peine, dit-il, mon père a-t-il fait pour dix drachmes de provisions. Qui de mes amis inviterai-je à souper ?.... S'il faut parler franchement, je suis de son avis.

S I M O N.

Tais-toi.

D A V E, *à part.*

Je l'ai intrigué.

S I M O N.

J'aurai soin que tout se passe comme il faut.
(*A part.*) Quel est le dessein de ce coquin ? S'il se fait ici quelque chose de mal, il est à la tête.

La même scène traduite presque littéralement, finit le second Acte de l'*Andrienne Française* dans

laquelle Dave & Simon conservent toujours le même caractère , l'un , de méfiance vis-à-vis de son esclave , l'autre , de dissimulation vis-à-vis de son maître.

ACTE III.

Simon & Dave sont en scène , Misís parle de Pamphile à la sage-femme Lesbie , lui vante l'amour dont il brûle pour sa maitresse , & rentre avec elle , après l'avoir assurée qu'il est très-décidé à faire élever l'enfant que Glycérie va mettre au monde.

Simon a tout entendu , & l'on devine l'embarras de Dave.

S I M O N.

Voici le prélude des fourberies de ce coquin. Ils simulent un accouchement pour effaroucher Chremès.

GLYCÉRIE (*derrière le Théâtre.*)

Junon ! Lucine ! secourez-moi , délivrez-moi , je vous en conjure.

S I M O N.

Si vite ! ho ! ho ! cela est assez plaisant. Lors-
qu'elle apprend que je suis devant sa porte , elle se hâte d'accoucher. Dave , tu n'as pas bien marqué le tems de ta Pièce.

D A V E.

Moi !

S I M O N.

Est-ce que les Acteurs auraient oublié leur rôle ?

D A V E.

Je ne fais ce que vous nous contez.

S I M O N (*à part.*)

Si ce mariage eût été véritable & que ce drôle-là m'eût ainsi attaqué sans que je fusse en garde, comme il m'aurait joué ! Maintenant je vogue dans le Port. Il est au milieu des écueils.

La sage-femme sort de chez Glycérie à qui elle trouve tous les symptômes du plus heureux accouchement, ordonne, de la porte, ce qu'il faut lui donner jusqu'à son retour, & sort en priant les Dieux de conserver l'enfant de Pamphile qui témoigne le plus grand attachement pour la mère.

Simon regarde cet enfant comme supposé, Dave ravi de lui voir prendre le change, le confirme dans cette idée, détruit les soupçons du bon homme qui l'accuse d'avoir eu part à ce stratagème, & le laisse convaincu que toute l'intrigue est conduite par Glycérie qui d'abord, ajoute-t-il, a prétendu qu'elle était grosse de Pamphile, & cela s'est trouvé faux. Aujourd'hui qu'elle voit faire des préparatifs de noces, vite elle envoie sa servante

Vante chez la sage-femme, avec ordre d'apporter un enfant, & quelque chose qui arrive, on veut vous le faire voir.

Cette scène est du meilleur comique, & convaincu par Dave que non-seulement Pamphile est brouillé avec Glycérie, mais même qu'il désire se marier, Simon prie Chrémès de ne plus différer de lui accorder sa fille.

Par tous les Dieux ! j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui de nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge & la raison ont formée & vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez &c....

A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

C H R É M È S.

Comment ?

S I M O N.

Il ne voit plus....

C H R É M È S.

Et qui donc ?

S I M O N.

Glycérie.

C'est Dave à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je fais, comme chose certaine,
Le désir qu'a mon fils d'épouser Philumène.

Tome VI. Part. I.

I

Je m'en vais l'appeller : cachez-vous dans un coin ,
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

Toute cette scène dont nous n'avons cité que les principaux traits , est traduite mot pour mot de Térence , ainsi que la suivante dans laquelle Simon avoue à Dave qu'il ne comptait nullement sur le mariage en question , mais que d'après la certitude qu'il lui a donnée de la rupture de Pamphile avec Glycérie , il a décidé Chrémès à l'unir avec sa fille. Dave est confondu , mais il dissimule son embarras , & tandis que Chrémès est allé prévenir Philumène , de la résolution qu'il vient de prendre , Simon exhorte l'esclave à maintenir son fils dans les sentimens où il est.

Je suis perdu , s'écrie Dave , de l'instant qu'il se trouve seul. Nul espoir de pardon. J'ai tout gâté..... Trompé mon maître..... embarqué son fils dans ce mariage. C'est moi qui l'ai fait contre l'attente du bon homme , contre le gré de Pamphile..... Le voilà ! je le vois ! je suis mort. Dieux ! si je trouvais un précipice , je m'y jetterais.

Pamphile est furieux , Dave confesse son tort & demande le tems de reprendre un peu ses esprits , mais Pamphile ne veut rien entendre , & il n'épargne son esclave , que parce qu'il n'a que le tems de pourvoir à sa sûreté , & non celui de se venger.

ACTE IV.

Charinus se plaint vivement de la conduite de Pamphile , celui-ci se justifie , & tourmenté par la plus vive inquiétude , il ordonne à Dave d'imaginer à l'instant même , un moyen de le retirer du précipice dans lequel il l'a jetté. Dave veut y réfléchir , Pamphile est trop agité pour le lui permettre , & pressé par Misis d'entrer chez Glycérie qui l'attend , il excite de nouveau l'émulation de son esclave qui n'a pas le loisir de lui faire part de l'expédient qu'il vient de trouver , qui a besoin d'être seul pour le tenter , & qui , en conséquence , renvoie Pamphile & Charinus.

Ces trois scènes sont charmantes d'un bout à l'autre , & l'on ne trouvera pas moins de mérite dans les suivantes où Dave se joue avec la plus grande adresse , & de Misis & de Chrémès. En effet , il va chercher l'enfant nouveau-né dans la maison de Glycérie , il charge cette Misis de l'exposer devant la porte de Simon , & surpris par l'arrivée de Chrémès , il feint , à l'instant même , de ne pas connaître Misis qu'il accable d'injures.... Quelle audace ! s'écrie-t-il , ah parbleu ! ta maîtresse ne connaît pas celui contre lequel elle dresse ses batteries. Dépêche-toi d'ôter cet enfant de devant notre porte. (*Bas*) garde-toi de bouger de

la place où tu es. (*Haut*) les coquines ! (*à Chrémès.*) Ah Monsieur ! vous arrivez à propos , avez-vous entendu ? — Ahi. — Comme une fourberie en amène une autre ! J'entends déjà chuchoter que cette Glycérie est citoyenne d'Athènes..... Il faut traîner celle-ci au supplice. Tiens , c'est ce Monsieur-là , ce n'est pas Dave que tu joues , ne t'y trompe pas.

On devine quel est le parti que doit prendre Chrémès qui sort enchanté de la découverte qu'il vient de faire , & à l'égard de Misis , il est plus aisé de se représenter , que de peindre son étonnement dont elle ne sort qu'à l'instant où Dave lui fait voir que pour servir sa maîtresse , il a dû en agir de cette manière-là vis-à-vis le père de Philumène.

Sur ces entrefaites , arrive Criton , cousin de Chrisis ; on lui a dit beaucoup de mal de sa parente , & Misis qu'il reconnaît , confirme par un seul mot , les propos que l'on a tenus. Elle nous a perdues , dit-elle , malheureuses que nous sommes !

C R I T O N.

Et Glycérie a-t-elle retrouvé ses parens ?

M I S I S.

Je le voudrais bien.

CRITON.

Comment ? pas encore ? Je ne suis pas venu ici sous de trop bons auspices , & si je l'avais su , je n'y aurais jamais mis le pied. Elle a toujours été appelée , elle a toujours été crue la sœur de Chrisis. Elle est en possession de ce qui devait me revenir après sa mort , mais je ne viens pas pour l'en dépouiller.

MISIS.

Ah ! l'honnête homme ! en vérité , Criton , vous êtes toujours bon comme autrefois.

CRITON.

Puisque je suis ici , conduis-moi chez elle.

MISIS.

Avec plaisir.

DAVE.

Je les suis. Je ne veux pas que le bon homme me voie dans ce moment-ci.

A quelques-unes des scènes que nous venons de citer , l'imitateur Français a substitué celles qui se passent entre Dave , Misiss , Pamphile & Glycérie que l'Auteur Latin n'a pas fait paraître , mais son Traducteur n'en a pas moins su profiter de ses idées , & sous des couleurs différentes , on retrouve dans notre *Andrienne* toute la scène de Dave avec Misiss au moment où il l'a chargée d'exposer l'enfant.

ACTE V.

Dans la première scène, c'est Simon qui fait de nouveaux efforts sur le cœur de Chrémès auquel il veut persuader que l'accouchement de Glycérie n'est qu'un stratagème dont Dave l'avait instruit, mais Chrémès en a trop vu, trop entendu pour se laisser persuader, & loin de céder aux sollicitations de son ami, il lui fait, au contraire, les reproches les plus vifs sur le danger auquel il l'a exposé de faire le malheur de sa fille.

A vos empressements obligé de céder,
 Je prenais pour ma fille, oh le beau mariage !
 Un homme que l'on fait qu'un autre amour engage ;
 Et j'exposais ma fille à toutes les douleurs,
 Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs,
 Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
 Ma fille en devenait l'innocente victime &c.....

Grace à moi & à cet Etranger, dit Dave en sortant de chez Glycérie, on peut maintenant se tranquiliser..... Jamais je n'ai vu d'homme arriver plus à propos, plus à tems..... Notre vaisseau est dans le Port..... Voilà mon maître, que dire ?

Simon lui demande ce qu'il vient de faire chez l'Andrienne..... Moi ? — Oui, toi. — Je viens d'y entrer tout-à-l'heure. — Comme si je demandais combien il y a de tems, — Avec votre fils. — Pamphile est là-dedans ! Que je suis malheureux ! Com-

ment, bourreau ! ne m'as-tu pas dit qu'ils sont brouillés ! — Ils le sont aussi. — Pourquoi donc y est-il ? — Pour la quereller, reprend Chrémès avec ironie.

D A V E.

Ce n'est pas cela, Chrémès, je vais vous apprendre une chose indigne. Il vient d'arriver je ne fais quel vieillard qui se présente d'un air ferme & assuré. A le voir, il semble un homme d'importance. Une austère sévérité est peinte sur son visage, la bonne-foi paraît dans ses discours.

S I M O N.

Que nous annonces-tu ?

D A V E.

Rien, en vérité, que ce que je lui ai entendu dire.

S I M O N.

Et que dit-il enfin ?

D A V E.

Qu'il fait que Glycérie est citoyenne d'Athènes.

S I M O N.

Hola, Dromon, Dromon &c.....

Dromon arrive, & quelque chose que Dave lui dise, Simon le fait emporter, avec ordre de l'enchaîner si bien, qu'il ne puisse bouger de sa place.

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports, un peu moins de couroux,

SIMON.

En use-t-on ainsi ? je m'en rapporte à vous.
 Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrâce,
 Hélas ! il faudrait être un moment à ma place.
 Tant de peines, de soins, d'égards & d'amitié !
 De mon malheureux sort n'avez-vous point pitié ?
 Hola, Pamphile ; hola, Pamphile ; hola, Pamphile,
 Tant d'éducation lui devient inutile,

PAMPHILE.

Qui m'appelle ? Je suis perdu ! c'est mon père !

Chrémès n'épargne rien pour engager Simon à écouter son fils ; mais Simon ne veut rien entendre.

Hé quoi, me faudra-t-il dans ces occasions
 Chercher, choisir des mots & des expressions ?
 En est-il d'assez forts ? Enfin ton Andrienne,
 Qu'en dit-on à-présent ? est-elle citoyenne ?

PAMPHILE,

On le dit.

SIMON.

Juste ciel ! quelle audace ! on le dit.

.....

PAMPHILE,

Que je suis malheureux !

S I M O N.

Hé, ce n'est que d'aujourd'hui seulement que vous vous en appercevez ? Ah ! c'était autrefois, lorsque vous vous mîtes dans la tête de vous satisfaire à quelque prix que ce fût, c'était ce jour-là que vous auriez pu dire avec vérité, *que je suis malheureux !* Mais que fais-je ? pourquoi me tourmenter ? ... dois-je me punir de ses fautes ? Non, qu'il la garde, qu'il aille, qu'il vive avec elle.

P A M P H I L E.

Oui, mon père, j'avoue que je l'aime, & si cet amour est un crime, j'avoue encore que je suis coupable. Imposez-moi telle peine qu'il vous plaira, ordonnez. Voulez-vous que je prenne une autre femme, que j'abandonne celle-ci ? je le supporterai comme je pourrai. Je ne vous demande qu'une seule grace, c'est de ne pas vous persuader que j'ai aposté ce vieillard. Permettez que je détruise ce soupçon, que je l'amène devant vous.

Le père y consent, Criton paraît, Simon continue de le prendre pour un imposteur, mais Criton se fait connaître, raconte l'histoire du père de Glycérie qui se trouve fille de Chrémès & qui devient la femme de Pamphile. Celui-ci obtient la liberté de Dave auquel il accorde son affranchissement, & promet à Charinus d'employer tout son

crédit auprès de Chrémès, pour lui faire obtenir la main de Philumène.

Nos lecteurs doivent sentir la raison qui nous a décidés à étendre l'analyse de cette Pièce, & plus il est étonnant que Térence l'ait composée si jeune, plus il est fâcheux que Rome l'ait perdu à la fleur de son âge, sur-tout dans un moment où il venait de faire de nouveaux efforts pour mériter les suffrages de ses concitoyens. C'est à Plaute, sans doute, que l'on doit ce sel comique dont Molière a si bien su faire usage, mais le Théâtre avait besoin d'un Poète qui le rendît plus décent; cet avantage était réservé à Térence, & sa plume a fait chez les Romains, ce que celle de Ménandre avait fait chez les Grecs. Ces deux exemples prouvent que la licence n'a point seule le droit de captiver l'attention du peuple, & qu'il n'est pas moins le partisan de l'Ecrivain qui l'attache par la pureté de ses idées, que de celui qui l'amuse par ses plaisanteries. *L'Andrienne Française* serait à tous égards un de nos meilleurs ouvrages, si le Traducteur avait eu la délicatesse & l'élégance du style de son modèle.



L'EUNUQUE.

PROLOGUE.

S'IL est quelques personnes qui tâchent de plaire à la plupart des gens de bien & de n'offenser qui que ce soit, notre Poète fait profession d'être de ce nombre. Mais si le Traducteur de quantité de bonnes Pièces Grecques dont il a fait de mauvaises Comédies latines, s'est persuadé qu'on a parlé trop durement contre lui, qu'il fasse réflexion que loin de l'avoir provoqué, on n'a fait autre chose que repousser les premiers coups qu'il a portés. Cet Auteur est le même qui nous donna dernièrement la Comédie de Ménandre, intitulée *le Phantôme*; qui dans une autre appelée *le Trésor*, fit plaider celui sur qui on révendiquait ce trésor, & lui fit prouver qu'il était à lui, avant que le demandeur eût expliqué comment il lui appartenait, comment il avait été mis dans le tombeau de son père. D'après les reproches qu'on lui adresse ici, qu'il n'aille pas s'abuser & se dire : M'en voilà quitte; Térence n'a plus rien à me reprocher. Qu'il ne s'y trompe pas, je l'en avertis, qu'il cesse de nous attaquer. Nous avons beaucoup d'autres défauts à reprendre en lui & dont on lui fait grace pour le présent.

mais que l'on publiera dans la suite, s'il continue de nous offenser.

Lorsque les *Ediles* eurent acheté l'Eunuque de Ménandre, il vint à bout d'assister à la répétition : les Magistrats se rassemblent, & l'on n'a pas plutôt commencé, qu'il s'écrie que c'est un voleur, & non un Poète qui donne cette Comédie, que Nævius & Plaute ont fait anciennement le *Colax*, & que Tércence y a pillé les personnages du Parasite & du Capitaine.

Si c'est une faute, notre Poète l'a commise par inadvertance & sans avoir le dessein d'être plagiaire. Dans l'instant, vous pourrez juger par vous-mêmes, si ce que j'avance est véritable. Le *Colax* est de Ménandre : il a employé un Parasite de ce nom & un Soldat fanfaron : Tércence convient qu'il a pris ces deux personnages dans la Pièce Grecque & qu'il les a fait passer dans la sienne ; mais qu'il ait su que ces Pièces eussent déjà été traduites en latin, c'est ce qu'il nie fortement. S'il n'est pas permis de se servir des personnages que d'autres ont introduits, sera-t-il plus permis de mettre sur la scène des esclaves qui courent, des matrones honnêtes, des courtisannes méchantes, un parasite gourmand, un soldat fanfaron, un enfant supposé, un vieillard trompé par un valet ? Sera-t-il plus permis de représenter l'amour, la haine, les soupçons ? Enfin on ne dit rien aujourd'hui qui

n'ait été dit autrefois. C'est pourquoi il est juste que vous entriez dans ces raisons & que vous pardonniez aux Poètes modernes, s'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait très-souvent. Soyez-nous favorables, écoutez-nous avec attention, afin que vous puissiez juger ce que vaut notre *Eunuque*.

Il fut joué pendant la fête de Cybèle, sous les *Édiles Curules* L. Postumius Albinus, & L. Cornélius Mérula, par la Troupe de L. Ambivius Turpio & de L. Attilius de Préneſte. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique dans laquelle il employa les deux flûtes droites. Cette même Pièce fut reprise & donnée deux fois sous le Consulat de M. Valérius, & de C. Fannius.

La courtisane Thaïs a deux amans dont l'un est un soldat fanfaron qu'elle ne reçoit que parce qu'il lui fait des présens, & dont l'autre est Phédria qu'elle aime réellement. Cependant ce dernier s'est présenté à sa porte, il n'a pu entrer, il en est furieux & veut quitter sa maitresse. Écoutons ce qu'elle lui dit pour se justifier, & nous aurons une idée du fond de cette Comédie.

Ne vous affligez pas, mon cher Phédria : si je ne vous ai pas reçu hier, ce n'est pas que j'aime personne plus que vous, mais la circonstance l'exigeait, il le fallait. Ma mère était de Samos & demeurait à Rhodes. Là, un Marchand lui.

fit présent d'une petite fille qui avait été prise dans l'Attique, dans ce pays-ci. Je crois qu'elle était citoyenne..... Elle disait bien le nom de son père & de sa mère, mais pour sa patrie & les autres indices, elle n'en avait aucune connaissance, elle était trop jeune pour cela. Le Marchand ajoutait avoir ouï dire aux Pirates qui la lui avaient vendue, qu'on l'avait enlevée des environs de Sunnium. Ma mère, sur ce rapport, en prit le plus grand soin, la fit instruire, l'éleva comme si elle eût été sa fille. Presque tout le monde la croyait ma sœur. Dans le même tems, je vins ici avec un Etranger qui m'aimait, (le Capitaine, ou Soldat fanfaron.) & que ses affaires appellèrent en Carie : pendant son absence, je fis connaissance avec vous. Vous savez, depuis ce tems-là, combien je vous chéris, combien je vous confie toutes mes pensées..... Ecoutez-moi, je vous prie. Ma mère est morte à Rhodes depuis peu de tems. Son frère qui aime l'argent, a vu cette jeune fille qui à ses graces naturelles unit le talent de la Musique, & dans l'espoir d'en tirer un bon prix, ce frère n'a pas rougi de la mettre en vente. Le Capitaine s'est trouvé là par hasard, & l'a achetée pour m'en faire présent. Il arrive ici, mais de l'instant qu'il s'aperçoit de mon intimité avec vous, il cherche des prétextes pour ne point me la donner. Il me dit qu'elle serait à moi, s'il croyait avoir la préférence sur

vous, s'il ne craignait pas d'être renvoyé, lorsque je l'aurai reçue. Cependant pour plusieurs raisons, je désire la retirer de ses mains. La première, c'est qu'elle a passé pour ma sœur; la seconde, c'est que je veux la rendre à sa famille. Facilitez-m'en les moyens, souffrez que pendant quelques jours, je ne reçoive que le Capitaine.

Phédria y consent avec la plus grande répugnance, & se résigne à partir pour la campagne, après avoir donné ordre à Parménon de conduire chez Thaïs un Esclave d'Ethiopie & un Eunuque qu'elle a eu envie d'avoir à son service.

Le Capitaine arrive, & bien reçu par sa maîtresse, il commande sur-le-champ qu'on lui amène Pamphila. (C'est le nom de la jeune fille dont nous avons parlé.) Chérée frère de Phédria, la voit passer, en devient amoureux, & emporté par la fougue de sa passion, il engage l'Eunuque à lui prêter ses habits. Sous ce déguisement, il se présente à Thaïs qui lui confie le soin de Pamphila. Il en abuse & la deshonne. Pamphila en fait les plaintes les plus vives, Thaïs découvre qu'elle est sœur de Chrémès citoyen d'Athènes; le père de Chérée se présente, arrange l'affaire & marie son fils avec Pamphila. Phédria revient, & Thaïs qui lui est fidèle, se donne à lui pour jamais. Le Capitaine demande pour toute grace,

qu'on lui accorde un petit coin dans la maison, & Phédria y consent, parce que ce Capitaine peut être utile pour fournir à la dépense. Ce dernier trait ne fait point honneur à l'amant favorisé, & nous sommes d'autant plus étonnés que Térence lui ait donné cette façon de penser, que dans tout le cours de la Pièce, il n'a montré d'autre défaut, si c'en est un, que d'avoir l'amour le plus violent pour Thaïs.

L'excès de cet amour est peint dans la première scène qui nous a paru si belle, que nous avons cru devoir la citer en entier : elle donnera une idée de la manière dont cette Comédie est écrite, & fera regretter à nos lecteurs, que les bornes de nos extraits ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de celles qui la suivent.

P H É D R I A.

Que faire donc?... N'y point aller? quoi? lorsque de son propre mouvement elle m'envoie chercher!.... Ne dois-je pas plutôt prendre sur moi & ne plus souffrir les affronts de ces créatures? Elle m'a chassé, elle me rappelle, & j'y retournerais? Non, quand elle m'en supplierait.

P A R M É N O N.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette résolution, si vous pouvez l'exécuter. Mais si vous le tentez & que vous n'ayez pas le courage
de

de persévérer, si ne pouvant supporter son absence, sans qu'on vous rappelle, sans avoir fait votre paix, vous allez de vous-même la trouver; si vous lui laissez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre sans elle, c'en est fait, plus de ressource, vous êtes perdu, elle vous jouera, lorsqu'elle vous verra subjugué.

P H É D R I E.

Cela étant, Parménon, & pendant qu'il en est tems, songe bien sérieusement.

P A R M É N O N.

Monsieur, une passion qui n'admet ni prudence, ni mesure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes, injures, soupçons, brouilleries, raccommodemens. On fait la guerre, & puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raison, des choses aussi variables, vous n'y gagneriez pas plus que si vous tâchiez d'extravaguer avec sagesse : & tout ce que la colère vous suggère présentement ! *Moi retourner chez une qui reçoit qui me refuse qui n'a pas voulu laisse-moi faire..... j'aimerais mieux mourir. Elle verra quel homme je suis. Je vous le jure, Monsieur, une seule petite larme trompeuse qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de se frotter les yeux, éteindra toute cette*

colère. Elle fera encore la première à vous soumettre à la punition.

PHÉDRIE.

Ah ! quelle indignité ! présentement je m'aperçois qu'elle est une scélérate , & moi un malheureux. Je meurs de honte & je brûle d'amour. Je sens , je connais , je vois que je périrai & je ne fais quel parti prendre.

PARMÉNON.

Quel parti prendre ? Il n'en est point d'autre que de vous racheter de son esclavage au meilleur marché que vous pourrez. Sinon , donnez tout ce qu'on voudra , & ne vous tourmentez point.

PHÉDRIE.

Tu me le conseilles ?

PARMÉNON.

Si vous êtes sage , n'ajoutez point de nouvelles peines à celles que cause l'amour , & souffrez patiemment les chagrins qui en sont inséparables. ... Mais la voilà qui sort , celle qui nous ruine , qui enlève ce que nous devons retirer de notre héritage.

Prêtons un instant l'oreille au bon Lafontaine ; & nous verrons comment il a rendu cette scène

dans son *Eunuque* qu'il a imité de Térence ; comment il s'est exprimé sur le compte de son modèle.

P A R M É N O N.

Hé bien ! on vous a dit qu'elle était empêchée.
Est-ce là le sujet dont votre ame est touchée ?
Peu de chose en amour alarme nos esprits.
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ,
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

P H É D R I E.

Quoi ! je pourrais encor brûler pour cette ingrate
Qui pour prix de mes vœux , pour fruit de mes travaux ,
Me ferme son logis & l'ouvre à mes rivaux ?
Non , non , j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure ,
Que Thaïs , à son tour , me presse & me conjure ,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur ,
M'ouvre , non-seulement son logis , mais son cœur ,
J'aimerais mieux mourir , qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :
De ce pas à Thaïs va le faire savoir ,
Et lui dis de ma part.....

P A R M É N O N.

A Dieu , jusqu'au revoir.

P H É D R I E.

Non , non , dis lui plutôt adieu pour cent années.

P A R M É N O N.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées ,
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments ,
Car c'est souvent ainsi que comptent les amans.

K 2

P H É D R I E.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

P A R M É N O N.

Pour l'éteindre si-tôt, votre flamme est trop forte.

P H É D R I E.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

P A R M É N O N.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
 Croyez-moi, j'ai de l'âge & quelque expérience :
 Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;
 L'amour l'emportera sur cet affront reçu,
 Et ce puissant dépit que vous avez conçu,
 S'effacera d'abord par la moindre des larmes
 Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,
 En pressant sa paupière, elle fera sortir ;
 Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir,
 Et n'accusez que vous, si Thaïs en abuse,
 Qui, dès le premier mot de pardon & d'excuse,
 Lui direz bonnement l'état de votre cœur ;
 Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur,
 Que vous en seriez mort, s'il avait fallu feindre :
 Quoi ! deux jours sans vous voir ! ah ! c'est trop se
 contraindre :

Je n'en puis plus, Thaïs, vous êtes mon desir,
 Mon seul objet, mon tout : loin de vous, quel plaisir !
 Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine :
 Cette femme aussi-tôt, fine, adroite & hautaine,
 Saura mettre à profit votre peu de vertu,
 Et triompher de vous, vous voyant abbatu.

Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines ,
 Point de soulagement , ni de fin dans vos peines ,
 Rien que discours trompeurs , rien que feux inconstans ,
 C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est tems :
 Car étant rembarqué , prétendre qu'elle agisse
 Plus selon la raison , que selon son caprice ,
 C'est fort mal reconnaître & son sexe & l'amour ;
 Ce ne sont que procès & querelles d'un jour ,
 Que trêves d'un moment , ou quelque paix fourrée ,
 Injure aussi-tôt faite , aussi-tôt réparée ,
 Soupçons sans fondement , enfin rien d'assuré ,
 Il vaut mieux n'aimer plus , tout bien considéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi-bien que ses peines.

PARMÉNON.

Appellez-vous ainsi des faveurs incertaines ,
 Et si près de l'affront qui vous vient d'arriver ,
 Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver ?

.

PHÉDRIE.

Tais-toi , j'entends du bruit , quelqu'un sort de chez elle.

PARMÉNON.

Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE.

Si c'était ma cruelle. . . .

PARMÉNON.

Déjà votre . . . bons Dieux !..

K 3

P H É D R I E.

Ah!..

P A R M É N O N,

Retenez vos pleurs:

P H É D R I E.

Je fais qu'elle est perfide , & je l'aime , & je meurs ,
Et je me sens mourir , & n'y vois nul remède ,
Et craindrais d'en trouver , tant l'amour me possède.

P A R M É N O N.

L'aveu me semble franc , libre , net , ingénu :

P H É D R I E.

Tu vois en peu de mots , mes sentimens à nu.

P A R M É N O N.

Si je les voyais seul , encor seriez-vous sage ?
Mais cette femme en voit autant , ou davantage ,
Et connaît votre mal , non pas pour vous guérir.

P H É D R I E.

Je ne vois rien d'aisé comme d'en-discourir ,
Mais si tu ressentais une semblable peine ,
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

P A R M É N O N.

Au moins , s'il faut souffrir , endurez doucement ,
L'amour est de soi-même assez plein de tourment ,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre :
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre ,
Aimez toujours Thais , & vous aimez aussi.

P H É D R I E.

Le conseil est fort bon , mais...

P A R M É N O N.

Quoi , mais ?..

P H É D R I E.

La voici !

P A R M É N O N.

Sa présence met donc vos projets en fumée ?

P H É D R I E.

Pour ne te point mentir , mon âme en est charmée &c.

Ce n'est ici , dit Lafontaine dans un Avertissement qu'il a mis à la tête de sa Pièce , ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agrémens est rempli l'*Eunuque latin*. Le sujet en est simple , comme le prescrivent nos Maîtres ; il n'est point embarrassé d'incidens confus , il n'est point chargé d'ornemens inutiles & détachés , tous les ressorts y remuent la machine , & tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud , c'est un des plus beaux & des plus connus de l'Antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse , & n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienfiance que Plaute ignorait , s'y rencontre par-tout. Le Parasite n'y est point goulé par de la vraisemblance , le Soldat n'y est

K 4

point fanfaron jusqu'à la folie ; les expressions y sont pures , les pensées délicates , & pour comble de louanges , la nature y instruit tous les personnages & ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire & à dire. . . . Chacun fait que l'ancienne Rome faisait souvent ses délices de cet ouvrage , qu'il recevait les applaudissemens des honnêtes gens & du peuple , & qu'il passait alors pour une des plus belles productions de cette Vénus Africaine dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de son sujet , ainsi que des caractères du Parasite & du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette Comédie plus recommandable ; au contraire , je n'oserais nommer deux si grands personnages , sans crainte de passer pour profane & pour téméraire d'avoir osé travailler après eux , & manier indiscretement ce qui a passé par leurs mains.

Un pareil éloge de la part de Lafontaine ne doit laisser aucun doute sur le mérite de l'*Eunuque* , & si l'on veut se donner la peine de lire l'original , on y trouvera toutes les beautés annoncées par son imitateur : nous connaissons peu d'ouvrage qui avec une conduite aussi simple , soit aussi riche en incidens & en situations.

Horace & Perse ont imité le fond de la pre-

mière scène que nous venons de citer , & ces deux morceaux ne seront nullement déplacés dans cette histoire dont il est à propos de rapprocher les différens traits que les Auteurs dramatiques ont fournis aux Ecrivains de toute espèce. *Porrigis* , dit le premier , *Sat. 3 , Liv. II* ,

*Porrigis irato puero cum poma recusat.
Sume , catelle , negat. Si non des , optat. Amator
Exclusus qui distat , agit ubi secum , eat , an non ,
Quo rediturus erat non accersitus , & hæret
Invisis foribus ? Nec nunc cum me vocet ultrò ,
Accedam ? an potius mediter finire dolores ?
Exclust , revocat , redeam ? non , si obsecret. Ecce
Servus non paulo sapientior. O here ! qua res
Nec modum habet , neque consilium , ratione , modoque
Tractari non vult. In amore hæc sunt mala ; bellum ,
Pax rursus. Hæc si quis tempestat prope ritu
Mobilia , & cæca fluitantia sorte laboret
Reddere certa sibi ; nihilo plus explicet , ac si
Insanire paret certa ratione , modoque.*

» Un enfant est en colère , présentez-lui des
» fruits , il n'en veut pas. Prenez-les , mon petit
» chat ? il refuse. Ne les offrez point , il les dé-
» sire. Un amant renvoyé est-il bien différent ?
» lorsqu'il délibère s'il ira ou non dans la maison
» où il irait si on ne le rappellerait pas , lorsqu'il
» reste collé à la porte qu'il déteste. Quoi ! pré-
» sentement qu'elle m'invite , j'irais ? Ne dois-je
» pas songer plutôt à finir mes tourmens ? Elle m'a

» chassé, elle me rappelle, & j'y retournerais !
 » Non, quand elle m'en supplierait. Ecoutons un
 » valet bien plus sage. O mon maître ! une passion
 » qui n'admet ni raison, ni prudence, ne peut
 » être gouvernée par la prudence & la raison. L'a-
 » mour est sujet à toutes ces vicissitudes ; on fait
 » la guerre & puis la paix. Si quelqu'un prétendait
 » fixer en sa faveur cette espèce de mer inconstante
 » dont un hasard aveugle soulève les flots, il n'y
 » gagnerait pas plus que s'il voulait extravaguer
 » avec raison & mesure «.

*Dave, cito hoc credas jubeo, finire dolores
 Præteritos meditor : (crudum Chærestæratæ unguem
 Abrodens ait hæc) an siccis dedecus obstem
 Cognatis ? an rem patriam, rumore sinistro,
 Limen ad obscænum frangam, dum Chrysidis udas
 Ebrius ante fores, extincta cum face canto ?
 Euge puer, sapias : Diis depellentibus agnam
 Percute. sed censes plorabit, Dave, reliqua.
 Nugaris : soleâ, puer, objurgabere rubrâ.
 Ne trepidare velis, atque artos rodere casses.
 Nunc ferus & violens : & si vocet, haud mora, dicas,
 Quidnam igitur faciam ? nec nunc, cum accersor, & ultra
 Supplicet, accedam ? Si totus & integer illinc
 Exieras, nec nunc.*

» Dave, à l'instant, & je veux que tu m'en
 » croies, je vais terminer mes anciens tourmens,
 » (c'est Chérestate qui parle en se rongéant les
 » ongles jusqu'au sang.) Voudrais-je ruiner &

» deshonorer mes sages parens ? Irais-je dans une
 » maison infâme engloutir mon patrimoine & ma
 » réputation ? La porte de Chrysis , arrosée de mes
 » larmes , me verrait éteindre mon flambeau , pour
 » y chanter pendant la nuit une yvresse amoureuse !
 » — Courage , mon maître , devenez sage , im-
 » molez une brebis aux Dieux qui vous guérissent.
 » — Crois-tu , Dave , qu'elle pleurera lorsque je
 » l'aurai abandonnée ? — Paroles perdues : mon
 » pauvre maître , vous recevrez encore des coups de
 » la pantoufle rouge. Ne vous débâtez point , ne
 » cherchez point à rompre les liens qui vous ser-
 » rent. Vous voilà bien en colère , bien emporté ,
 » mais si elle vous appelait , aussi-tôt vous diriez ,
 » que ferai-je donc ? quoi ! présentement qu'elle me
 » demande , qu'elle vient me supplier , je n'y re-
 » tournerais pas ? Si vous étiez sorti entièrement
 » de son esclavage , vous ne diriez pas : quoi !
 » présentement «.....

Combien de fois , & sous différens termes , ce
 morceau n'a-t-il pas été employé dans nos Co-
 médies ! combien n'y trouve-t-on pas de scènes dont
 le fond est puisé dans les Ecrivains anciens qui tous
 avaient la connaissance la plus profonde du cœur
 humain !



L'HEAUTONTIMORUMÉROS.

P R O L O G U E.

MESSEIERS, notre Poète donne ici le rôle d'un jeune homme à un vieillard, & cette conduite vous paraîtrait étrange, si je ne vous disais quelle est sa raison. C'est ce que je ferai d'abord, & ensuite je vous expliquerai le sujet qui m'amène devant vous..... Cette Pièce est imitée en entier d'une seule Pièce grecque; notre Auteur en a doublé l'intrigue qui est simple dans l'original, & s'il m'a chargé du personnage que je vais jouer, c'est qu'il veut, non que je fasse un prologue, mais que je défende sa cause. Il vous prend pour Juges, & moi pour Avocat, mais vous ne trouverez d'autre éloquence dans mon plaidoyer, que celle que le Poète y a mise.

A l'égard des bruits que répandent quelques gens mal intentionnés, que notre Auteur a mêlé ensemble plusieurs Pièces grecques pour en faire peu de latines, il convient de ce fait. Il dit qu'il ne s'en repent pas, qu'il espère faire encore la même chose, qu'il a l'exemple des bons Auteurs, & que cet exemple l'autorise à faire ce qu'ils ont fait.

A l'égard du Critique qui ne cesse de répéter que

Térence s'est mis tout d'un coup à travailler pour le Théâtre, comptant plus sur le génie de ses amis, que sur ses talens naturels, votre jugement & votre opinion détruiront ce reproche. La grace que je vous demande, Messieurs, c'est que les calomnies des méchans ne trouvent pas plus de crédit auprès de vous, que les discours de honnêtes gens. Favorisez avec équité les progrès des Poètes qui vous donnent des Pièces nouvelles & sans défauts grossiers. J'ajoute sans défauts, afin que cet Auteur qui dans sa dernière Comédie a mis un Esclave qui courait & devant qui le peuple s'enfuyait, afin, dis-je, que cet Auteur ne s'imagine pas qu'on parle de lui : pourquoi Térence demanderait-il vos bontés pour un insensé ? Lorsque notre Ecrivain vous donnera quelque nouveauté, il vous entretiendra plus au long des fautes de cet extravagant, s'il ne met fin à ses injures. Ecoutez sans prévention, que votre silence facilite la représentation d'une Pièce qui est d'un caractère tranquille. Faites que je ne sois pas toujours obligé de crier à haute voix, de m'excéder de fatigue pour jouer les rôles d'un Esclave qui court, d'un Vieillard en colère, d'un Parasite gourmand, d'un avaré Marchand d'Esclaves. En faveur de mon âge, Messieurs, trouvez bon qu'on épargne un peu ma peine, car les Auteurs qui travaillent aujourd'hui pour le Théâtre, ne ménagent point ma vieillesse.

Lorsqu'une Comédie est fatigante , on me l'apporte. Si elle est facile à jouer , on la donne à une autre Troupe. Le style de celle-ci est pur. Essayez ce que peuvent mes talens dans l'un & l'autre genre. Si jamais l'avarice ne m'a guidé dans ma profession , si j'ai regardé comme ma plus grande récompense l'honneur de servir à vos amusemens , faites en moi un exemple qui engage les jeunes Auteurs à chercher à vous plaire , plutôt qu'à s'enrichir.

Ce prologue fait voir que du tems de Tércence , il y avait au moins deux Troupes de Comédiens à Rome , & que les bons Auteurs y étaient exposés , comme ils le sont aujourd'hui parmi nous , aux cabales odieuses que l'envie ne manque jamais de susciter contre les talens. Les hommes ont été les mêmes dans tous les siècles , & lorsque nous serons parvenus à l'époque de nos Théâtres , que de faits n'aurons-nous pas à citer sur les querelles que l'on y a vu naître , soit à l'égard des Acteurs , soit à l'égard des Pièces.

Celle-ci fut représentée pendant la fête de Cybèle , sous les *Ediles Curules* L. Cornélius Lentulus , & L. Valérius Flaccus , par la Troupe d'Amibivius Turpio , & d'Artilius de Préneste. Flaccus , affranchi de Claudius , en fit la musique qui la première fois fut jouée avec les flûtes inégales , & la seconde avec les deux flûtes droites. La même Pièce fut représentée une troisième fois sous le

Consulat de Titus Sempronius, & de Marcus Juventius.

Quelques détails renfermés dans la première scène instruiront le lecteur du fond de cette Comédie & lui donneront une idée de la clarté avec laquelle Térence expliquait ses sujets. C'est un des objets auxquels un Ecrivain dramatique doit faire le plus d'attention; tel était le mérite des Anciens, & l'on en trouvera une nouvelle preuve dans les reproches honnêtes que le bon homme Chrémès adresse au vieux Ménédème.

C H R É M È S.

Quoiqu'il y ait très-peu de tems que nous nous connaissons, car c'est seulement depuis que vous avez acheté un champ ici près, & nous n'avons guères eu d'autre liaison. Cependant votre mérite, ou notre voisinage qui, à mon avis, tient le premier rang après l'amitié, m'enhardit à vous dire franchement que vous me paraissez travailler plus que votre âge ne le permet & que ne l'exige votre fortune. Au nom des Dieux, quel est votre dessein? que cherchez-vous? vous avez soixante ans & plus, si je ne me trompe. Il n'y a point dans tout le canton, de terre qui soit meilleure, qui rapporte davantage que la vôtre. Vous avez plusieurs Esclaves, & vous faites leur ouvrage. J'ai beau sortir matin & rentrer tard, je vous vois toujours

dans votre champ , bêcher , labourer , ou porter quelque fardeau. Vous ne vous donnez pas un instant de repos , vous ne vous ménagez point. Ce n'est pas pour votre plaisir que vous travaillez ainsi , j'en suis bien sûr. Mais , me direz-vous , je ne suis pas content de l'ouvrage que font mes Esclaves. Si vous preniez , pour les faire travailler , la peine que vous prenez pour travailler vous-même , vous avanceriez davantage..... Je suis homme , rien de ce qui intéresse un homme ne m'est étranger. (*Homo sum , humani nihil à me alienum puto.*) Prenez ceci , ou pour des conseils que je vous donne , ou pour des instructions que je vous demande. Ce que vous faites , est-il bien ? je veux vous imiter. Est-il mal ? j'ai dessein de vous en détourner.....

M É N É D Ê M E.

J'ai un fils unique à la fleur de son âge. Hélas ! qu'ai-je dit ? j'ai ! non , Chrémès , je l'avais , & aujourd'hui , je ne fais si je l'ai , ou non.

C H R É M È S.

Pourquoi cela ?

M É N É D Ê M E.

Vous allez le voir. Il y a ici une vieille Etrangère de Corinthe , qui est fort pauvre. Mon fils est devenu amoureux de sa fille , au point d'être tout prêt de l'épouser , & le tout à mon insçu. Lorsque
j'en

J'en fus informé, je commençai à le traiter, non comme il convenait de traiter un jeune homme dont l'esprit est malade, mais avec la violence & la rigueur ordinaire des pères. Tous les jours je le grondais. Comment ? espérez-vous qu'il vous fera long-tems permis de tenir une pareille conduite ? d'avoir, du vivant de votre père, une maîtresse que vous regardez pour ainsi dire comme votre femme ? vous vous trompez, Clinie, si vous le croyez. Je veux bien vous avouer pour mon fils, tant que vous vous comporterez d'une manière digne de mon fils, mais si vous ne le faites pas, je saurai bientôt comment je dois m'y prendre. Tout cela ne vient que de trop d'oisiveté. A votre âge, je ne m'occupais pas d'amourettes. La pauvreté me força d'aller porter les armes en Asie où par mon courage, j'acquis de l'honneur & du bien..... Enfin j'en vins au point, que ce jeune homme ennuyé de mes duretés continuelles, s'imagina que mon âge, mon affection pour lui, me rendaient plus éclairé sur ses intérêts, qu'il ne l'était lui-même, & il s'en alla servir le Roi..... Il partit sans m'en prévenir, & depuis trois mois, il est absent..... Lorsque j'apprends son départ de ceux qu'il avait mis dans sa confiance, je reviens chez moi si triste, si chagrin, si troublé, que je ne fais quel parti prendre. Je m'affieds, mes esclaves accourent & me deshabillent, les autres se hâtent

de mettre le couvert , d'apprêter le soupé , chacun fait de son mieux pour adoucir ma peine. Lorsque je vois cela , je me dis en moi même : comment ! tant de gens empressés pour me servir seul , pour me nourrir seul ! tant de servantes occupées pour me vêtir ! & mon fils unique qui devrait user de ces biens comme moi , & plus que moi , puisqu'il est plus que moi dans l'âge de jouir , je l'aurai chassé , je l'aurai rendu malheureux par mon injustice ! Je me croirais digne de tous les supplices , si je continuais de vivre de la sorte. Allons , tant qu'il sera dans la misère , tant qu'il sera éloigné de sa patrie par ma dureté , je le vengerai sur moi-même. Je travaillerai , j'amasserai , j'épargnerai , le tout à son intention. J'exécute ce projet , je ne laisse dans ma maison ni vaisselle , ni étoffes. Servantes , valets , excepté ceux qui par leurs travaux rustiques , peuvent m'indemniser de leur dépense , je les mène au marché & je les y vends. Je mets écriteau à ma porte , je ramasse environ quinze *talens* , j'achète cette terre & je m'y tourmente. J'ai jugé , Chrémès , que je serais un peu moins injuste envers mon fils , si je me rendais malheureux , & qu'il ne m'était permis de jouir ici d'aucuns plaisirs , jusqu'à ce que ce fils qui doit les partager avec moi , me fût rendu sain & sauf.

C H R É M È S.

Je crois que vous êtes naturellement bon père ;

& qu'il aurait été fils obéissant, si on l'eût traité avec douceur & justice; mais vous ne le connaissiez pas bien, & il ne vous connaissait pas plus. . . . Vous ne lui avez jamais montré combien vous l'aimiez; il n'a jamais osé vous confier ce qu'un fils doit à son père, & si vous l'eussiez fait tous deux, ceci ne vous serait point arrivé.

Il console Ménédème & lui fait espérer que son fils reviendra; Ménédème n'ose s'en flatter, & à peine s'est-il éloigné, que Clitiphon vient instruire Chrémès du retour de Clinie qui brûle toujours de l'amour le plus tendre pour sa maîtresse Antiphile, mais il n'ose encore se montrer, dans la crainte que son père ne le traite avec la même rigueur.

Ce Clitiphon est le fils de Chrémès, & trop sage pour découvrir à son fils les véritables sentimens de Ménédème, parce qu'il est persuadé qu'un enfant ne devient raisonnable qu'autant qu'il redoute le courroux de son père, Chrémès profite de la circonstance pour faire une morale à Clitiphon qui de son côté, aime Bachis, courtisane aussi adroite, aussi prodigue, qu'Antiphile est économe & réservée. C'est depuis peu, dit le jeune homme quand il est seul, c'est depuis peu que j'ai le malheur de l'aimer, & mon père ne le fait pas encore.

Jaloux d'obliger Clinie qui est son ami, Clitiphon a dépêché son esclave Syrus vers Antiphile pour la prier de se rendre chez Chrémès où Clinie

est venu loger en arrivant, & Syrus qui veut servir la passion de son maître, amène aussi Bachis qui passant pour être la courtisane de Clinie, sera censée avoir Antiphile à son service. Clitiphon ne conçoit rien à ce projet, mais celui de Syrus est de tirer de l'argent de Chrémès, & il est assuré du succès, si Clitiphon veut se conduire sagement, s'il veut se contenir & n'être pas à chaque instant sur les pas de Bachis, enfin s'il parvient à être assez réservé pour ne pas faire appercevoir au vieillard que cette Bachis est effectivement sa maîtresse. Elle arrive avec Antiphile : celle-ci, d'après la certitude qu'on lui a donnée de revoir son cher Clinie dont elle n'a cessé de pleurer l'absence & dont le retour lui fait l'impression la plus vive ; l'autre, dans l'espérance de toucher dix mines que Syrus lui a promises, si elle voulait le suivre.

On les conduit toutes les deux chez Chrémès qui consent à les traiter, & pendant qu'elles y sont, il se hâte d'instruire Ménédème du retour de Clinie, non pour lui faire pièce, mais pour tirer son malheureux père de l'inquiétude qui le tourmente. Ménédème se livre à la joie la plus vive, & la prétendue passion que Clinie ressent pour Bachis, l'empressement qu'il a eu de la voir, les dépenses qu'il ne manquera pas de faire pour elle, tout lui paraîtra bon, pourvu que son fils ne le quitte plus. Chrémès lui représente qu'il va

tomber dans une extrémité opposée à celle qu'il a dû se reprocher , mais Ménédème ne veut rien entendre , & la seule chose qu'il accorde à son ami , c'est de donner sans avoir l'air de donner , c'est-à-dire de se laisser duper par ce fils qui sûrement ne tardera pas à imaginer quelque ruse pour attraper l'argent dont il aura besoin. Il va même jusqu'à prier Chrémès de faire en sorte qu'on le trompe bien vite ; Chrémès le lui promet , & dans la scène suivante , il fait entendre à Syrus qu'un esclave n'est point répréhensible , quand il ne ment que dans la vue de faire du bien ; que celui de Clinie aurait dû , plutôt que de le laisser partir , inventer quelque stratagème pour voler son père auquel il aurait épargné les chagrins que son absence lui a fait souffrir , & qu'il serait à désirer que ce même Clinie fût conseillé par quelque habile intrigant qui lui aidât à fourber Ménédème.

S Y R U S (*à part.*).

Je ne fais s'il plaisante , ou s'il parle sérieusement : mais je fais qu'il augmente l'envie que j'avois de le tromper.

C H R É M È S.

Tu devrais t'en charger.

S Y R U S.

Je le puis , si vous me l'ordonnez....

L 3

CHRÉMÈS.

Tant mieux. Agis donc.

SYRUS.

Volontiers. Mais écoutez, Monsieur, tâchez de vous souvenir de ce que vous venez de me dire, si par hasard il arrivait que votre fils Clitiphon fût quelque chose de semblable.....

CHRÉMÈS.

Cela n'arrivera pas, j'espère.

SYRUS.

Je l'espère bien aussi vraiment, & ce que je vous en dis, ce n'est pas que j'aie remarqué en lui aucune chose.... Mais si l'amour.... N'allez pas.... Vous voyez combien il est jeune, & si l'occasion s'en présentait, je pourrais, ma foi, vous en donner d'importance.

CHRÉMÈS.

Quand nous en serons-là, nous verrons, mais à-présent, fais ce que je t'ai dit.

Syrus est enchanté de l'ordre qu'il vient de recevoir, & Chrémès qui l'a quitté pour entrer chez lui, reparait la minute d'après avec Clitiphon contre lequel il est furieux : il l'a trouvé prenant la gorge de Bachis & il le gronde vivement du peu de respect qu'il a pour la maîtresse de son ami. Syrus prend le parti du père, & dans la crainte que Clitiphon ne commette encore quelque étourderie

qui dérangerait ses projets, il lui fait ordonner par Chrémès de s'éloigner de la maison.

Et la fourberie dont je t'ai parlé, dit le bon homme à l'esclave. Je l'ai trouvée, reprend celui-ci : mais comme une chose en rappelle une autre !.... C'est une rusée que cette Bachis.... Si vous saviez.... Voyez ce qu'elle machine : il y avait ici une vieille femme de Corinthe, à qui elle avait prêté mille *drachmes*.... Cette vieille est morte, mais elle a laissé une fille toute jeune qui est restée à Bachis pour gage de cet argent : elle l'a amenée ici avec elle, mais ce n'est pas tout. — Eh bien ? — Elle prie Clinie de lui remettre aujourd'hui ces mille *drachmes* en échange desquelles il aura la fille, & Clinie me les demande. — Qu'as-tu dessein de faire ? — Moi ? j'irai trouver Ménédème, je lui dirai que cette fille a été enlevée de la Carie, qu'elle est riche, de bonne famille, & que s'il la rachète, il y a beaucoup à gagner.

Sur ces entrefaites, se présente Sostrate femme de Chrémès ; elle l'appelle à grands cris, le trouve & lui apprend que tout lui fait présumer qu'Antiphile qui est chez lui avec Bachis, est cette même fille qu'il lui défendit d'élever, lorsqu'elle en accoucha, que l'anneau qu'elle porte à son doigt, est le même qu'elle avait caché dans ses langes, lorsqu'elle la remit à une vieille Corinthienne qui se chargea de son éducation, & qu'elle le prie de lui pardonner

la faute qu'elle a commise en ne tuant pas cet enfant , comme il le lui avait ordonné.

Voilà de ces traits qui sont contre nos mœurs , mais dont on ne fera point un crime à Tércence , lorsque l'on saura que les Grecs avaient la barbarie de sacrifier les infortunés qui naissaient avec quelque défaut , ou qui étaient d'un sexe opposé à celui qu'ils désiraient : telle avait été sans doute la cruauté de Chrémès qui reproche à sa femme la désobéissance dont elle s'est rendue coupable , mais qui cependant ne sera pas fâché de se voir une fille , si Sofstrate ne s'est point trompée dans ses conjectures.

Cet évènement déconcerte le projet de Syrus , & pour en assurer le succès , il ne trouve d'autre moyen que d'engager Clinie à conduire Bachis dans la maison même de son père , de lui avouer qu'il brûle d'épouser Antiphile , & que l'autre est la maîtresse de Clitiphon. Ce dessein est un coup de maître , ajoute-t-il , & c'est pour moi le plus beau triomphe de trouver dans ma tête une ruse si efficace , que je tromperai les deux vieillards en disant la vérité ; de sorte que quand votre père viendra dire au nôtre que Bachis est la maîtresse de son fils , il est certain qu'il n'en croira rien.

Mais c'est trahir Clitiphon , lui représente Clinie qui fait que son Antiphile est fillè de Chrémès , & qui n'aspire qu'au moment d'être son époux ,

c'est m'ôter toute espérance de mariage, attendu que Chrémès ne me donnera point sa fille, tant qu'il croira que j'aime Bachis. — Hé patience ! je n'ai besoin de cette ruse que pour tirer de l'argent, & je ne vous demande qu'un jour. — Mais si ! — Mais si ! n'êtes-vous pas le maître de tout découvrir quand vous le voudrez.

Clinie cède aux instances de Syrus, & Syrus lui envoie Bachis qui se plaint très-haument de n'avoir pas déjà touché les dix *mines* qu'on lui a promises : le fourbe l'appaise, & il la fait consentir à entrer chez Ménédème d'où sûrement elle ne sortira pas sans avoir ce qu'elle demande.

Chrémès arrive & plaint de bon cœur le sort de son voisin qui va payer bien cher le retour d'un fils dont l'absence le désolait : Syrus qui l'aborde, lui apprend qu'il a trompé Ménédème, Chrémès lui en fait le meilleur gré, & le coquin d'esclave est trop adroit pour ne pas profiter du moment. Ah ! lui dit-il, si vous saviez la bonne ruse que j'ai imaginée ! — Quelle est-elle ? — Clinie a dit à son père que Bachis est la maîtresse de votre fils, & qu'il l'a emmenée avec lui pour vous en ôter tout le soupçon. — Fort bien. — Mais écoutez la suite de notre artifice. Clinie ajoutera qu'il a vu votre fille, qu'à la première vue, sa figure lui a plu, & qu'il désire l'épouser. — Quoi ? celle qu'on vient de retrouver ? — Elle-même, & il vous la fera

demander. — Pourquoi cela ? je n'y conçois rien du tout. — Avez-vous donc l'esprit bouché ? On lui donnera de l'argent pour la noce , les bijoux , les robes , comprenez-vous ? — Oui , mais moi , je ne lui promets pas ma fille. — Soit , & les mille *drachmes* qu'elle doit à Bachis ? — Elle les aura.

Chrémès va les chercher , les remet à Clitophon même qui court les porter à sa maitresse , & à peine s'est-il éloigné , que l'on voit paraître Ménédème qui vient faire part à son ami du mariage que Clinie veut contracter avec Antiphile. Chrémès rit de sa bonne-foi & lui rend mot pour mot tout ce que Syrus vient de lui dire , mais la tendresse de Ménédème l'emporte , & quelques pièges que lui tende son fils , il aime mieux tout donner , que de s'exposer à la douleur de le voir partir une seconde fois.

Cependant , ajoute-t-il , quelle réponse lui rendrai-je de votre part , Chrémès ? car je ne veux pas qu'il s'aperçoive que j'ai découvert sa ruse , il en aurait du chagrin.

C H R É M È S.

Dites-lui que vous m'êtes venu trouver , que vous m'avez parlé de ce mariage.

M É N É D È M E.

Je le dirai : ensuite ?

CHRÉMÈS.

Que je ferai tout ce qu'on voudra , que le gendre me plaît &c.....

MÉNÉDÈME.

C'est ce que je voulais.

CHRÉMÈS.

Afin qu'il vous demande au plutôt de l'argent , (pour faire les dépenses du mariage) & que vous lui donniez ce que vous avez envie de lui donner.

MÉNÉDÈME.

C'est ce que je désire.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième Acte , Ménédème s'est instruit de la vérité , & cet incident produit une scène originale entre lui & Chrémès qui est bien loin de soupçonner l'amour dont Clitophon brûle pour Bachis.

Je ne suis , dit Ménédème seul & en arrivant , je ne suis ni bien fin , ni bien clairvoyant , je le fais. Mais ce Chrémès qui s'en vient m'aider , me conseiller , me souffler , l'est encore moins que moi. Tous les noms qu'on donne à un sot , me vont à merveille : on peut m'appeller *bûche* , *souche* , *âne* , *lourdaut* : pour Chrémès , aucune de ces épithètes ne lui convient , sa bêtise les surpasse toutes.

172 HISTOIRE UNIVERSELLE

CHRÉMÈS (*à sa femme qui est restée dans la maison.*)

Cessez, ma femme, cessez d'étourdir les Dieux à force de les remercier de ce que vous avez retrouvé votre fille. A moins que vous n'imaginiez qu'ils vous ressemblent & qu'ils ne comprennent rien, si on ne le leur répète cent fois. (*A part.*) Mais pourquoi mon fils & Syrus demeurent-ils si long-tems chez Ménédème ?

MÉNÉDÈME.

Quels gens dites-vous, Chrémès, qui demeurent trop long-tems ?

CHRÉMÈS.

Ha ! vous voilà, Ménédème ? eh bien avez-vous annoncé à Clinie ce que je vous ai dit ?

MÉNÉDÈME.

Oui, tout.

CHRÉMÈS.

Que dit-il ?

MÉNÉDÈME.

Il s'est livré à la joie comme ceux qui désirent se marier.

CHRÉMÈS.

Ha, ha, ha.....

MÉNÉDÈME.

Qu'avez-vous à rire ?

CHRÉMÈS.

C'est que je songe aux finesses de Syrus.

MÉNÉDÈME (*ironiquement.*)

Oui.

CHRÉMÈS.

Le scélérat donne aussi aux gens l'air qu'il veut.

MÉNÉDÈME.

Dites-vous cela parce que mon fils a feint d'être joyeux ?

CHRÉMÈS.

Oui.

MÉNÉDÈME.

La même chose m'est aussi venue en pensée.

CHRÉMÈS.

Qu'il est rusé !

MÉNÉDÈME.

Si vous le connaissiez mieux, vous le trouveriez encore plus rusé.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous dire ?

MÉNÉDÈME.

Tenez, écoutez.

CHRÉMÈS.

Un instant. Avant tout, je voudrais savoir com-

bien on vous a excroqué; car dès que vous avez dit à votre fils que j'avais promis, sans doute que Dromon vous a instruit doucement qu'il fallait à la future des robes, des bijoux, des esclaves, & cela pour vous tirer de l'argent.

M É N É D Ê M E.

Non.

C H R É M È S.

Comment, non?

M É N É D Ê M E.

Non, vous dis-je.

C H R É M È S.

Ni votre fils non plus?

M É N É D Ê M E.

Pas un mot : la seule chose qu'il m'ait demandée avec instance, c'est de terminer son mariage aujourd'hui.

C H R É M È S.

Ce que vous me dites là m'étonne. Et mon Syrus? il ne vous a rien dit non plus.

M É N É D Ê M E.

Rien.

C H R É M È S.

Pourquoi cela?

M É N É D Ê M E.

Je l'ignore en vérité. Mais je vous admire;

vous qui savez si bien les affaires des autres. Ce même Syrus a si bien instruit votre Clitiphon, qu'il n'est pas possible de se douter que Bachis soit la maîtresse de Clinie.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous dire ?

MÉNÉDÈME.

Je ne parle ni des baisers, ni des embrassemens ; je compte cela pour rien.

CHRÉMÈS.

Comment ? peut-on mieux feindre ?

MÉNÉDÈME.

Ah !

CHRÉMÈS.

Qu'y a-t-il ?

MÉNÉDÈME.

Ecoutez seulement. J'ai au fond de ma maison, sur le derrière, un cabinet dans lequel on a porté & arrangé un lit.

CHRÉMÈS.

Eh bien ?

MÉNÉDÈME.

Clitiphon y est entré.

CHRÉMÈS.

Seul ?

MÉNÉDÈME.

Seul.

CHRÉMÈS.

Que je crains !

MÉNÉDÈME.

Mais Bachis l'a suivi de près..

CHRÉMÈS.

Seule ?

MÉNÉDÈME.

Seule.

CHRÉMÈS.

Je suis perdu.

MÉNÉDÈME.

Aussi-tôt entrés, ils ont fermé la porte.

CHRÉMÈS.

Ah !.... Et Clinie voyait tout cela ?

MÉNÉDÈME.

Pourquoi non ? il était avec moi.

CHRÉMÈS.

Bachis est la maitresse de mon fils. Mon ami, je suis mort !

MÉNÉDÈME.

Pourquoi ?

CHRÉMÈS.

Mon bien ne durera pas dix jours.

MÉNÉDÈME.

M É N É D Ê M E.

Quoi ! vous craignez parce qu'il fert son ami ?

C H R É M È S.

Dites plutôt son amie.

M É N É D Ê M E.

Si c'est lui qui paye.

C H R É M È S.

En doutez-vous ? Quelqu'un est-il assez complaisant, assez doux, pour souffrir qu'en sa présence, sa maîtresse ?

M É N É D Ê M E.

Pourquoi non ? pour mieux m'en faire accroire.

C H R É M È S.

Vous raillez ? Que j'ai raison d'être en colère contre moi-même ! combien ne m'ont-ils pas donné d'indices qui devaient me le faire deviner, si je n'étais pas une cruche ! Que n'ai-je pas vu ! que je suis à plaindre ! Mais si je vis, ils ne le porteront pas loin, car tout-à-l'heure.

M É N É D Ê M E.

Pourquoi ne pas vous modérer ? pourquoi ne pas vous ménager ? ne suis-je pas un assez bel exemple pour vous ?

C H R É M È S.

Je suis si fort irrité, que je ne me possède pas.

Tome VI. Part. I.

M

M É N É D Ê M E.

Est-ce vous, Chrémès, qui parlez ainsi ? n'êtes-vous pas honteux de donner des conseils aux autres ? d'être si sage en ce qui les regarde, & de l'être si peu dans vos propres affaires ?

C H R É M È S.

Que voulez-vous que je fasse ?

M É N É D Ê M E.

Ce que vous m'avez reproché de n'avoir pas fait. Faites-lui connaître que vous êtes père. Faites qu'il ose vous confier tous ses secrets, vous demander tout ce qui lui fera nécessaire, afin qu'il ne s'adresse pas ailleurs, qu'il ne vous abandonne pas.

C H R É M È S.

Non, qu'il aille périr de misère au bout du monde.

M É N É D Ê M E.

Que de chagrins vous vous préparez, si vous n'y prenez garde ! Vous agirez avec sévérité, ensuite vous pardonneriez, & l'on ne vous en fera pas de gré.

C H R É M È S.

Hélas ! vous ne savez pas combien je suis affligé.

M É N É D Ê M E.

Faites comme il vous plaira. Mais que répondez-

vous à la proposition que je vous fais de marier votre fille avec mon fils ?

C H R É M È S.

Le gendre & l'alliance me conviennent.... Deux *talens*, en raison de mon bien, sont la seule dot que je puisse accorder. Mais si vous m'aimez, si vous voulez sauver mon fils & ma fortune, il faut dire que je donne tout en mariage à ma fille.

M É N É D È M E.

Quel est votre dessein ? pourquoi en agissez-vous de cette manière ?

C H R É M È S.

Pour dompter ce libertin abandonné au luxe & à la débauche, pour le réduire à ne savoir où donner de la tête.

Clitiphon paraît, il est instruit, on ne fait pas comment, de la résolution que son père vient de prendre, & ce père lui répète qu'il abandonne tout son bien à sa sœur Antiphile qui sera chargée de l'habiller, de le nourrir & de le loger. Quelle injustice ! s'écrie Syrus. Quoi ! le punir d'une faute que j'ai commise ? Ne te mêle point de nos affaires, répond Chrémès à l'esclave. Personne ne l'accuse. Je ne suis nullement en colère ni contre toi, ni contre lui : il n'est pas juste non plus que vous vous fâchiez de ce que je fais.

M 2

Le vieillard sort, Clitiphon est au désespoir ; & après quelques plaisanteries qu'il trouye très-déplacées dans un moment si triste, Syrus s'avise de lui dire que sûrement il n'est point le fils de Chrémès & de Sostrate.

CLITIPHON.

Es-tu fou ?

SYRUS.

Ecoutez-moi, & vous me jugerez. Pendant qu'ils n'avaient que vous, ils vous traitaient avec indulgence & vous faisaient des présents. Aujourd'hui qu'ils ont trouvé leur véritable fille, ils imaginent un prétexte pour vous chasser.... Voyez-les, dites-leur votre façon de penser. Par ce moyen, si vous êtes leur fils, vous les amenerez bientôt à vous pardonner. S'il en est autrement, vous saurez à qui vous êtes.

Clitiphon suit le conseil de Syrus & va trouver Sostrate & Chrémès : à peine s'est-il éloigné, qu'on les voit paraître, Syrus les évite, & malgré les duretés dont son mari l'accable, Sostrate continue de gémir sur le sort de Clitiphon que son père traite avec trop d'inhumanité. Le jeune homme les aborde & leur demande le nom de ceux qui lui ont donné le jour : Chrémès lui reproche le dérèglement de sa conduite, Ménédème intercède pour lui, & Chrémès ne pardonne à son fils, qu'à

condition qu'il se mariera. Clitiphon y consent, Syrus obtient sa grace, & Bachis est oubliée.

Le fond de cette Comédie paraîtrait vicieux sur nos Théâtres, du moins à quelques égards, mais elle est remplie de détails qui sont du meilleur comique : toutes les scènes des deux Vieillards sont gaies, ou intéressantes ; les caractères de Bachis, d'Antiphile, de Sostrate, de Syrus, des deux Amans, y sont parfaitement soutenus depuis le commencement jusqu'à la fin, & nous connaissons peu de Pièces dont les incidens se multiplient avec autant de vraisemblance, dont l'intrigue soit filée avec autant d'art.

LES ADELPHES.

PROLOGUE.

P U I S Q U' O N fait des observations malignes sur les Ouvrages de notre Poète, puisque ses ennemis cherchent à décrier la Pièce que nous allons jouer, il va lui-même être son propre accusateur : vous jugerez, Messieurs, si ce qu'on lui reproche est digne de louange, ou de blâme.

Diphile a fait une Pièce dont le titre grec signifie les *Mourans ensemble*. Plaute en a fait une Comédie latine sous le même titre. Dès le pre-

mier Acte de la Pièce grecque, un jeune homme enlève une fille chez un Marchand d'Esclaves. Plaute n'a point fait usage de cet incident. Térence l'a employé mot à mot dans les *Adelphes* que nous allons représenter pour la première fois. Jugez, Messieurs, si Térence a fait un larcin à Plaute, ou s'il a pris un passage dont celui-ci a négligé de se servir.

Lorsque ces envieux disent que des hommes illustres aident à notre Poète & travaillent continuellement avec lui, ils croient lui faire un reproche bien offensant : Térence, au contraire, ferait très-honoré de plaire à des hommes qui ont servi la République dans la paix comme dans la guerre, d'avoir obligé chaque Citoyen dans ses affaires particulières, & cela sans en être vains..... N'attendez pas que je vous expose le sujet de cette Pièce. Les Vieillards qui paraîtront les premiers sur la scène, en expliqueront une partie & développeront le reste dans le courant de l'action. Puisse votre bonté animer les talens de notre Poète & l'encourager à donner de nouveaux Ouvrages !

Le Grand connaissait le mérite de Térence ; son *Ecole des Pères* est prise en entier dans les *Adelphes*, l'exposition est la même dans les deux Auteurs, & la première scène du Poète Français est une copie littérale de celle de l'Auteur Latin. Ecoutons celle-ci.

MICION (*seul, se retournant vers sa maison.*)

Storax (voyant qu'on ne lui répond point.) Eschinus n'est pas revenu cette nuit de souper, ni aucun des esclaves qui étaient allés au-devant de lui. On a, ma foi, raison de dire : Si vous êtes absent, si vous vous arrêtez quelque part, il vaudrait mieux qu'il vous arrivât tout ce que dit & pense une femme en colère, que ce que craignent de tendres parens. Si vous tardez, une femme s' imagine que vous vous amusez à faire l'amour, ou à boire, que vous vous donnez du bon tems & que vous prenez du plaisir seul, tandis qu'elle a toute la peine ; & moi, parce que mon fils n'est pas revenu, que n'imaginai-je pas ? de quelles inquiétudes ne suis-je pas tourmenté ? je crains qu'il n'ait eu froid, qu'il ne soit tombé dans quelque précipice, qu'il ne se soit brisé quelque membre. Quelle folie ! s'affectionner pour quelqu'un, s'attacher à lui au point de le chérir plus qu'il ne se chérit lui-même. Il n'est cependant pas mon propre fils ; c'est celui de mon frère, & d'un frère qui ne me ressemble en rien. Je ne me suis jamais marié, j'ai mené à la Ville une vie douce & tranquille ; il a fait tout le contraire, & retiré à la campagne, il a vécu avec la plus grande économie ; il a eu deux enfans, j'ai adopté l'aîné. J'en ai fait mon ami & je l'ai accoutumé à me confier tous les petits

M 4

tours de jeunesse que les autres cachent à leurs parens.... Je crois qu'il vaut mieux retenir les enfans par l'honneur que par la crainte. Mon frère n'est pas de cet avis & souvent il vient me corner aux oreilles : Que faites-vous , Micion ? pourquoi perdez-vous notre jeune homme ? pourquoi a-t-il des maitresses ? pourquoi fournissez-vous à toutes ses dépenses &c ?.... L'épine , dit Télamon dans la première scène du premier Acte de *le Grand* :

L'Epine , hola quelqu'un. Il n'est pas de retour.
Mon fils aura poussé le soupé jusqu'au jour.

.
Lorsqu'absent de chez vous , on ignore où vous êtes ,
Tout ce que votre femme alors croit que vous faites ,
Ce que lui fait penser un mouvement jaloux ,
Souhaitez bien plutôt qu'il vous arrive à vous ,
Que ce que pense hélas ! un véritable père
En l'absence d'un fils.

.
Erase , cet objet de mes tendres desirs ,
Sans lequel je ne puis goûter de vrais plaisirs ,
A qui dès le berceau j'ai tenu lieu de père ,
N'est pourtant pas mon fils , c'est le fils de mon frère &c.

Ce monologue est traduit mot pour mot de Térence, ainsi que la scène suivante dans laquelle Déméa, le véritable père du jeune homme, vient reprocher à Micion d'être la cause de la perte de ce fils qu'il idolâtre , de ce fils qui n'a honte de rien , qui se croit au-dessus des loix & qui, cette nuit même en-

core, a commis l'action la plus odieuse. — Qu'est-ce que c'est ? — Il a enfoncé une porte, il est entré avec violence dans une maison, il a laissé pour morts le maître & toute la famille, & cela pour enlever une femme dont il est amoueux. Tout le monde crie, tout le monde m'a salué de cette nouvelle à mon arrivée..... S'il lui faut un exemple, ne voit-il pas son frère s'appliquer à ses affaires, vivre aux champs avec sagesse & sobriété ?

- Affisté de bandits qui lui prêtaient main-forte,
Il vient, tout à l'instant, d'enfoncer une porte.
Dans la maison forcée ensuite il est entré,
Menaçant, affommant ce qu'il a rencontré,
Ayant roué de coups la servante & le maître ;
Et ceux-ci n'osant plus ni crier, ni paraître,
Le pendard s'est servi de cet heureux moment,
Pour enlever l'objet qu'il aime apparemment.
On n'entend que ces mots : Au sein de sa famille ;
• Vient-on impunément enlever une fille ?
Devineriez-vous bien, en arrivant à moi,
Combien de mes amis ?.... Plus de cent que je croi,
Me sont venus conter cette belle aventure,
Tout le monde se plaint, tout le monde murmure,
Et l'on ne doute point que la punition
Ne suive de bien près une telle action.
Quelle comparaison, dites-moi, peut-on faire,
Et quel rapport voit-on entre Erasme & son frère ?
Celui-ci vit aux champs, sage, épargnant son bien ;
L'autre insulte les gens & mange tout le sien.
Le scélérat !.... Peut-on avoir tant de bassesse !....

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ;
Mon frère, car c'est vous qui me l'avez perdu.

T É L A M O N.

A de pareils discours je m'étais attendu.
On aurait de la peine à retrouver, je pense,
Tant de présomption jointe à tant d'ignorance,
Sur ce qu'il n'entend point, il décidera net,
Et n'est jamais content que de ce qu'il a fait.

A L C É E.

Qu'est-ce à dire cela ?

T É L A M O N.

C'est-à-dire, mon frère.

Que le bon sens vous fuit, soit dit sans vous déplaire ;
Que vous prenez le faux en toute occasion,
Et ne suivez jamais que votre passion.
Contre Erasme toujours le dépit vous anime ;
Rompre une porte enfin, n'est pas un si grand crime.
Pour un moment du moins, calmez votre fureur,
Examinons la chose avec moins de rigueur.
Il ne hait pas l'amour, quelque Belle l'enflâme :
A son âge..... (Montrons jusqu'au fond de notre âme.)
Tout nous manquait alors, & sans cela, ma foi,
Peut-être eussions-nous fait pis que lui, vous & moi.
. Il faudrait entre nous :
A ce fils si parfait qui demeure avec vous,
Sans attendre plus tard, tandis qu'il est dans l'âge,
Du monde & des plaisirs lui permettre l'usage,
De crainte que bien loin de pleurer votre mort,
Plus fou, moins jeune alors, il ne prenne l'effor.

ALCÉE.

Cet homme me ferait devenir fou. J'enrage !
 Mais votre élève enfin n'est-il pas dans un âge ?...

TÉLAMON.

Quel plaisir prenez-vous à me persécuter ?
 Ecoutez franchement , je n'y puis résister.
 J'adoptai votre aîné dès l'âge le plus tendre ,
 C'est mon fils , je n'ai plus de compte à vous en rendre ,
 Que chacun , s'il vous plaît , soit le maître chez soi &c.

ALCÉE,

Oh bien , n'en parlons plus , faites ce qui vous plaît ;
 Qu'il dépense , qu'il joue & qu'il se fasse pendre ,
 C'est à vous , à vous seul , à qui l'on doit s'en prendre ,
 Si j'en dis un seul mot &c.

TÉLAMON , *seul.*

Quoique la passion un peu trop loia l'engage ,
 Le pauvre homme en ceci n'a pas tout-à-fait tort ,
 Mais il ne fallait pas en convenir d'abord.
 Il faut lui résister pour le rendre traitable ;
 Pour peu qu'on l'applaudisse , il est insupportable :
 En ces occasions , je le combats sur-tout ,
 Et quelquefois encor je n'en viens pas à bout.

C'est Térence que nous avons cité en donnant
 l'analyse de cette scène , & bien loin d'en faire
 un crime à le Grand , on ne doit que lui savoir
 gré d'avoir transmis dans notre langue toutes les
 beautés de son original.

A l'aide , s'écrie Sannion dans la première scène du second Acte. (C'est le Marchand d'Esclaves à qui Eschinus vient d'enlever Callidie.) A l'aide , Citoyens , venez au secours d'un malheureux , d'un innocent qui est sans défense.

Callidie tremble d'être remise dans ses mains ; mais Eschinus est présent , & malgré les plaintes , les menaces , les cris de Sannion auquel il fait distribuer quelques coups de poings , il commande à Parménon d'emmener la jeune fille pour laquelle il consent à donner vingt *mines* dont le pauvre Marchand est bien persuadé qu'on lui refusera le paiement.

Grand Jupiter ! dit-il , je ne m'étonne pas que des gens deviennent fous à force de mauvais traitemens. Il m'arrache de ma maison , m'enlève mon Esclave , m'assomme , & en récompense de tous ces outrages , il veut que je lui donne cette fille pour le prix qu'elle me coûte..... Quelque injuste que soit le traitement que j'en ai reçu , je pourrais encore le souffrir , pourvu qu'il me payât &c.

L'Esclave Syrus vient calmer son inquiétude , & dans l'instant même , arrive Ctésiphon , le second fils d'Alcée. C'est pour lui qu'Eschinus a enlevé Callidie , & sa reconnaissance est sans bornes. Il brûle de le voir , Eschinus paraît , & pour dérober à son père jusqu'aux traces de cet événement , il

tout sur la Place publique chercher l'argent qu'il a promis à Sannion auquel il ordonne de le suivre. Cet Acte se retrouve presque en entier dans les IV^e, V^e, VI^e & VII^e scènes du second de la Pièce Française.

La première du troisième dans TERENCE est rempli par Softrata qui se trouve dans l'embarras le plus pressant. Eschinus a joui de sa fille Pamphila, elle est au moment d'accoucher, Eschinus est absent, son esclave Géta est parti, & elle n'a personne par qui elle puisse envoyer chercher la sage-femme. La nourrice Canthara qui l'accompagne, lui représente que tout ira bien, qu'Eschinus ne tardera sûrement point à venir, & qu'il est heureux pour sa fille d'avoir affaire à un jeune homme qui pense trop bien pour l'abandonner après l'avoir deshonorée. Softrata en convient, & sur ces entrefaites, arrive Géta qui hors d'haleine & la mort dans le cœur, vient instruire Softrata du crime commis par Eschinus. La bonne-foi, les sermens, la compassion, l'état d'une fille qu'il n'a pas rougi de violer, rien n'a pu le retenir..... Non, je ne me possède pas, tant je suis enflammé de colère. Rien ne pourrait me faire plus de plaisir que de rencontrer cette famille, pour décharger sur elle toute ma fureur pendant qu'elle est encore dans tout son feu.... Je commencerais par étouffer le vieillard qui a donné le jour à ce monstre : & Syrus qui l'a poussé

à ce crime ! ah ! comme je le déchirerais ! je l'enlèverais par le milieu du corps , je le jetterais sur le pavé , la tête en-bas , & je lui ferais sauter la cervelle. Eschinus ! je lui arracherais les yeux & le jetterais dans un précipice. Les autres ! je les chargerais , les poursuivrais , les ferais , les affommerais , les laisserais sur le carreau.

S O S T R A T A .

Que croire présentement ? à qui se fier ? Comment ? Eschinus qui nous était si cher ! Eschinus , notre vie à tous , notre unique espérance , notre seule ressource ! Eschinus qui jurait que jamais il ne vivrait un seul jour sans elle , qui devait porter l'enfant dans les bras de son père & le conjurer de lui accorder la main de sa fille !

G É T A .

Cessez de pleurer , ma chère maitresse , & voyez plutôt ce qu'il faut faire dans cette circonstance : Dévorons-nous cet affront ? ou mettrons-nous quelqu'un dans notre confidence ?

S O S T R A T A .

Ah ! mon ami ! voudrais-tu révéler une pareille infamie !....

Cependant elle prend le parti de tout déclarer , & même d'attaquer Eschinus en Justice , s'il est

assez hardi pour nier sa liaison avec Pamphila. Mais il lui faut un défenseur, & elle jette les yeux sur le bon homme Hégion son parent vers lequel elle députe Géta qu'elle charge de l'instruire de ce qui se passe, tandis qu'elle va s'occuper de la santé de sa fille.

Cependant Déméa vient d'apprendre que Crésiphon était avec son frère lorsqu'il a enlevé la jeune Esclave, & cette nouvelle le désole.

Quoi ! Léandre, dit-on, était avec son frère,
Lorsque ce ravisseur..... Je crève : ma colère.....
Que deviendrait l'espoir que j'en avais conçu ?
Quoi ! malgré tant de soins, je me verrais déçu ! &c.

.....
Mais j'aperçois Syrus. Sur le fait qui me touche,
Je puis facilement m'instruire par sa bouche.
Bon ! chansons. Le fripon sera de leur complot,
Et je ne pourrai pas en arracher un mot,
S'il connaît la douleur dont mon âme est atteinte.
Cachons-lui, pour un tems, mon désordre & ma crainte.

La scène suivante est également tirée de Térence, & après avoir loué le vieillard sur la sagesse qu'il a montrée dans toutes les occasions, sur sa prévoyance qui ne lui laisse rien échapper, sur la manière dont il a élevé Crésiphon, en un mot, après avoir blâmé la conduite de son frère dont la sienne est absolument différente, il lui fait croire que son fils est retourné à la campagne pour ne pas être

plus long-tems le témoin du dérangement de son aîné auquel , en partant , il a fait la morale la plus sévère.

Le bon homme est enchanté , & dans l'instant même , paraît Géta qui de la part de sa maitresse , instruit Hégion du crime qu'Eschinus a commis en violant Pamphila , des sermens qu'il lui a faits de réparer son honneur , & enfin de la perfidie dont il est coupable. Hégion implore l'assistance de Déméa , & Déméa que rien n'étonne de la part d'un jeune homme aussi mal élevé que celui-là , promet à Hégion de faire tout ce qui dépendra de lui pour soulager les chagrins de l'infortunée que son fils trahit avec tant de lâcheté. Il est impossible , dit-il , que cette licence effrénée n'aboutisse à quelque grand malheur , & je cours chez mon frère.

Dans la première scène du quatrième Acte , Ctésiphon se fait assurer par Syrus , que son père est retourné à la campagne , mais cette campagne est voisine de la Ville , & il tremble qu'il n'en revienne sur-le-champ. Il paraît , en effet , Ctésiphon se dérobe à ses yeux , & le vieillard aborde Syrus qui lui persuade que ce même Ctésiphon vient de le rouer de coups , lui & la chanteuse que son frère a enlevée. — Pourquoi cela ? — Il prétend que c'est moi qui ai conseillé de l'acheter. — Ne m'avais-tu pas dit que tu l'avais reconduit à la campagne ? — C'est vrai , mais il est revenu comme
un

Un extravagant , & n'a ménagé personne , moi
sur-tout.....

Il en devrait mourir de honte seulement.
Battre un vieux domestique , encore injustement :
Ne se souvient-il plus que dans mes bras naguère
Je le portais encore ? En voilà le salaire.

Déméa trouve cette conduite admirable , demande où est son frère , & se laisse tromper par Syrus qui l'envoie courir au bout de la Ville où il est bien certain que ce frère n'est pas.

Nous avons dit plus haut que le bon homme Hégion était allé se plaindre à Micion de la conduite d'Eschinus ; l'un & l'autre se présentent , & Micion qui n'a rien de plus pressé que de réparer les torts apparens du jeune homme , se hâte d'entrer chez Pamphila dont il se déclare le protecteur. Il en sort après un monologue dans lequel Eschinus se désole des chagrins que son amitié pour Crésiphon l'a mis dans le cas de causer à sa maîtresse ; & sensible à l'amour d'Eschinus , il lui promet la main de Pamphila qu'il aurait déjà épousée , s'il n'avait pas caché la passion dont il brûle pour elle. Cette scène est pleine d'esprit & de finesse.

Déméa revient , son frère le fait consentir au mariage d'Eschinus , mais il ignore encore que l'Esclave n'a été enlevée que pour Crésiphon , il

Tome VI. Part. I.

N

on est instruit par Syrus , & plein de fureur , il va trouver ce fils qui trahit toutes ses espérances.

Ces différentes scènes sont en entier dans le *Grand* qui n'a d'autre mérite que celui de les avoir traduites.

Cependant Démée paraît outré de la conduite de Ctésiphon ; Micion l'appaise , & non content d'avoir arraché son aveu pour l'union d'Eschinus avec Pamphila , il lui persuade que le seul moyen qui lui reste de fixer Ctésiphon à la campagne , c'est d'y emmener l'Esclave dont il est amoureux : Démée sent qu'il est obligé d'en venir-là , mais il s'en venge en abusant de la bonté de son frère qui par complaisance , épouse Sostrata , donne une terre à Hégion , & la liberté à Syrus. C'est ainsi que le *Grand* fait agir son Alcée qui dans le cinquième Acte de sa Pièce , ne paraît d'accord avec tout le monde , que pour amener Télamon au point de faire les plus grands sacrifices.

Il est aisé d'appercevoir la morale de cette Comédie dont le fond est très-intéressant , & dont l'intrigue est si bien conduite , que chaque scène pique la curiosité du spectateur. C'est à cette même Pièce que le *Grand* est redevable de toutes les beautés de son Ouvrage , & la seule chose qu'il ait faite , c'est d'avoir supprimé l'accouchement de Pamphila , le mariage de Micion , d'avoir donné d'autres noms à quelques-uns de ses Acteurs , en un mot , d'avoir

transporté la scène à Paris, supposition d'après laquelle il a dû s'éloigner de son original du côté des usages & du costume ; mais les caractères de ses personnages sont absolument les mêmes, ainsi que les situations dans lesquelles ils se trouvent. En un mot, *l'Ecole des Pères* n'est, pour ainsi dire, que la traduction littérale des *Adelphes*.

L'Hécyre & le *Phormion* sont les deux dernières Comédies qui nous restent à développer, nous les placerons dans le commencement de la Partie suivante, & c'est par-là que nous terminerons nos extraits des Pièces anciennes. Nous ne nous sommes point dissimulés que ces mêmes extraits pourraient jeter un peu de monotonie sur nos premières livraisons, mais il était essentiel, comme nous l'avons dit, de faire connaître les sources dans lesquelles nos meilleurs Ecrivains ont puisé leurs premières idées, & nous avons vu avec plaisir que nos lecteurs ont été fort aises de retrouver dans l'espace de 300 pages, le fond, l'intrigue, le dénoûment, & même les principales beautés de vingt-quatre Pièces qui demandaient la lecture d'une douzaine de volumes. Nous ne craignons donc pas de dire que peut-être on a eu tort de nous reprocher que nous avons fait de longues analyses, & si elles le sont pour quelques Gens de Lettres qui possèdent leurs Auteurs Grecs & Latins, elles ne le seront pas pour une infinité de personnes

put ni voir, ni entendre la Comédie, parce que le peuple avait donné toute son attention à un danseur de corde. Aujourd'hui on peut la regarder comme tout-à-fait nouvelle, car le Poète ne voulut pas qu'on la recommençât, afin d'être en droit de la vendre une seconde fois. Vous avez écouté plusieurs de ses Ouvrages, écoutez celui-ci, je vous prie.

SECOND PROLOGUE.

Sous cet habit de Prologue, je suis député vers vous, Messieurs, pour vous demander une grace que je vous supplie de m'accorder. Faites-moi dans ma vieillesse les mêmes faveurs que j'ai éprouvées lorsque j'étais jeune. Alors j'ai fait rester au Théâtre des Pièces qui en avaient été réjettées : par-là, j'ai préservé de l'oubli & l'Auteur & l'Ouvrage. Entr'autres, lorsque je vous offris des Comédies de Cécilius, les unes tombèrent, les autres eurent bien de la peine à se soutenir. Comme je savais que le succès du Théâtre est douteux, je pris une peine réelle sur une espérance incertaine : je remis ces mêmes Comédies sur la scène, je les jouai avec soin, afin de ne pas dégoûter le Poète de son travail & d'avoir de lui de nouvelles Pièces. Je vins à bout de les faire entendre, & lorsqu'on les connut, elles furent goûtées.

Par ce moyen , je ramenai Cécilius dans la carrière des Lettres & de la Poésie dramatique d'où ses ennemis l'avaient éloigné par leur injustice. Si j'eusse alors méprisé ses Ouvrages , si j'eusse voulu le détourner du travail & l'engager à préférer le repos aux occupations , je vous aurais privés des plaisirs qu'il vous a procurés.

Je vous présente de nouveau l'*Hécyre* que je n'ai jamais pu jouer tranquillement , & votre attention fera cesser son malheur , si elle seconde nos talens. La première fois que je hasardai cette Pièce , on annonça de fameux athlètes & un danseur de corde. La foule , le bruit , les cris des femmes interrompirent mon Spectacle : je revins une seconde fois à l'Ouvrage de Térence , & l'on applaudissait le premier Acte , lorsque tout-à-coup le bruit se répand qu'on va donner des gladiateurs. Le peuple court , on tempête , on crie , on se bat pour les places. . . . Aujourd'hui tout est calme , on m'accorde le tems de jouer encore cette Comédie , & je vous conjure de l'honorer de votre attention. Ne souffrez pas qu'un petit nombre de Poètes s'empare du Théâtre ; que votre autorité vienne au secours de la mienne & la favorise. Si l'avarice ne m'a jamais guidé dans mon art , si j'ai regardé comme ma plus grande récompense , l'honneur de servir à vos amusemens , faites qu'un Auteur qui m'a confié sa défense & qui s'est mis sous votre protection , ne soit pas le

jouet des méchans qui cherchent à lui nuire. Rangez-vous de son parti, encouragez par votre silence les autres Ecrivains à travailler, faites que je puisse avec succès apprendre de nouvelles Pièces dont j'aurai fixé le prix.

Celle-ci fut jouée pour la première fois, pendant la fête de Cybèle, sous les *Ediles Curules* Sextus-Julius César, & Cornélius Dolabella. Flaccus affranchi de Claudius, en fit la Musique pour des flûtes égales. Elle fut remise au Théâtre sous le Consulat de Cneius Octavius, & de Titus Manlius, pour les jeux funèbres de L. Emilius Paulus; enfin elle fut représentée pour la troisième fois, sous les *Ediles Curules* Q. Fulvius, & L. Martius, par la Troupe d'Ambivius Turpio, & elle réussit. En voici le sujet.

Pamphile aimait éperdûment la courtisane Bachis, & ses parens l'obligent à rompre avec elle pour épouser Philumène. Il obéit, & pendant les premiers mois de son mariage, il n'a aucun commerce avec sa femme. Cependant il se sent touché de sa beauté, de son esprit, de la douceur de son caractère, en un mot, il en devient amoureux & s'en éloigne avec la plus grande peine pour aller faire un voyage nécessaire : pendant son absence, Philumène quitte la mère de Pamphile chez laquelle elle demeurait, & va se retirer chez ses parens. On en ignore les raisons, & la mère de Pamphile

est accusée par son mari d'avoir eu de mauvaises façons pour sa bru : la mère proteste la contraire , & sur ces entrefaites , arrive Pamphile qui est désolé de ne plus retrouver sa chère Philumène. On soupçonne qu'elle ne s'en est séparée , que parce qu'il voit toujours Bachis , & cette Bachis que l'on envoie chercher , va voir Philumène à laquelle elle jure que Pamphile n'est plus son amant. Mais enfin le mystère se découvre , & Philumène accouche d'un enfant dont elle était grosse avant d'avoir épousé Pamphile. Celui-ci est confondu & renonce pour jamais à une femme qui l'a trahi si cruellement , lorsque Bachis fait voir un anneau qu'elle portait à son doigt & qu'elle tenait de Pamphile même qui lui avait accusé l'avoir pris à une jeune fille dont il avait ravi les faveurs dans un endroit écarté où il l'avait rencontrée. Cet anneau se trouve être celui de Philumène , Pamphile reconnaît qu'il est le père de l'enfant & se raccommode avec sa femme.

Nous nous prêterions difficilement à de pareilles suppositions , mais elles étaient reçues chez les Romains , & si le fond de cette Comédie était déplacé sur nos Théâtres , on y verrait avec plaisir la manière dont Térence a eu l'art de filer son intrigue dans laquelle l'intérêt de curiosité se renouvelle & se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin. On ne peut en avoir d'idée , qu'en

lisant l'original, & pour faire sentir son mérite, il aurait fallu donner la Pièce entière.

LE PHORMION.

PROLOGUE.

LE vieux Poète voyant qu'il ne peut arracher Térence au travail & le porter à l'oïfveté, tâche, par ses médifances, de le détourner de fa composition. Les Pièces de cet Auteur, dit-il fans cefle, font trop fimples, trop faiblement écrites; & cela parce que Térence n'a pas mis fur la fcène un jeune extravagant qui s'imagine voir une biche qui fuit, de jeunes chiens qui la pourfuivent, & la malheureufe qui pleure, qui le fupplie de la fecourir. Ce vieux Poète attaquerait le nôtre avec moins d'audace, s'il favait que quand une Pièce de cette efèce réuffit dans fa nouveauté, elle ne doit pas fon fuccès à fon propre mérite, mais au jeu des Acteurs. S'il fe trouvait ici quelqu'un qui pensât ou qui dît : fi le vieux Poète n'avait pas attaqué le nouveau, Térence n'aurait pu trouver le fujet d'un prologue, puisqu'il n'aurait eu perfonne à qui dire des injures : on lui répondrait que le prix de la Poéfie eft propofé à tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, que l'intention du vieux Poète a été d'ôter

toute ressource à notre Auteur, en le détournant de l'occupation qui le fait vivre, que Térence a voulu se défendre, & non attaquer; que s'il avait engagé un combat de politesse, on lui répondrait avec honnêteté, & qu'il doit reconnaître qu'on n'a fait que lui rendre les coups qu'il a portés. Je n'en dirai pas davantage sur cet homme, quoiqu'il ne mette pas fin à ses invectives.

Ecoutez, s'il vous plaît, ce qui me reste à dire. Je vous présente une Pièce toute nouvelle, & qui en grec, a pour titre *Epidicaxomenos*. L'Auteur latin l'a nommée *le Phormion*, parce que toute l'intrigue porte sur un Parasite appelé de ce nom. Si vous voulez favoriser notre Poète, honorez-nous de votre attention & de votre bienveillance: faites que nous n'éprouvions pas le même malheur que nous essayâmes, lorsque le bruit nous força de quitter la scène où bientôt nous fûmes rappelés par votre bonté & par le mérite de nos Acteurs.

Cette Pièce fut jouée aux fêtes Romaines, par la Troupe de L. Ambivius Turpio, & de L. Atrilius de Préneſte, sous les *Ediles Curules* L. Postumius Albinus, & L. Cornélius Méruſa. Flaccus affranchi de Claudius, en fit la Musique dans laquelle il employa les flûtes inégales. Elle est toute entière imitée de la Pièce grecque d'*Apollodore*, & fut représentée quatre fois sous le Consulat de C. Fannius, & de M. Valérius.

Dans le premier Acte , l'esclave Géta raconte à Dave , autre esclave de ses amis , que Chrémès & Démiphon sont allés voyager chacun de leur côté , qu'en partant , ils l'ont chargé de veiller sur la conduite de leurs fils , & que ces deux fils qui se nomment Antiphon & Phédria , se sont comportés de manière à le mettre dans le plus grand embarras. Celui-ci est devenu amoureux fou d'une Chanteuse qui appartient à un Marchand d'Esclaves , l'autre , d'une jeune fille qu'on lui a dit être Citoyenne & à laquelle il ne pouvait prétendre qu'en l'épousant. Mais le Parasite Phormion a levé toutes les difficultés , & voici le conseil qu'il a donné au jeune Antiphon. » Il y a une loi qui ordonne aux orphelins de se marier avec leurs plus proches parens : je vous dirai le cousin de cette fille & vous ferai assigner au nom de son père dont je supposerai que j'étais l'ami. Nous irons devant les Juges , je motiverai , j'appuierai la parenté , selon qu'il sera utile à ma cause , & comme vous ne réfuterez aucune de mes allégations , je gagnerai sans peine. Votre père reviendra & me fera un procès , mais la fille sera à nous « . — Eh bien ? — Il persuade notre homme ; assignation , plaidoirie , procès perdu , mariage. — Et Phédria , comment vont ses affaires avec sa Chanteuse ? — Tout doucement. — Il n'a peut-être pas beaucoup à donner. — Rien que de belles promesses. — Et quand les pères vont revenir ,

comment feras-tu ? — Ma foi , je n'en fais rien.

Cette scène se retrouve presque en entier dans la seconde du premier Acte des *Fourberies de Scapin* de Molière , & se passe entre Sylvestre , Octave & Scapin.

Dans Tércence , les deux Esclaves se retirent , & l'on voit paraître Antiphon & Phédria qui craignent également le retour de Chrémès & de Démiphon ; l'un , parce qu'il se verra peut-être forcé d'abandonner sa Chanteuse dont il n'a pu jouir ; l'autre , parce que son père l'obligera de se séparer d'une femme dont la possession le rend le plus heureux de tous les hommes. Dans le moment même , arrive Géta qui annonce que le père d'Antiphon est revenu , & Antiphon qui ne se sent pas le courage de soutenir le premier assaut , remet ses intérêts dans les mains de Phédria qui se charge d'adoucir Démiphon. Ce dernier se présente , Géta & Phédria lui font entendre qu'Antiphon a été forcé de contracter ce mariage , mais Démiphon ne peut excuser la faiblesse de son fils , & quelque chose que l'on puisse lui dire , il est résolu de faire casser cet engagement. C'est ainsi que finit le premier Acte dans lequel Molière , a pris les IV^e, V^e & VI^e scènes du sien : Scapin y joue le rôle de Géta , & Argante celui de Démiphon. La seule différence qui s'y trouve , c'est que dans l'Auteur latin , Phédria

plaide en effet la cause d'Antiphon, & que dans le Comique français, Scapin est chargé de cette besogne, attendu qu'Octave qui devait parler pour lui-même, n'a pas la force de s'exposer aux reproches de son père.

Dans le second Acte de Térence, Phormion s'informe de l'état actuel des choses, & ses batteries sont si bien dressées dans sa tête, qu'il est sûr de triompher de tous les obstacles que lui opposera le père d'Antiphon. Oh ! le brave homme ! le bon ami ! s'écrie Géta. Mais Phormion ! à force de tendre l'arc, vous pourriez bien rompre la corde. Quelquefois j'ai eu peur.

P H O R M I O N .

Ah ! il n'y a rien à craindre. Je ne suis pas à mon apprentissage. Combien crois-tu que j'aie assommé de gens, tant Citoyens qu'Etrangers ? Mieux je fais mon métier, plus souvent je l'exerce. Dis-moi, as-tu jamais entendu dire que l'on ait porté plainte contre moi ?

G É T A .

Non, pourquoi cela ?

P H O R M I O N .

Parce qu'on ne tend point de filets à l'épervier, ni au milan, qui sont des oiseaux mal-faisans, & qu'on n'en tend qu'à ceux qui ne font aucun

mal. On peut gagner avec ceux-ci , avec les autres , peine perdue. Il y a des risques pour ceux dont on peut tirer quelque chose , moi , on fait que je n'ai rien. Tu me diras : *vous leur ferez adjugé , ils vous enlèveront chez eux* : point du tout , ils ne voudront pas nourrir un mangeur tel que moi , & à mon avis , ils ont raison de ne pas me rendre le plus grand service pour le mal que je leur aurai fait.

Démiphon paraît , Phormion lui soutient que sa bru est de ses parentes & que s'il ose la maltraiter , il ne manquera pas de l'attaquer en Justice : Démiphon ne sait à quoi se décider , il consulte deux ou trois de ses amis qui se présentent. Leur avis le rend plus incertain qu'il ne l'était , & il prend le parti d'attendre le retour de son frère Chrémès.

Le troisième Acte roule en entier sur l'inquiétude d'Antiphon qui tremble que son oncle ne prononce contre lui , & sur l'embaras de Phédria qui perd son Egyptienne , si dans le jour , il ne donne trente *mines* à Dorion qui l'a vendue à un Etranger qu'elle va être obligée de suivre. Géta se charge de trouver cette somme , mais il se promet de consulter Phormion dont l'audace secondera son projet.

Démiphon commence le quatrième Acte avec son frère Chrémès auquel il demande s'il ramène avec lui la fille qu'il est allé chercher à Lemnos ,

& Chrémès lui répond que non. — Pourquoi non ? — La mère voyant que je tardais trop & que l'âge de sa fille ne s'accommodait pas de ma négligence, est partie, m'a-t-on dit, avec toute sa famille pour venir me trouver. — Qui vous a donc empêché de revenir quand vous l'avez vue partie ? Et ce qui est arrivé à mon fils pendant mon absence, le savez-vous ? — Oui, & c'est un événement qui dérange tous mes projets. En effet, que j'offre ma fille à quelque Etranger, il faudra lui expliquer par ordre comment elle est ma fille & de qui je l'ai eue. J'étais aussi sûr de votre discrétion que de la mienne. Cet Etranger, s'il désire mon alliance, gardera le secret tant que nous serons amis, mais si nous venons à nous brouiller, il en saura plus qu'il ne faut, & je tremble que cette affaire ne parvienne aux oreilles de ma femme.

Géta paraît, & pressé d'avoir les trente mines que Phédria lui a demandées, il feint que Phormion a promis non-seulement de ne pas plaider, mais même de reprendre la fille qu'il a fait épouser au jeune Antiphon, pourvu qu'on lui donne une somme d'argent : Démiphon trouve cette somme trop considérable & proteste qu'il aime mieux plaider, mais enfin il cède aux représentations de Géta & va chercher l'argent nécessaire pour casser le mariage de son fils. C'est la scène VIII^e. du second Acte des *Fourberies*, excepté que dans Molière,

elle est plus comique & plus détaillée que dans l'Auteur latin. Dans ce dernier, Antiphon a entendu toute la conversation de Géta qui a eu l'air de travailler contre lui, & l'on juge de la colère dans laquelle il est contre cet Esclave qui l'expose à perdre une femme qu'il adore, mais l'Esclave le rassure & lui répond que quelque chose qui arrive, Phormion ne consentira jamais à reprendre celle qu'il lui a fait épouser. Tranquillisé par cette promesse, il court annoncer à Phédria qu'il aura les trente mines dont il a besoin. Dans l'instant même, paraît Chrémès qui charge Démiphon d'aller parler à la fille & de l'engager à rompre de bonne grace un engagement qui déplaît à toute la famille. Démiphon y consent, & à peine Chrémès est-il seul, que l'on voit arriver une vieille qui lui apprend qu'il est le père de la beauté à laquelle Antiphon s'est uni à l'insçu de son père. Grands Dieux ! dit-il, comme un hasard amène des événemens qu'on n'osait désirer ! En arrivant, je trouve ma fille mariée à celui que je lui destinais & comme je le voulais. Un mariage que nous arrangions, mon frère & moi, avec beaucoup de peine, cette vieille femme seule l'a fait réussir par ses soins, & sans que nous nous en soyons mêlés.

En effet, la jeune personne venait de perdre sa mère, & la vieille s'était livrée aux conseils de Phormion qui, pour favoriser l'amour d'Antiphon, avait

supposé une parenté entre lui & l'objet de sa tendresse. Telle était donc conséquemment la loi des Athéniens qui obligeait un parent, ou d'épouser celle de sa famille qui restait orpheline, ou de lui donner une dot. C'était à cette dernière alternative que Démiphon prétendait que son fils aurait dû s'en tenir, mais Géta le justifie en lui représentant que ce fils n'avait point d'argent.

Tout s'éclaircit dans le cinquième Acte, & Chrémès enchanté d'apprendre que sa fille est la femme d'Antiphon, redemande à Phormion les trente *mines* qu'il a reçues pour la reprendre, mais ces trente *mines* ont été données à Phedria; & pour se débarrasser de Chrémès qui le menace de le citer en Justice, il déclare à sa femme qu'il a eu un enfant à son insçu. La femme s'empporte, & Démiphon ne peut parvenir à la raccommoder avec son mari.

Molière a pris deux Scènes dans ce dernier Acte, qui sont la VII^e. & la VIII^e. de son troisième, mais il a eu l'art de les rendre beaucoup plus plaisantes que celles de Térence, ainsi que toute sa Pièce qui d'un bout à l'autre, a un sel & une chaleur qui ne se trouvent pas dans l'original. A l'égard du style, nous serions fort embarrassés de décider lequel des deux doit l'emporter sur l'autre, & si Molière est plein de feu, Térence a une délicatesse, une harmonie, une abondance qui justifient

tous les éloges qu'on lui a donnés. Ce que l'on a vu de ses Comédies , diminué , à quelques égards , les regrets que l'on doit avoir de la perte des Ouvrages de Ménandre , puisque le Poète Romain les a traduits , ou imités , & il est malheureux que des Pièces qui étaient entre ses mains , ne nous aient pas été transmises avec les siennes. Il ne l'est pas moins que l'on n'ait pu recouvrer celles qu'il avait composées pendant son voyage en Grèce , & il est à présumer qu'elles étaient supérieures à celles-ci qu'il avait faites dans sa jeunesse. Elles ont passé sur nos Théâtres , en entier , ou en partie , elles y ont été applaudies , & l'on ne doit pas douter du succès que ses dernières y auraient eu , si le naufrage de son vaisseau n'en avait pas privé la postérité.

C'est ici , comme nous l'avons annoncé , que se bornent les extraits détaillés qu'il nous a paru nécessaire de donner au Public , & nous nous contenterons désormais d'exposer dans un simple argument , le sujet des Pièces que nous aurons à faire connaître : nous en exceptons celles dont nos lecteurs n'auront aucune idée & sur lesquelles nous nous étendrons un peu davantage , lorsque nous y découvrirons du mérite. Passons maintenant aux Auteurs dramatiques sur lesquels nous avons fait des recherches , & leur histoire nous conduira jusques à Sénèque dont nous avons promis la traduc-

tion attendue depuis long-tems par le Public qui ne peut connaître cet Auteur d'après la manière dont il a été rendu par Linage & l'Abbé de Marolles. Si l'on trouve des défauts dans ses Tragédies, on y trouvera aussi de très-grandes beautés, & l'on verra que ses imitateurs lui sont redevables de quantité de morceaux dont souvent ils ont oublié de lui attribuer la gloire..

Fin des Comédies de Térence.



NOMENCLATURE



NOMENCLATURE

DES

POÈTES TRAGIQUES ET COMIQUES

Qui ont été contemporains de Térence,
ou qui lui ont succédé.

Q. FABIVS LABÉON

IL vécut du tems de Térence & fut lié avec lui au point que souvent il l'aida dans la composition de ses Pièces. Telle est du moins l'opinion de Santra dans lequel on lit que ce même Labéon fut Consul conjointement avec Pompilius, autre Poète comique dont nous parlerons plus bas. Il ne faut pas confondre ce Fabius Labéon avec Actius Labéon qui, au rapport de Probus dans ses Commentaires sur Persé, fit quelques mauvais vers du tems de cet illustre Satyrique. On peut en juger par sa traduction de l'Illiade d'Homère. Ses Ouvrages étaient si obscurs, qu'il ne les entendait pas lui-même. Il y eut encore d'autres Labéons dont le plus connu fut Labéon le Jurisconsulte qui excella dans la science du Droit. Il est cité très-souvent par les meilleurs Auteurs de l'antiquité.

Tome VI. Part. II.

P

M. P O M P I L I U S.

Il fit quelques Comédies, soit avant, soit après son Consulat, & ne fut pas moins l'ami de Labéon, que de Térence auquel il donna plus d'une fois des conseils sur ses Ouvrages dramatiques. De-là les propos peu avantageux que Lucius Lavinus se permet sur le compte de ce même Térence, comme le remarque S. Jérôme & avec lui son Maître Ælius Donat.

L U S C I U S.

On présume que c'est le même à qui Sédigitus Volcatius donne le neuvième rang parmi les Roètes Comiques, & dans le nombre des Ouvrages qu'il mit au Théâtre, Térentianus cite le *Trésor* dont Donat explique le sujet dans l'*Eunuque*. Pædianus Ascanius a écrit que Lucius posséda de son vivant, la maison qui avait appartenu au fils de l'Empereur Antiochus, & d'après S. Jérôme, plusieurs Savans prétendent que son vrai nom était Lucius.

M. P A C U V I U S.

Il était de Brindes & neveu, ou petit-fils d'Ennius du côté de sa mère. Il vint à Rome & s'y distingua, non-seulement par ses Tragédies, mais par ses Ouvrages en peinture. Dans le 35^e. Livre de son Histoire Naturelle, Pline cite un Temple

d'Hercule élevé dans la Place *aux Bœufs* & peint de la main de Pacuvius. Parvenu à la plus grande vieillesse & se voyant accablé d'infirmités, il prit le parti de se retirer à Tarente où, selon Eusèbe, il mourut dans la 47^e. Olympiade, âgé de près de 90 ans. Son épitaphe qu'il composa lui-même, prouve qu'il avait de la modestie & du talent, ajoute Gellius. La voici :

Jeune homme, quelque pressé que tu sois, cette pierre te prie de la regarder & de lire ce qui y est écrit. Ici reposent les os du Poète Pacuvius Marcus : tu fais tout ce que je voulais te dire. Adieu.

Nous croyons devoir rapporter ici une anecdote assez plaisante qu'un certain Valère met sur le compte de ce même Poète, dans une lettre qu'il écrit à Ruffin. Un jour, lui marque-t-il, Pacuvius, les larmes aux yeux, dit à un nommé Actius, ou Arius son voisin : » Ami, j'ai dans mon jardin un arbre maudit où ma première femme s'est pendue, ensuite ma seconde, & dans le moment, ma troisième vient d'en faire autant. Eh quoi, lui répondit le voisin, des évènements aussi heureux vous font pleurer ! Bons Dieux ! de combien de dépenses cet arbre vous a délivré ! Donnez-moi, mon ami, donnez-moi de ce bois fortuné, je veux en planter «. Cicéron, dans son second Livre de l'Orateur, met cette historiette au rang des choses ridicules & attribue la réponse d'Actius à l'ami d'un

Sicilien qui se défolait de ce que sa femme s'était pendue à un figuier.

A C T I U S.

Il naquit de parens affranchis, sous le Consulat de Serranus & de Mancinus. Il dit lui-même, au rapport de Cicéron, qu'à l'âge de trente ans, il donna des Pièces de Théâtre sous les mêmes *Ediles* & en même-tems que Pacuvius qui pour lors était âgé de 80 ans. Ce dernier, prétend Gellius, vivait à Tarente; le jeune Actius y passa & fut curieux de voir le vieux Poète qui le retint chez lui pendant plusieurs jours. Il désira même d'entendre son *Atrée*, Actius lui en fit la lecture, & l'on rapporte que Pacuvius lui dit qu'il trouvait de l'élévation dans sa Tragédie, mais qu'en même-tems, il y apercevait un peu de rudesse. » Vous avez raison, lui répondit Actius, & je n'en rougis pas, car j'espère que je ferai mieux par la suite. On dit, ajouta-t-il, qu'il en est des esprits comme des pommes. Elles sont d'abord dures & aigres, mais elles deviennent tendres & agréables. Celles, au contraire, qui commencent par être molles & colorées, se gâtent avant de parvenir à la maturité : il faut donc aussi que l'esprit ait certaines duretés que le tems corrige ». Cette anecdote est rapportée mot pour mot par Vellius, & tous les Historiens conviennent qu'Actius devint si cher au peuple

Romain, qu'un de ses détracteurs fut condamné par P. Mutius. On lit dans Pline que ce Poète était d'une petite taille & qu'il se fit ériger une statue fort grande qui fut placée dans le Temple des *Muses*. On raconte qu'un jour on lui demanda pourquoi il ne plaiderait pas, lui qui, dans ses Tragédies, savait si bien forcer le sentiment, & qu'il en donna cette raison que l'on trouve dans Fabius. » C'est qu'au Théâtre, on ne dit que ce que je veux, au lieu qu'au Barreau, mes adversaires ne manqueraient pas de dire ce que je ne voudrais pas. Décius Brutus aimait tant cet Auteur, qu'il fit graver quantité de ses vers sur les frontispices des temples & sur d'autres monumens publics.

» Lorsque Jules César entra dans l'assemblée des Poètes, dit Valère Maxime, Actius ne se levait jamais pour le recevoir, non pas dans la vue de manquer à sa dignité, mais parce qu'il se croyait supérieur à lui du côté du mérite littéraire. On ne doit donc pas regarder cette conduite comme une insulte de la part d'Actius, attendu que dans ces sortes d'assemblées, la prééminence ne se dispute point par des titres de noblesse, mais par des ouvrages d'esprit.

Plusieurs Ecrivains prétendent qu'outre ses Pièces de Théâtre, Actius fut l'Auteur des *Annales* dont Aurélius Macrobe cite les vers suivans dans son premier Livre des *Saturnales*.

*Maxima pars Graium Saturno & maxima Athens
 Consciunt sacra , qua cronis esse iterantur ab illis.
 Cumque diem celebrant per agros urbesque fere omnes
 Exercent epulis lati , famulosque procurant
 Quisque suos , nostrique itidem , & nos traditus illinc
 Iste , ut cum famuli Dominis epulentur ibidem.*

» Les Athéniens & la plupart des Grecs célè-
 » brent en l'honneur de Saturne , des fêtes qu'ils
 » nomment *Saturnales*. Pendant ces fêtes , à la ville
 » comme à la campagne , on se livre à la joie & à
 » tous les plaisirs de la table : il en est de même
 » parmi nous , & c'est des Grecs que nous tenons
 » l'usage où nous sommes de manger ces jours-là
 » avec nos domestiques «.

Tragedia , dit Quintilien dans son dixième livre
 sur *Actius* & *Pacuvius* , *Tragœdia scriptores cla-*
rissimi gravitate sententiarum , verborum que pondere
& auctoritate personarum. Cæterum nitor , & summa
in excolendis operibus manus , magis videri potest
temporibus , quam ipsis defuisse , virium tamen actio
plus tribuitur. Pacuvium videri doctiorem , qui esse
docti affectant , volunt.

» Ces illustres Auteurs ont réuni dans leurs
 » Tragédies , la noblesse des pensées à l'énergie du
 » style , & à l'importance des personnages. Du
 » reste , s'ils ont répandu moins de grace dans leurs
 » ouvrages , & s'ils ne les ont pas portés à un plus
 » haut degré de perfection , c'est plutôt la faute

» des tems que la leur. Néanmoins on trouve dans
 » Actius plus de force & d'énergie. Ceux qui font
 » parade d'érudition , prétendent qu'il y en a
 » davantage dans Pacuvius ». Quoiqu'il en soit ,
 Cicéron dit le plus grand bien de ces deux Ecrivains ,
 & les Historiens citent d'eux quantité de pièces
 d'où l'on a extrait de très-belles pensées.

APHRANIUS.

Il serait regardé comme un des meilleurs Auteurs de l'Antiquité , s'il n'avait deshonoré ses ouvrages , en y mettant en jeu des passions contre nature , & en cela , dit Fabius , il n'a fait que peindre ses propres mœurs. De-là ce vers d'Ausonius Gallus :

Quam toga facundi scenis agitavit Aphrani.

C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même dans un de ses prologues , & c'est ainsi qu'en parle Macrobe dont le sentiment est conforme à deux Commentateurs d'Horace , Airon & Paphirion. Gellius rapporte plusieurs vers d'Aphranus , parmi lesquels on remarque les deux suivans sur la fagesse.

*Me genuit usus , mater peperit memoria ,
 Sophiam me vocant Graii , vos sapientiam.*

Cicéron observe que souvent Aphranus a profité des idées de l'Orateur Titius , mais qu'il les a rendues avec un ton peu convenable.

FABIUS DORSENNUS.

Horace parle de ce Poète dans le second livre de ses Épîtres à Auguste , & fait entendre que cet Auteur avait été attiré au Théâtre plutôt par l'appât du gain, que par le desir d'acquérir de la gloire. *Quantus* , dit-il :

Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis ,

Quam non astricto percurrat palpita sacco.

Gestis enim nummam in loculos demittere , posthac

Securus , cadat , an recto stat fabula talo.

» Voyez avec quelle force Dorsenne peint la
» voracité des parasites ; quelle faiblesse au con-
» traire & quelle négligence dans tous ses autres
» portraits ! mais il ne faut pas en être surpris.
» Cet homme là ne travaille que pour l'argent ,
» peu lui importe que sa pièce tombe , ou qu'elle se
» soutienne «.

Fr. Pétrarque adopte cette idée dans le vers suivant , où il peint ce même Dorsenne.

Qui mensas , versuque gregem laceraret edacem.

» Lui qui dans ses vers mettrait en pièces la
» troupe vorace des parasites «. Annæus Sénèque
prétend que l'on avait gravé ces paroles sur son
tombeau.

Hospes resiste & philosophiam Dorsenni lege. .

» Passant , arrête toi , & lis la philosophie de
Dorsenne «. Pierre Crinitus parle d'une pièce d'or

où ce Poète était représenté sous une figure barbare entourée de ces caractères. *Dorfenn. P.* mais cette médaille a été perdue.

SEXTUS TURPILIUS.

Volcatius lui donne le septième rang parmi les Poètes comiques. On prétend qu'il fut intimement lié avec Térence, & que quelquefois on joua en même tems des pièces de ces deux Auteurs. Les Grammairiens en attribuent un grand nombre à Turpilius, & vantent sur-tout celle qu'il avait intitulée *Trafleon*. » Le commerce des lettres, disait-il, est la seule chose qui rend présens les hommes absens ». Ce trait est rapporté par Saint Jérôme, dans une lettre à Nicias d'Aquilée. Pline parle d'un autre Turpilius, Chevalier Romain, qui excella dans la peinture.

LICINIUS IMBRES.

Si l'on établit une quatrième place pour les Poètes comiques, dit Volcatius, ce sera pour Licinius Imbres qu'il faut distinguer d'un autre Licinius qui fit des vers iambes & des épigrammes. Cicéron, Festus & plusieurs autres Ecrivains parlent souvent des Comédies du premier.

M. ATTILIUS.

Volcatius le met au cinquième rang des Auteurs comiques, & cependant Marcus Tullius, dans

ses lettres à Atticus, prétend qu'il ne fit que des Tragédies d'un style dur & barbare. Il en cite ces deux vers.

Suam cuique sponsam, mihi meam.

Suum cuique amorem, mihi meum.

» Chacun a sa femme, j'ai la mienne, chacun a ses amours, j'ai les miens «. C'est ainsi que plusieurs Littérateurs ont traduit ce passage, mais peut-être devrait-on l'interpréter de la manière suivante. » Qu'on laisse à chacun la jouissance de son épouse, & qu'on me laisse celle de la mienne. Que chacun soit tranquille dans ses amours, & que l'on ne trouble pas les miens «.

Cicéron parle de cet Attilius dans son premier livre *de finibus*, & dit que Licinius l'appellait le Poète de fer.

QUINTUS TRABEA.

Volcatius le range dans la huitième classe des Auteurs comiques, & Cicéron le cite dans plusieurs de ses ouvrages, entr'autres dans son second livre *de finibus*. Trabée, dit-il, donne trop à la volupté qu'il regarde comme la source des vrais plaisirs de l'ame.

TITINIUS.

Il reste très-peu de chose sur la vie de cet Auteur, & néanmoins il en est fait mention par

Festus , Nonius , Brisicien &c. qui lui attribuent *Pfalthrie* , *Gémine* & *Barbare*. C'est d'après lui que Serenus ordonne à un enfant de rassembler de l'ail comme un excellent préservatif contre l'enchantement. Les vers de Serenus à ce sujet , prouvent que Titinius avait donné de très-bonnes pièces au théâtre.

C N. A Q U I L I U S .

Ce Poète est cité par Varron & Gellius : ce dernier rapporte qu'on lui avait attribué quelques Comédies de Plaute , entr'autres la *Bæotie*. Le nom d'Aquilius fut commun à plusieurs grands hommes parmi lesquels il faut distinguer C. Aquilius Gallus , Auteur très-versé dans la science du droit civil.

L U C I U S P O M P O N I U S .

Il fut célèbre dans la composition des pièces *Atellanes* , & Saint Jérôme dans sa *chronique* d'Eusèbe , rapporte qu'il fleurit vers la cent soixante-douzième *Olympiade*. Nous savons , dit Velleius Paterculus , que du tems des Historiens Pisenna , Rutilius & Quadrigius , vécut le Poète Pomponius , Ecrivain recommandable par la nouveauté du genre qu'il inventa , & par les sentimens dont il l'embellit , mais il fut peu délicat dans ses expressions.

PUBLIUS POMPONIUS II.

Le premier était de Boulogne, & celui-ci de Véronne, selon Pline. Il compoſa des Tragédies, & vécut ſous les Empereurs Caius & Claude qui en faiſaient très-grand cas, ſur-tout le premier. Fabius prétend que lorsque quelqu'un de ſes amis lui conſeillait d'ôter certaines choſes de ſes Pièces, ſon uſage était de répondre : *J'en appelle au peuple.*

Pomponius ne ſe diſtingua pas moins dans les armes que ſur le Théâtre, & on lit dans Tacite que le Sénat lui accorda les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu les *Cattes*, peuple de Hène. On ajoute qu'il avait l'amitié la plus tendre pour Pline dont il était le parent & le compatriote. Tous les deux étaient d'une des plus illuſtres familles de Véronne. Ce fait eſt confirmé par Pline le jeune qui parle beaucoup de l'attachement de Pomponius pour ſon oncle.

Lilio Gíraldi aſſure avoir vu le nom de ce Poète ſur trois médailles : la première offrait au revers une Muſe tenant une lyre de la main gauche, & un cyſtre de la droite. Sur les deux autres, on voyait auſſi des Muſes, mais avec des attributs différens.

S U L P I T I U S.

On lit dans Aſcanius Pœdianus, qu'il fut la cauſe de la guerre civile qui s'éleva au ſujet des deux

frères Caius Cæsar Edile, & Lucius Cæsar Préteur. Le premier se flattait d'être nommé Consul sans passer par la Préture : Sulpitius fit échouer son projet par la force de son éloquence, & l'on courut aux armes. Ce fait est raconté fort au long par Cicéron dans sa harangue pour Scaurus, mais pour en revenir à Sulpitius, Pædianus que nous venons de citer, prétend qu'il fit d'excellentes Tragédies. Cicéron dans Brutus, l'appelle l'Orateur tragique.

S E R V I U S S U L P I T I U S.

Il fut bon Poète & célèbre Jurisconsulte. C'est lui dont Cicéron pleura la mort dans ses *Philippiques*, & auquel il fit élever une statue par ordre du Sénat, parce qu'il était mort en ambassade. Les Auteurs anciens disent le plus grand bien de ses ouvrages, mais le témoignage le plus avantageux que l'on puisse produire en sa faveur, ce sont les lettres même que l'on trouve dans Cicéron. Elles sont pleines d'élégance & d'érudition.

T. Q U I N T I U S A T T A.

Il fit quelques pièces comiques, & selon Saint Jérôme, il mourut à Rome vers la 170^e Olympiade. Les Grammairiens parlent de quelques-unes de ses Pièces, & Isidore en cite quelques vers qui nous apprennent la manière dont autrefois on employait le stylet dans l'écriture.

M U M M I U S.

Ce fut lui qui, selon Aurelius Macrobius, fit revivre les Pièces *Attellanes*, données autrefois par Novius & Pomponius.

D I O D O R U S S I C U L U S.

Les Historiens ont parlé de plusieurs Auteurs de ce nom, & l'on croit que celui-ci est le même qui, du tems d'Auguste, écrivit en Grec un ouvrage intitulé la *Bibliothèque*. Cet ouvrage & les voyages qu'il fit pour en recueillir les matériaux, l'occupèrent trente années entières. Suidas & Athénée lui attribuent plusieurs Comédies, parmi lesquelles ils distinguent *Epiclère*, *Auletris* & les *Panégyristes*. Strabon qui en parle comme d'un Auteur très-estimé de son tems, cite deux autres Isidores dont l'un était originaire d'Alexandrie, & s'était acquis une grande réputation par ses Tragédies. Le quatrième Diodore naquit à Sinope dans le Pont, & si l'on en croit Athénée, il fit d'assez bonnes Comédies. Enfin il y eut un cinquième Diodore, surnommé Epaite ou Elaite, qui composa des Elégies. C'est de lui que Parténée dans ses amours, a emprunté la fable de Daphnée changée en laurier. La manière dont il raconte cette aventure, est différente de celle que l'on trouve dans Ovide, & en cela, il a été suivi par Probus dans les *Géorgiques* de Virgile.

L É O N T I U S.

Il était Argien , Disciple d'Athénion , & ami intime de Juba , Roi de Mauritanie. Athénée dans son huitième livre , cite quelques-unes de ses Tragédies.

D É C I U S L A B É R I U S.

Il était Chevalier Romain , & composa plusieurs Pièces dans le genre bouffon. (Voyez ce que nous en avons dit , Tom. IV , Part. prem. p. 117 & 118). Un jour , il cherchait une place au Spectacle , & Cicéron lui dit : *Je vous en aurais donné une auprès de moi , mais je suis assis trop à l'étroit.* Le but de l'Orateur dans ces paroles était de lancer une Epigramme sur César qui avait admis au Sénat des hommes de toute espèce , Labérius le sentit , & fit la réponse suivante : *Il n'est pas étonnant que vous vous trouviez à l'étroit , vous qui avez coutume d'avoir deux places.* Cicéron venait de quitter le parti de Pompée pour embrasser celui de César , & Labérius ne pouvait lui reprocher sa légèreté avec plus de finesse. *Il est juste ,* lui dit une autre fois Publius qui venait de l'emporter sur lui dans une Pièce , *il est juste que vous soyez le spectateur indulgent de celui dont vous avez été le rival. Les mêmes ,* reprit Labérius , *ne peuvent pas toujours occuper les premières places : lorsque vous serez monté au plus haut degré de gloire,*

vous aurez de la peine à vous y maintenir , & vous tomberez avant que d'en descendre. Tel est mon sort , & tel sera celui de l'Ecrivain qui me suivra. La louange publique n'est pas pour un seul.

Cicéron a parlé quelquefois de ce Poète , & voici ce qu'il en écrivait à Cornificius : *A force d'habitude , je me suis tellement endurci dans mes malheurs , que je voyais sans émotion T. Plancus dans les Jeux donnés par César , & que je n'étois pas fâché d'entendre les Pièces de Labérius & de Publius.* Tel est à-peu-près le jugement qu'en porte Horace lorsqu'il dit : J'admire les faillies de Labérius dans ses Pièces bouffonnes , comme j'admire d'excellens Poëmes. Gellius observe que Labérius abusait étrangement de la permission de faire des mots , & il en donne dans son Livre 16^e , une liste à laquelle il a joint celle des Pièces du même Auteur qui jouit de toute sa santé jusqu'à une extrême vieillesse. St. Jérôme prétend dans sa Chronique d'Eusèbe , qu'il mourut à Pouzol , dix mois après les funérailles de César.

P U B L I U S.

Il était Syrien de nation , & c'est de-là que lui vint le nom de Syrus. Il naquit dans la servitude , & sa figure , son esprit le rendirent cher à son maître qui , après l'avoir affranchi , le fit élever avec le plus grand soin. Lorsqu'il se fut acquis
de

de la réputation par ses Pièces comiques, il parcourut les différentes Villes d'Italie où il réunit tous les suffrages, & bientôt il fut appelé à Rome par César qui fit jouer ses Pièces dans les Jeux. Publius y défia tous ceux qui travaillaient alors pour le Théâtre, le sujet fut choisi, le tems fixé, & Publius l'emporta sur ses concurrens du nombre desquels était Labérius. Les ouvrages de ce même Publius étaient remplis de maximes que l'on retrouve dans plusieurs Ecrivains, tels que Gellius, Macrobe, Sénèque & autres.

C N. MARTIUS.

Il était plein d'érudition, & fut Auteur de quelques Pièces comiques. Antoine Julien, habile Rhéteur, disait que son oreille était agréablement flattée des mots nouveaux que cet Auteur avait inventés. *Il a su*, ajoute Tércntianus Maurus, mettre dans son style autant de graces & de beauté, que le Poète Grec Hypponax qu'il a pris pour modèle dans la composition de ses vers *mi-nyambes*.

Il a existé un autre Cn. Martius connu par son goût pour l'agriculture, & par la faveur dont il jouit auprès d'Auguste. On lui attribue une Lettre très-estimée qui se trouve dans le Livre 11^e de celles de Cicéron.

Dans le même tems à-peu-près, vécurent Hof-

Tome VI. Part. II.

Q

tilius & Lentulus cités par Florus Seprimius Tertullien dans son Apologétique pour les Chrétiens, où il parle des Pièces de Théâtre & de la lubricité des Dieux du Paganisme. Il en fait encore mention dans son Livre du *Manteau de Lentulus*....
Ce noble ruiné, dit Juvénal, Satyre VIII, *a très-bien joué Lauréote suspendu à un gibet auquel, selon moi, il devrait être vraiment attaché.*

*Laureolum velox etiam bene Lentulus egit,
 Judice me, dignus vera cruce.*

Cependant, il n'est pas certain que le Poète Lentulus soit celui sur le compte duquel Juvénal s'exprime aussi librement.

P A P P I U S.

Il savait remuer les passions de ses auditeurs avec tant d'art, qu'il les faisait pleurer à sa volonté. Aussi disait-il : *Mes amis & ceux qui me connaissent, ne manqueront pas de verser des pleurs à ma mort, car de mon vivant j'en ai fait répandre à tout le monde.* C'est vraisemblablement lui que Fr. Pétrarque avait en vue lorsqu'il a dit dans son Eloge sur la Poétique : *J'ai connu un Auteur qui par ses chants savait attendrir les cœurs les plus durs, & qui avait le pouvoir de leur arracher des larmes.* Malgré ces autorités, quelques Grammairiens prétendent que Pappius ne fut qu'Ac-

FUTURIUS, ou SUTRIUS.

Il composa quelques Pièces comiques dans l'une desquelles il fait dire à une Courtisane : *Tu m'apportes du myrte , afin que je soutienne les assauts de l'amour avec plus de force.* Ce trait est cité par Fulgence qui écrit Futrius au lieu de Sutrius. Il eut pour contemporain le Poète Succi-
 cius , Auteur de plusieurs Pièces , & entr'autres de la *Pêcheuse* dont on faisait très-grand cas.

RUTILIUS GEMINUS.

Il se rendit célèbre par quelques Tragedies , & sur-tout par un *Astyanax* qui fut très-estimé. Il composa aussi les Livres *pontificaux* dans lesquels il dit beaucoup de choses sur les douze Prêtres de Cérès & de Bacchus. Lilio Giraldi assure avoir vu de lui un petit Ouvrage en vers élégiaques , dans lequel il avait rendu avec la plus grande élégance , l'histoire d'une quantité de faits très-curieux. Cet Ouvrage avait pour titre : *Rutilii Claudii nummatiani Galli ad venerandum Ruffinum Hódaporicon.* On croit qu'il vécut du tems d'Honorius , qu'il était Français de nation , homme Consulaire , & Capitaine des gardes.

GRACCHUS.

Il composa des Tragédies , & fut contemporain d'Ovide qui en parle dans son 3^e Livre du *Pont*.

Cum Varius , Gracchusque darent fera dicta tyranno &c.

Ce vers désigne *Thyeste* dont ce même *Gracchus* fut l'Auteur , conjointement avec *Varius*.

PHILISTION.

L'opinion commune est qu'il était de *Nicée* ; & ce sentiment est confirmé par l'Epigramme suivante traduite du grec : *Philistion de Nicée qui a su mêler la gaité aux chagrins dont la vie humaine est accompagnée. On présume qu'il vécut sous l'empire d'Auguste , vers la 196^e. Olympiade , & tous les Historiens assurent qu'il mourut en riant. Ses Comédies étaient pleines de grâces & de délicatesse. Quoiqu'on n'ait aujourd'hui que du mépris pour les Pièces comiques , dit Cassiodore , (Liv. IV de ses Œuvres diverses) il s'en est trouvé une de Philistion , que l'on a conservée avec soin comme un remède excellent contre la tristesse. St. Jérôme parle de cet Auteur dans ses Apologies contre Ruffin.*

NICOLAS DAMASCÈNE.

Il était contemporain de *Philistion* , & , comme lui ; il composa en grec des Tragédies & des Comédies que les Grammairiens prétendent avoir été très-estimées. *Egesippe* & *Joseph* assurent qu'il fut intimement lié avec *Hérode Roi des Juifs*. *Suidas* ajoute que des mœurs douces & agréables ,

une taille avantageuse, un air noble & distingué, un visage riant, une modestie toujours égale lui gagnèrent les bonnes grâces d'Auguste. Les Anciens font grand cas de ses ouvrages, & sur-tout de son Histoire qu'il avait donnée en plusieurs volumes. » La science, disait-il, peut être comparée à un long voyage : il est des endroits que l'on traverse rapidement, d'autres dans lesquels il faut s'arrêter, soit pour manger, soit pour les considérer avec attention : c'est ainsi que l'on parvient au terme désiré, & que l'on finit par se trouver dans sa propre maison. Il en est de même de la science, & après avoir parcouru les différens objets de nos connoissances, nous arrivons enfin à la vraie sagesse, séjour du repos & du bonheur «.

C. MÉLISSUS.

Il était originaire de Spolette où il naquit libre; mais il y fut abandonné par ses parens, & il passa dans les mains d'un particulier qui lui fit faire de si bonnes études, qu'il entra au service de Mécène en qualité de Grammairien. Ce maître lui plut au point, qu'il aima mieux rester son esclave, que de céder aux sollicitations de sa mère qui fit tous ses efforts pour l'engager à jouir des droits de sa naissance. Cependant il fut mis en liberté peu de tems après, & appelé Mécène. Mélisse, comme on peut le voir dans le 28^e. Livre de l'Histoire

Q 3

Naturelle de Pline. Nous avons su, dit cet Auteur, que Mécène Mélisse s'abstint de toute espèce de travail pendant trois années entières, parce qu'il était incommodé de convulsions & d'une perte de sang, mais Mécène le présenta à Auguste qui lui confia la garde des Bibliothèques dans le Portique d'Octavie. A l'âge de 60 ans, il fit un Recueil de bons mots & inventa un nouveau genre de Pièces comiques qu'il nomma *Trachata*. Il est fait mention de ce Poète dans Ovide & dans Acron qui parlent en même-tems d'Hélius Lamia, d'Antoine Rufus & d'Aphricanus Pompée, Auteurs peu connus.

HÉLIUS MÉLISSUS.

De notre tems, dit Gellius dans son 18^e. Livre des *Nuits Attiques*, il y a eu un Hélius Mélissus Grammairien d'une grande réputation; mais en Littérature, il avait plus de vanité que de science. Outre un très-grand nombre d'ouvrages dont il fut l'Auteur, il composa un Livre quel'on regarda comme très-précieux au moment où il parut. Il avait pour titre, *la Propriété de parler*, & Mélissus prétendait que ce privilège était la corne d'abondance. Qui donc, dit Gellius, croira pouvoir parler proprement & comme il convient, s'il n'a pas le Livre de Mélisse? Gellius parlait-il ironiquement, ou disait-il ce qu'il pensait?

TURANIUS.

Il vécut sous Auguste & fut contemporain de Méliſſus. Il fit quelques Tragédies, & ſon nom eſt cité dans Ovide qui dit en parlant de lui :

Muſaque Turani tragicis innixa cathurnis.

Le même Poète parle de Lupus qu'il dit avoir joué dans les Pièces de ſa compoſition. Dans ce tems encore, vivait Sévère dont Ovide reçut une Elégie qui ſe trouve inférée dans le IV^e Livre du Pont.

ASINIUS POLLIO.

Il joignit le talent de la poéſie à celui de l'éloquence, & ſon nom eſt cité dans Horace, ainſi que dans Catulle qui l'appelle le père des faillies & de l'enjouement. *Pollion*, dit Eusèbe dans ſes Chroniques, vivait dans la 195^e. Olympiade ; il était Orateur & homme Conſulaire. Il triompha des Dalmates & mourut à Tuſculum, dans la 80^e. année de ſon âge. Quintilien, dans ſes Controverſes, ajoute qu'il avait toujours été l'ennemi de Cicéron contre lequel il s'acharna, même après ſa mort.

ASINIUS GALLUS.

Il était fils de Pollion, & comme lui, il perſécuta les mânes de Cicéron auquel il compara ſon père qu'il mit beaucoup au-deſſus. Il exiſte encore

des vers de Pline le jeune sur les Livres que Gallus composa contre son ennemi qui trouva un défenseur dans la personne de Claudius, & Gallus fut réduit au silence. Dion & Tacite racontent de quelle manière il encourut la disgrâce de Tibère qui, selon Eusèbe, le fit périr dans les supplices les plus cruels, vers la 199^e. Olympiade, un an avant la mort de Tite-Live.

ARISTIVS FUSCUS.

Il fit des Comédies selon Porphirion, & des Tragédies selon Acron. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vécut sous Auguste, & fut un des grands amis d'Horace.

ANNÆUS SÉNÈQUE.

On distingue communément Sénèque le tragique de Sénèque le Philosophe, & les savans n'ont encore pu décider auquel des deux on est redevable des Tragédies dont nous allons offrir la traduction. Selon Juste Lipse, le père du Philosophe vivait à Cordoue pendant la guerre civile de César & de Pompée. Il y enseignait la rhétorique, & avait pour femme Helvia dont il eut trois fils, savoir le Philosophe, Annæus Novatus & Mela, père de Lucain. Le même Juste Lipse assure que le premier est vraiment l'Auteur des Tragédies, & son opinion est confirmée par celle d'Erasme.

T. VI. P. II.

P. CCXXXVI.



J. D. Dugère del.

L. Jogan sculp.

SÉNEQUE.

Malgré la sévérité de sa morale, cet Ecrivain ne fut point insensible à l'amour, & jaloux de plaire, il plut en effet à la célèbre Agrippine, seconde femme de Claude, mais son intrigue ne tarda point à se découvrir, & Sénèque fut relégué dans l'île de Corse où pour charmer son exil, il composa ces Pièces de Théâtre dans lesquelles on retrouve cette abondance ingénieuse & souvent fatigante qui se rencontre à chaque instant dans ses œuvres philosophiques.

Quelques Auteurs assignent une autre cause à la composition de ses Tragédies, & Gronovius prétend qu'il les fit dans la vue de voiler sa morale à Néron dont le caractère devenait de jour en jour plus impétueux : ce moyen, ajoute-t-il, lui parut le plus favorable pour donner à son élève des leçons qui pussent le modérer, sans choquer son amour-propre.

Heinsius n'attribue au grand Sénèque qu'*Hypolyte*, *Médée*, les *Troyennes* & *Thyeste*; *Hercule furieux*, *Œdipe* & *Agamemnon*, à son frère vulgairement appelé le *Tragique*. A l'égard de la *Thébaïde*, de *Hercule sur le mont Oëta* & d'*Octavie*, il conjecture qu'elles sont de trois différens Auteurs inconnus. Ce critique ne fait aucun cas de la première, mais Juste Lipse la regarde comme un chef-d'œuvre, & ne l'appelle que la

divine Thébaine. On a même avancé qu'elle était de quelque Poète célèbre du siècle d'Auguste.

Le Père Brumoy affirme que ces mêmes Tragédies ne sont d'aucun Sénèque, mais d'un Anonyme qui aura pris ce nom très-fameux alors dans la République des Lettres; mais cette opinion est sans fondement, & l'Auteur du Théâtre des Grecs ne l'aurait point hasardée, s'il avait étudié le style des deux Sénèques avec autant d'attention que celui de Sophocle & d'Euripide. Il aurait trouvé la même marche, la même érudition, la même manière dans les Tragédies que dans les œuvres Philosophiques du Précepteur de Néron. Le fond des idées & des images est absolument du même génie, & par-tout on retrouve le *Philosophe* dans le *tragique*, excepté dans *Octavie* & dans *Hercule sur le mont Oëta*. Quant à cette dernière où il paraît lui-même sur la Scène, il est certain qu'elle n'est pas de lui; mais d'après les autorités que nous venons de citer, & sur-tout d'après le style qui nous semble la plus déterminante de toutes les raisons, il n'est guères possible qu'il ne soit pas l'Auteur des autres. Revenons à sa personne, & l'on verra qu'il doit être mis au nombre de ces hommes rares qui ont paru dans le monde.

Originaire d'une province encore réputée barbare, il arrive à Rome avec son frère & son ne-

veu : Caligula y régnait , les deux Sénèques étaient d'une des plus grandes familles de Cordoue , & peut-être ne durent-ils qu'à cet avantage la distinction avec laquelle on les accueillit dans une ville où l'on avait le mépris le plus injurieux pour tous les étrangers. La philosophie & l'éloquence y jouissaient alors de la plus haute considération , & les deux Espagnols étudièrent la rhétorique sous Pomponius Marcellus , la doctrine de Zénon sous Socion d'Alexandrie.

Notre Sénèque ne tarda pas à étonner ses maîtres par la rapidité de ses progrès , & bientôt il figura parmi les grands Orateurs de son temps. Il plaida même une cause célèbre dans le Sénat qui le combla d'éloges , mais Caligula qui se flattait d'être le plus éloquent des Romains , fut jaloux de voir qu'un étranger osât lui disputer ce titre , & Sénèque abandonna le barreau. Né avec de l'ambition qui perce à travers tous les voiles dont il cherche à la couvrir dans ses écrits , il s'attacha d'abord à Domitius , premier époux d'Agrippine , moins pour lui cependant que pour cette femme à laquelle il inspira de l'amour , & qui dans la suite fut l'instrument de sa fortune. Exilé pour elle , & rappelé au bout de deux ans sous l'Empire de Claude auquel elle s'était mariée , il fut élevé à la préture , & nommé gouverneur de Néron qui , après avoir été le bourreau de sa mère , de son frère , de sa femme &

d'un nombre infini d'illustres victimes, finit par immoler Sénèque même. La seule grace qu'il obtint, ce fut de choisir le genre de sa mort, & il eut le courage de s'ouvrir les veines. Ses amis fondaient en larmes, & le mourant faisait tous les efforts pour les consoler. *Voyez, leur disait-il, voyez mon âge & mes infirmités. Néron me fait descendre dans la tombe à laquelle je touchais & où j'allais descendre sans lui. Faut-il vous affliger parce que je devance mon heure de quelques momens ?..... Vous, ma chère femme, ma vertueuse Pauline, ressouvenez-vous de moi, de mon amitié pour vous, vivez heureuse, & supportez courageusement ma perte.*

Mais cette fidèle & courageuse épouse lui déclare qu'elle ne veut pas lui survivre, & qu'elle lui demande en grâce de se faire aussi ouvrir les veines, afin de confondre son sang avec le sien. Elle était jeune & belle, Sénèque l'aimait au point d'imaginer avec peine qu'un jour elle pourrait être à un autre, & il agréa son sacrifice auquel il l'encouragea par des paroles spécieuses. *Je m'y opposerais, lui dit-il, si nous vivions dans un siècle plus pur, mais la cruauté de Néron & la corruption de sa cour me font céder malgré moi, à l'excès de votre tendresse.* On peut, en effet, se rappeler ce luxe incroyable, ce penchant universel pour les plaisirs, ce raffinement de volupté qui caractérisent le siècle

de Néron, ces ressorts que l'on imaginait pour réveiller la satiété, & sur-tout la coquetterie des femmes dont on peut juger par celle de l'Impératrice qui pour enflammer davantage les desirs de ceux qui la contemplaient, prit le parti de paraître rarement en public, & de ne s'y présenter qu'avec un voile qui lui couvrait la moitié du visage. *Velata parte oris, ne satiaret aspectum.*

Cependant Pauline se met dans le bain, on lui ouvre les veines, & elle voit mourir Sénèque à qui la vieillesse avait déjà ôté une partie de son sang. Avant d'expirer, il jeta en riant de l'eau chaude à ses esclaves, auxquels il dit : *offrez cette eau à Jupiter Libérateur* : à peine eut-il fermé les yeux, que Néron fut instruit de la résolution de Pauline, & envoya promptement à son secours : on lui sauva la vie, quelques efforts qu'elle employât pour la perdre, mais dès ce moment elle ne fit que languir, & peu de tems après elle descendit dans le tombeau.

Quelques Ecrivains prétendent que Sénèque fut condamné à la mort pour avoir conjuré contre son élève, & plusieurs autres assurent qu'il était innocent : mais que penser d'un sage qui écrivit son traité du mépris des richesses sur une table d'or, avec un stylet de diamans, & qui après tant de déclamations sur la vanité des grandeurs, fut soupçonné d'avoir formé une conspiration pour

parvenir à l'Empire. Qu'il ait été coupable ou non du crime que nombre d'Historiens lui ont imputé, il est certain que sa conduite ne fut pas aussi sévère que sa morale, & que le mépris qu'il paraissait avoir pour les grands biens, ne l'empêcha pas de saisir les occasions d'agrandir sa fortune; aussi est-il appelé le *riche Sénèque* par Columelle, Pline, Tacite & Juvenal, qui dans plusieurs endroits ont parlé de son luxe & de la beauté de ses jardins.

Outre ses Tragedies & ses Préceptes de Morale, on lui attribue un petit ouvrage sur le jeu, & Saint Jérôme qui le range dans la classe des Auteurs Chrétiens, assure qu'il fut long-tems en correspondance avec Saint Paul. D'après cela, on ne doit pas s'étonner si quelquefois il s'éleva contre la superstition des Romains & des Gentils. Lillo ajoute qu'il composa lui-même son épitaphe dont voici le Latin & la traduction.

Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores,

Ite, alias posthac sollicitate animas :

Me procul à vobis Deus evocat, illicet assis

Rebus terrenis hospita terra vale.

Corpus avara tamen solentibus accipe saxi,

Namque animam celo reddimus : ossa tibi :

» Peines, travaux, talens, & vous honneurs qui
» en êtes la récompense, allez désormais tourmenter
» d'autres âmes. Dieu m'appelle loin de vous,

» j'ai fait mon rôle dans ce monde. Adieu terre
 » qui m'a logé : garde néanmoins ce corps qu'il
 » faut laisser à ton avarice , car notre ame est
 » pour le ciel , & nos os font à toi «.

OBSERVATIONS sur ses Tragedies.

L'Abbé de Marolles les a traduites il y a 150 ans , & cette traduction est illisible , quoique le Marquis de Chambray , Ménage & le Conseiller Petitville lui en aient adressé les complimens les plus flatteurs. Il se vante de l'avoir faite en trois mois , & certainement il lui fallait beaucoup plus de tems pour y donner une idée du génie de son original. Nous n'estimons pas plus celle de Linage imprimée sous la Fronde en 1651 , & l'on devine aisément que son style doit être rempli des expressions les plus grossières. On peut en juger par quelques fragmens de Garnier qui vivait du tems de Henri III , auquel il a dédié son Théâtre dans lequel on trouve trois Tragedies imitées de Sénèque ; la *Troade* , *Antigone* ou la *Thébaïde* & *Hypopolite*. Voici comme il décrit la mort de ce jeune Prince.

» Si-tôt qu'il fut sorti de la Ville fort blême ,
 » Et qu'il eut attiré les timoniers lui-même ,
 » Il monte dans le char & de la droite main
 » Lève le fouet sonnant.

Plus bas il dit , en parlant de la vague qui apporte le monstre :

- » Elle s'en vient roulant à grands bonds vers le bord
- » Qui frémit de frayeur d'un si vagueux abord ,
- » L'eau se creuse en dessous en une large fosse
- » Et des flots recordés tout à l'instant se boffe :
- » Elle bout , elle écume & suit en mugissant
- » Le monstre qui s'en va sur le bord élançant &c.

Laurent Brisset , Gentilhomme Tourangeau , nous a laissé aussi un *Hercule furieux* , traduit de Sénèque , & imprimé en 1589. Écoutons le début , c'est Junon qui parle.

- » Sœur du grand Dieu tonnant , car ce nom seul me reste ,
- » J'ai , toujours laissé veuve en la voûte céleste ,
- » Jupiter étranger qui se sied au milieu
- » D'un ferrail de P. . . qui possèdent mon lieu.
- » Sus , habitons la terre : aussi bien les paillardes
- » Dans le ciel mon palais se parant de gaillardes :
- » Tout le ciel en est plein.

Le même monologue a été rendu en Français par Benoît Banduin d'Amiens , Principal du Collège de Troyes & Docteur en Théologie , dans sa traduction d'Annaeus Sénèque : c'est ainsi qu'il commence :

- » Propre sœur que je suis du grand Roule-rounette ;
- » Car en ce titre seul tout mon loir se resserre ,
- » Je l'ai enfin quitté ce Jupin qui toujours
- » Dédaigneux de mon lit loge ailleurs ses amours.

» Oui ,

- » Oui, veuve, j'ai laissé la maison étoilée
- » Contrainte que je suis de céder exilée
- » A ces Gar. . . .

Il est inutile de faire remarquer tout le ridicule de ces différens morceaux , & nous nous contenterons d'observer que l'on avait déjà banni du beau langage les termes indécens dont ces Auteurs se servent pour rendre *Pellex & Meretrix*. Le premier signifie une femme qui attire , qui séduit par ses charmes ; le second , celle qui se fait payer , & en latin ces deux termes sont admis dans le style le plus relevé , puisque Lucain appelle Cléopâtre *Meretrix Regina* ; mais en français ce sont des injures , & dès le tems de ces Traducteurs que nous venons de citer , on y avait substitué les mots de *courtisane* & de *maîtresse*.

Il est donc évident que le Théâtre de Sénèque manque à la Littérature Française , & nous avons cru devoir le donner , non comme un modèle , mais comme le seul Auteur tragique qui nous reste de l'ancienne Rome. La *Médée* d'Ovide n'est point parvenue jusqu'à nous , & l'on ne connaît que de nom Livius Andronicus , ainsi que quelques Auteurs Latins , faibles imitateurs d'Eschyle , de Sophocle & d'Euripide.

Les uns ont dit beaucoup de mal des Tragédies que nous offrons , les autres en ont fait les plus grands éloges , & parmi ces derniers , on compte

Tome VI. Part. II.

R-

Sidonius Appollinaris , Lactance & Paul Lombard. Elles furent admittées au seizième siècle ; Rotrou en fit son étude particulière ; en un mot , Corneille & Racine même en ont traduit & imité plusieurs endroits. Moins indulgent que ces deux Ecrivains , Despréaux a blâmé les plaintes ampoulées d'Hercule , & depuis ce critique , Sénèque a beaucoup perdu.

Tout homme sensé trouvera de l'enflure dans cet Auteur , & s'apercevra qu'il n'est sublime qu'avec effort ; mais il l'est souvent , mais il a plus d'excès que de défauts , & il sera lu avec plaisir par ceux qui préfèrent à la marche compassée du raisonnement , la fougue d'une imagination qui s'égare quelquefois , mais qui étonne toujours : d'ailleurs , s'il n'a rien de la simplicité des Grecs , si ses personnages déclament plus qu'ils n'agissent , s'il offre plus de beaux vers que de situations intéressantes , c'est que telle était la manière de son siècle dans lequel on était devenu précieux , en voulant ajouter à l'urbanité de Cicéron , de Virgile & d'Horace ; boursoufflé , en s'efforçant d'aller au-delà de leur énergie.

Ce fut sur-tout sous le règne de Néron que ces prétentions devinrent générales ; & l'on connaît le ridicule de quelques-uns de ses vers que Perse nous a conservés. Sa Cour était remplie de jeunes gens dont l'esprit & la suffisance donnaient le ton

dans tous les genres. Sénèque parut, & le désir de plaire l'obligea d'adopter le mauvais goût de ses contemporains. Ce fut dans la même vue que l'Auteur du *Misanthrope* composa autrefois *George Dandin* & *Pourceaugnac*. Ajoutons à cela qu'il ne faut point juger des Pièces de Sénèque par les nôtres. Le local, la manière, les spectateurs, la pompe théâtrale, tout en est différent.

Parmi nous, la Tragédie est l'amusement de quelques personnes instruites ou désœuvrées ; à Rome, c'était le spectacle de toute une nation composée de citoyens *qui ne faisaient pas un geste*, dit Balzac, *qui fût indigne des Souverains du monde*, & qui, même en riant, conservaient leur dignité. Les Tragédies y étaient représentées dans ces cirques immenses dont nous avons donné la description ; le local seul imposait la nécessité d'y introduire de la majesté ; on la puisa dans la religion, & les Dieux parurent sur la scène : dès lors, on crut ne pouvoir mettre trop d'épique dans les vers, trop de faste dans les expressions, trop d'éclat dans la musique des chœurs qui terminaient les actes, trop de merveilleux dans les décorations dont la richesse parut le moyen le plus propre pour frapper la multitude ; en un mot, on aggrandit les personnages en les exhaussant sur des cothurnes, en leur donnant des porte-voix, & l'on dénatura le caractère de leurs visages, en les

R 2

couvrant de masques sur lesquels étaient peints les traits connus de ceux qu'ils représentaient. Nous sommes bien éloignés d'avoir ce gigantesque, & il n'est pas étonnant que le langage de nos Poètes dramatiques soit si différent de celui des Anciens.

Quelques Auteurs prétendent que la gravité stoïque de Sénèque l'empêcha de s'avouer l'Auteur de ses Tragédies, qu'il les mit sur le compte de son frère ou de son fils, & qu'elles ne furent pas même jouées de son vivant. Peut-être aussi appréhendait-il que Néron ne s'y reconnût : son but, en les composant, avait été de montrer à son élève toute l'horreur des vices dont il avait le germe, & les applications que l'on n'aurait pas manqué de faire des portraits de l'Ecrivain, auraient attiré sur lui le ressentiment d'un souverain qui peut-être l'a condamné à la mort pour des causes beaucoup plus légères.

D'après ces précautions qui réellement ont été prises par Sénèque, il n'est pas étonnant que les Historiens soient partagés sur le nom du véritable Auteur des Tragédies, & cependant ces mêmes précautions prouvent qu'elles sont effectivement du *Philosophe* qui, d'ailleurs plus jaloux de détruire les abus de son siècle, que d'avoir la réputation d'un excellent Tragique, ne courut la carrière du Théâtre que pour y répandre les grands

principes de Zénon. Il crut que c'était le moyen le plus sûr de faire goûter ses maximes aux Romains pour qui les Spectacles étaient devenus un besoin indispensable. Ajoutons à cela que l'épicurisme qui avait perdu la Grèce , allait perdre aussi ses concitoyens , & que ce n'était plus le tems où Fabricius , entendant vanter à Cynéas la morale d'Epicure , s'écria : *Plût aux Dieux que toute la Grèce fût Epicurienne , nous aurions bientôt fait !* Les Romains du siècle de Sénèque pensaient tous comme Cynéas , le luxe était à son comble , la corruption l'avait suivi , les Césars n'écrivaient plus à leurs maîtresses que sur des tablettes de cornalines & de saphir ; enfin la décadence de l'Empire approchait , & Sénèque , aussi fastueux que ses contemporains , voulait au moins retarder le désastre par la force de ses discours.

Depuis quelque tems, les Français ont couru avec empressement à la représentation de ces Drames noirs & sombres puisés chez une nation à qui les commotions fortes sont nécessaires , & ce goût , qui ne peut être que momentané , a préparé nos lecteurs sur la cruauté de quelques personnages de Sénèque. Hercule leur fera moins d'horreur , lorsque , dans un accès de rage , il poignarde ses enfans sur le sein d'une femme qu'il adore & dont il est adoré. Ils ne frémiront pas lorsque le fau-

vage Hipolyte saisira Phèdre par les cheveux , & voudra l'immoler à son ressentiment; lorsqu'Ulysse menacera Andromaque de lui faire éprouver toutes les horreurs de la torture. La superstition avait consacré ces atrocités attribuées aux héros de l'antiquité , la tradition les avait transmises , & la religion défendait d'en adoucir les traits. On les respectait du vivant de Sénèque , & ces mêmes Romains qui vivaient comme des Sybarites , qui vantaient leur clémence & leur humanité , couraient en foule aux Cirques où des gladiateurs devaient s'entrégorger. Que l'on considère les Spectacles depuis leur origine , & l'on verra que dans chaque nation , la scène a toujours présenté des objets conformes au goût dominant. Ainsi, sous Charles V, on n'a eu d'autres Pièces à Paris que celles des Confrères de la Passion qui jouaient les Mystères , l'Evangile & les Actes des Apôtres. Les Pièces de Jodelle sous Henri III , étaient analogues aux mœurs de leur tems. Sous Louis XIII , Hardi donna une idée du changement survenu dans le caractère d'un peuple naturellement volage , & l'on retrouve la même marche dans la *Sylvie* de Mairet , dans la *Marianne* de Tristan. Lorsque Corneille parut , les esprits étaient encore échauffés par le feu des guerres civiles , & son énergie fut admirée ; Louis

XIV répandit alors dans la France cette politesse, cette galanterie qui régnaient à sa Cour, & Racine écrivit.

Les Anciens avaient de l'exagération dans leurs douleurs, & les Princesses de Sénèque s'arrachent les cheveux, se meurtrissent le sein qu'elles découvrent aux yeux du peuple. Les chœurs des jeunes filles les imitent, & se mettent le corps en sang. Ces excès sont révoltans, & pour les supporter, il faut se ressouvenir que pendant longtemps ils firent les délices des Grecs & sur-tout des Romains : *mais enfin*, dit Corbinelli, on s'avisa de noyer ces afflictions dans le vin, & de choisir la bonne chère pour le dernier charme de la mauvaise fortune : c'était un charme en effet qui couvrait un mal par un autre, en ajoutant la perte de la raison à celle d'un frère ou d'un ami.

On a vu que la méthode des Anciens était d'expliquer dans un monologue le sujet de leurs Tragédies, ou de leurs Comédies, & chacun de ces monologues est très-long dans Sénèque, mais travaillé avec le plus grand soin. C'est dans ses chœurs sur-tout qu'il accumule les plus belles images, les sentences les plus graves, les pensées les plus brillantes & les plus hardies, les vers les plus pompeux. On lui reprochera de les avoir trop chargés d'épithètes, mais en même-tems, on sentira que cet excès d'élégance qui chez tant d'au-

tres tiént à la disette d'idées , est l'effet de l'abondance chez Sénèque. D'ailleurs , c'est un luxe qui disparaît dans l'original par la variété des mesures que le Poète fait se ménager. La plupart de nos Drames Français sont écrits en vers *alexandrins* dont la marche est toujours la même ; dans Sénèque , c'est l'*iambe* , l'*asclépiade* , l'*anapest* , le *saphique* , l'*alchäische* , toutes mesures variées qui s'entremêlent , & bannissent la monotonie. Ce même homme fait se resserrer quand il le veut , & alors nul Auteur ne le surpasse en précision. Ses Pièces en feront la preuve , & l'on y trouvera quantité d'exemples d'une brièveté qui lui est propre dans les attaques & dans les répliques : ce sont autant de traits , que de mots. Corneille a souvent imité cette précision qui jette de la chaleur dans le dialogue , quand elle n'est pas trop prodiguée : nous n'en citerons ici que le *moi* de Médée qui est de Sénèque , mais le *qu'il mourût* des *Horaces* , n'est dû qu'au génie de l'Ecrivain Français.

A l'égard de l'Auteur Latin , s'il mit trop d'harmonie dans ses vers , c'est qu'il voulait égaler les Poètes de son tems qui ne songeaient qu'à charmer les oreilles , & qui souvent négligeaient la pensée pour ne s'occuper que d'une mesure agréable. Tels étaient Néron & Lucain , Juvénal & Claudien dans les générations suivantes , & avant

aux, Stace dont on courait en foule écouter les vers quand il daignait les réciter. Tel était enfin notre Sénèque, & l'on devine aisément le tort que doit lui faire une traduction dans laquelle il est impossible de rendre les beautés de la langue dans laquelle il a écrit. Malgré la faiblesse de celles dont nous avons parlé, ses Tragédies eurent beaucoup de partisans sous Henri III, tems d'exaltation & d'effervescence : il conserva encore des admirateurs dans l'âge suivant, & non content d'avoir copié plusieurs endroits de son *Hercule sur le mont Oëta*, Rotrou a mis à la tête de ses *deux Sofies*, tout le commencement de son *Hercule furieux*. Corneille, comme nous l'avons dit, Corneille l'a pris pour modèle, ainsi que Racine qui avait moins d'invention, mais plus de goût, & les gens de goût, dit un ancien Commentateur, ressemblent aux *Phrynés de la Grèce, qui s'arrogeaient les dépouilles des femmes de bien, & qui finissaient par les surpasser en agrémens*.

Les deux derniers reproches que l'on fait à Sénèque, & dont ses Traducteurs n'ont pas songé à le justifier, c'est d'avoir prodigué dans ses Pièces la Mythologie & la Géographie. Il est certain que quand Hécube est ensevelie, pour ainsi dire, sous les ruines de Troye, elle doit plutôt faire parler ses douleurs, que disserter sur les embouchures du Tanais, & sur les funestes aventures des Héros de

la Fable, mais il faut se ressouvenir que Sénèque écrivait pour les Romains qui avaient une instruction nationale, digne des maîtres du monde. Habitans d'une partie de leur Empire, nous n'entendons guères nos vues au-delà ; & chez eux, les moindres citoyens voyageaient avec tant de fruit, que la Géographie de Sénèque leur était familière. La Mytologie ne leur était pas moins connue, & le Poète savait que ses spectateurs l'écouteraient avec plaisir, toutes les fois qu'il leur parlerait d'une Religion qu'ils possédaient parfaitement.

Outre les Auteurs que nous avons nommés & qui ont dit du bien des Tragédies de Sénèque, nous citerons encore Martial, Juvénal, Ausone & Scaliger : ce dernier prétend qu'il n'est inférieur à aucun des Grecs, & qu'il a plus d'élégance qu'Euripide. Plusieurs Savans aussi se sont empressés d'éclaircir les endroits difficiles de ses Pièces, & de ce nombre, sont Bernardinus Marmita, Daniel Cajettan, Badius, Avantius, Alde-Manuce, George Fabrice, Rephalenge &c.

Nous n'ajouterons rien aux raisons qui nous ont décidés à donner cette traduction. Sénèque n'est presque pas connu, & Sénèque est vraiment un homme extraordinaire : que fallait-il de plus pour nous déterminer ?



Digitized by Google



J. D. Dagouret del.

Engraving Junior Sculp.

JOCASTE.



TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

LES PHÉNICIENNES,

OU

LA THÉBAÏDE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

ANTIGONE.

JOCASTE.

POLYNICE.

Un Député de Thèbes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

TENDRE guide d'un père aveugle , ô toi , l'unique consolation de ma misère , ma fille , à qui je suis fâché d'avoir donné le jour , malgré toute ta piété , ah ! fuis ; abandonne moi ! pourquoi cette

attention continuelle à diriger mes pas errans ?
 laisses-moi tomber plutôt ; je saurai trouver mieux
 que toi le meilleur chemin , celui que je cherche
 & qui me délivrera d'une pareille vie , qui ôtera
 au ciel & à la terre l'aspect d'une tête si coupable.
 O le rare exploit de mon bras , après mon forfait !
 privé de la lumière , je ne vois plus le jour , mais
 on me voit encore. Eloignes , mon Antigone ! éloi-
 gnes cette main qui serre la mienne , permets que
 mes pieds errént à l'aventure : j'irai bien tout seul
 sur la cime escarpée du Cythéron , où l'innocent
 objet de la colère de Diane , (*Adéon*) étendu sur
 des rochers , se vit la pâture de ses chiens avides ;
 sur cette cime où une mère encore charmée de
 faire son propre malheur , anima ses sœurs déjà
 pleines de la divinité de Bachus , à immoler son
 fils , & à porter sa tête sur le Thyrsé parricide.
 (*Agavé qui tua son fils Penthée , croyant tuer un*
sauvage.) J'irai où le taureau de Zérthus déchira
 le corps de Dircé , & laissa sur les ronces les mar-
 ques de sa fuite cruelle. Je trouverai ce rocher qui
 domine la vaste mer , ce rocher sur lequel se pré-
 cipitèrent Mélicerte & Ino qui échappait à un crime
 pour en commettre un autre. Heureux ceux à qui
 la fortune plus propice donna de pareilles mères !
 (*Ino immola ses enfans.*)

Ma fille , il est encore dans cette forêt un lieu
 qui me redemande. (*C'est celui où l'Oracle avait*

ordonné de le mettre au moment de sa naissance pour y être dévoré , & d'où il fut retiré par un berger qui le sauva.) J'y retournerai avec joie , mes pas ne s'égareront point , & les guides me sont inutiles. Qui pourrait m'empêcher de regagner ma demeure ? ô Cythéron ! rends-moi la mort & l'hospitalité que tu me dois par l'ordre des Destins. Que j'expire au moins dans ma vieillesse à l'endroit où je devais expirer enfant. Reçois mon ancien supplice , ô montagne toujours sanglante , toujours cruelle , inhumaine , impitoyable , soit que tu donnes la mort , ou que tu fasses grace ! Ce cadavre est à toi depuis long-tems , accomplis les vœux de mon père & de ma mère , mon âme s'empresse de subir un tourment si long-tems différé : mon enfant ! pourquoi ton cruel amour me tient-il à la chaîne ! ne m'arrête plus , c'est ton père qui t'en prie. Je cours remplir mon sort , laisses-moi. L'ombre de Laius à qui j'ai ôté le sceptre & la vie , me poursuit & me déchire. Le voilà qui avec ses mains furieuses veut arracher mes yeux qui ne sont plus... Le vois-tu , ma fille ? Je le vois. — Malheureux **Edipe** qui n'as montré de courage que sur une partie de toi-même , (*ses yeux.*) déploie-le plus noblement , termine tes souffrances d'un seul coup , & au lieu de nourrir des peines éternelles dans la langueur de l'ennui , reçois la mort toute entière. Pourquoi traîner , pourquoi vivre ? je n'ai

plus même la puissance de faire de nouveaux crimes..... Qu'ai-je dit? je le peux encore..... ô vierge! fuis loin de ton père, fuis: après ma mère, je crains tout.

A N T I G O N E.

Il ne fera jamais de violence, ô mon père! qui puisse détacher ma main de la vôtre: rien ne pourra m'empêcher d'être la compagne de vos malheurs. Que vos frères armés d'un fer impie, se disputent le brillant héritage & l'opulent royaume de Labdacus; je possède la plus précieuse partie de cet Empire, mon père est mon partage. Etéocle qui vient de ravir le sceptre de Thèbes, ne m'arrachera point ce bien. Je le disputerais à Polynice qui arrive à la tête des troupes d'Argos, pour ravager sa patrie. Jupiter ébranlerait le monde de son tonnerre, sa foudre tomberait entre votre main & la mienne, que vous ne m'échaperiez pas.

O mon père! tous vos efforts seront inutiles, je vous guiderai malgré vous. Allez dans la plaine, je suis à vos côtés. Franchissez les montagnes, j'y consens, mais au bord des précipices, je serai devant vous. Je vous suivrai par-tout où vous voudrez aller; notre route sera la même, vous ne pourrez périr sans moi, vous le pourrez avec moi. Ici, c'est un sommet escarpé qui va se perdre dans la nue, & qui domine la mer profondément enfoncée sous lui. Voulez-vous y monter? là, est une

Montagne stérile où la terre découvre mille abîmes ouverts sous les pas ; le voulez-vous encore ? un impétueux torrent tombe plus loin , & roule avec furie des parties de montagne qu'il mine & qu'il détache ; précipitons-nous-y ensemble , pourvu que je sois la première : je ne vous y engage pas , & ne prétends point vous en détourner. O mon père ! la mort est votre vœu suprême : mourez , je vous précède ; vivez , je vous suis.

Changez cette horrible résolution , rappelez votre ancien cœur. O grand courage ! domptez vos peines & triomphez d'elles. Résistez : se laisser vaincre par ses malheurs , c'est mourir.

ŒDIPÉ.

Comment tant de vertu & de grandeur d'ame a-t-il pu naître de mon sang criminel ! par quelle fatalité ma fille est-elle si différente de sa race ! O fortune ! la pitié a donc pu sortir de moi !.... Elle n'en ferait pas sortie , je connais bien ma destinée , non , elle n'en ferait pas sortie , si ce n'était pour me nuire..... Pour ajouter à mes misères , la nature changerait ses soins , les fleuves remonteraient à leurs sources , le soleil conduirait le char de la nuit , l'étoile du soir annoncerait le jour au monde , Œdipe lui-même ferait pieux..... Hélas ! mon unique salut est de n'en pas avoir.

Quoi ? il ne me sera point permis de venger

mon père dont la mort crie vengeance depuis si long-tems ? ma main ne se hâtera pas de sacrifier son assassin ? je n'ai encore satisfait que ma mère : *(C'est pour elle qu'il s'est crevé les yeux.)* Fille courageuse , abandonne la main paternelle. Tu prolonges mes funérailles , tu éternises mes obsèques de mon vivant , ta vertu te rend criminelle ; tu prends pour la pitié cette obstination à traîner dans tous les climats ton père sans sépulture. Forcer de mourir ceux qui doivent mourir , en empêcher ceux qui se hâtent trop , c'est justice ; c'est tuer que de retenir la main d'un homme dont la mort est l'unique passion. J'aimerais mieux la feruitude , que de voir contraindre le désir que j'ai de finir. Renonce à ton projet , Antigone ! je suis le maître de ma vie & de ma mort. J'ai quitté mon royaume & n'ai pas quitté mon empire sur moi. Si tu es ma compagne fidèle , rends son épée à ton père , elle a l'habitude de verser le sang paternel..... Me la dommes-tu , ou mes fils l'auraient-ils gardée avec ma couronne ?... Elle fera son devoir dans quelques mains qu'elle se trouve. Qu'elle y reste , je n'y pense plus. Mon fils la porte..... Qu'elle les perde tous deux. *(Ce fut avec cette même épée qu'Étéocle tua son frère , par lequel il fut tué à son tour.)* Ma fille , prépare-moi plutôt de la flamme & un vaste bûcher : je m'y précipiterai , j'affranchirai mon cœur de tous
ses

ses tourmens, je réduirai en cendres tout ce qui vit encore en moi..... Où est l'orageuse mer ? conduis-moi sur ce promontoire altier, au bas duquel l'Ifimène va lancer ses torrens..... Dis-moi de quel côté sont les bêtes féroces ; enseigne-moi le détroit, en un mot, quelque précipice, puisque tu es mon guide..... J'aime mieux trouver la mort sur ce rocher où le Sphinx proposait ses énigmes. Oui, c'est-là qu'il faut conduire mes pas ; déposer ton père, établir un monstre plus odieux, plus inintelligible que ce Sphinx : assis sur cette roche cruelle, j'y publierai mes horribles aventures & j'y mêlerai des obscurités si ténébreuses, qu'il sera impossible d'en deviner le sens. Je dirai : » Ha-
 » bitans de ces lieux où régna jadis un Assyrien,
 (*Cadmus originaire de Phénicie & devenu Roi de Thèbes*) » vous qui adorez les bois où ce
 » Prince immola un serpent cruel ; qui révèrez la
 » divine source de Dirce ; & vous qui buvez l'onde
 » de l'Eurotas, citoyens de Sparte si fière des deux
 » fils de Leda, auxquels elle donna le jour ; & vous,
 » peuple de l'Elide, du Parnasse, heureux culti-
 » vateurs des riches plaines de la Béotie, foyez
 » tous attentifs à ma voix !

» L'ancien fléau de Thèbes, en voyant ses fa-
 » tales équivoques de tant de termes mystérieux,
 » proposa-t-il jamais rien de si incompréhensible ?
 » écoutez. » *Un gendre de son aïeul, un rival de son*

Tome VI. Part. II.

S

père , un frère de ses enfans , le père de ses frères.
Une femme qui, dans les mêmes couches, a donné des fils à son mari , & des petits-fils à elle..... » Qui pourra
 » m'expliquer ce monstrueux phénomène ? Moi-
 » même, vainqueur du sphynx & trop tardif inter-
 » prète de ma destinée, je ne le devinerais point «.
 Delrius a conservé une épitaphe italienne où l'on
 trouve une énigme à-peu-près semblable & dont
 voici la traduction : *Je suis Herfille , & Mérulle*
repose avec moi sous ce marbre , Mérulle qui fut ma
sœur , ma mère & ma femme. Vous croyez que je
vous trompe , & fronçant vos sourcils , vous regardez
mes paroles comme les énigmes du sphynx : elles
sont cependant plus sûres que les oracles que rend la
Pythie sur le trépied sacré. Je sors de mon père & de
sa fille , je jouis d'elle à mon tour : elle est donc , à-
la-fois , ma sœur , ma femme & ma mère.

Antigone , continue *Œdipe* , pourquoi toutes
 ces inutiles remontrances, toutes ces vaines prières
 par lesquelles tu prétends vaincre ma résolution ?
 Elle est là : il faut que j'affranchisse mon ame
 qui lutte contre la mort , il faut que je descende
 aux vraies ténèbres ; celles où je me suis condamné
 ne sont pas assez épaisses. Je veux me plonger
 dans le Tartare , & même au-delà , s'il se trouve
 encore de l'espace. Il faut faire ce qui aurait dû
 être fait depuis long-tems.

On ne saurait m'empêcher de mourir : tu me

refuses le fer , tu t'opposes à l'envie qui me dévore de me jeter dans un précipice , tu ne veux pas que je me presse la gorge d'un nœud favorable , les herbes qui pourraient me faire périr , tu me les dérobes !

Quelle sera l'issue de toutes les peines que tu te donnes ? La mort est par-tout. Un Dieu a pourvu à ce besoin des hommes. On peut nous ôter la vie , on ne saurait nous ôter la mort , mille chemins y conduisent. Le genre m'est indifférent. Mon courage peut agir , quoique ma main soit désarmée , & c'est elle dont en ce moment j'implore la violence , le ressentiment & la force. Je ne me contenterai plus de ne blesser qu'une partie de moi-même , toute ma personne est coupable. O ma main ! fais entrer la mort dans telle partie de ma substance que tu voudras , brise mon corps , déchire mon cœur qui a pu contenir tant de crimes , mets tous mes viscères à découvert , fais retentir ma gorge de tes coups redoublés , appelle au dehors tout le sang de mes veines jaillissantes , dirige ma colère , couvre-moi de blessures , & fais-en sortir mon ame si dure , si indomptable.

Et toi , mon père ! quelque lieu que tu habites , ô arbitre de mes peines ! crois qu'il n'en est pas à mes yeux qui égalent mon attentat. Cette mort que j'ambitionne est trop peu pour moi , & je

ne te satisferai qu'imparfaitement, je n'expierai mes torts qu'à moitié. Du moins, je veux m'immoler à toi par parties, donne-m'en les moyens, reprends ce qui est toi ; je me sou mets à ta vengeance, & me dévoue à tes mânes, viens donner du courage à ma trop faible main, enfonce-la dans un corps criminel. Elle n'a que légèrement effleuré mon supplice, & ce n'est qu'avec peine qu'elle a arraché mes yeux. Je ne suis pas encore assez décidé, puisque mon visage a pu arrêter mes doigts. O Œdipe ! tu t'es moins ravi les yeux, que tu ne les as livrés aux coups ! Enfonçons cette même main dans ma cervelle ; c'est là, c'est à cette partie qui a déjà commencé à mourir, qu'il faut achever ma mort.

A N T I G O N E.

O mon père ! daignez écouter encore l'humble prière de votre malheureuse fille ! Magnanime Œdipe ! ce n'est pas à la dignité royale, ni à l'éclat d'un si haut rang, que ma voix veut vous rappeler. Non, je ne vous demande que de soutenir avec un cœur paisible cette douleur amère que le tems a déjà calmée. Il convenait à un si grand courage de n'en être pas abattu, de ne pas fuir devant le malheur : ne le croyez pas, mon père ! non, ce n'est pas une vertu de craindre la vie : c'en est une de résister à de telles misères, Je ne

pas plier sous leur poids , de rester inébranlable. Quand on a mis le destin sous ses pieds , quand on a rejeté tous les biens de la vie , quand on a soi-même accéléré la chute , quand on n'a plus besoin d'aucun Dieu , pourquoi désirer la mort , ou la chercher ? L'un & l'autre sont d'un cœur timide. On ne méprise pas la mort quand on la désire. Vos malheurs ne sauraient augmenter ? votre état en est plus sûr : Eh ! quel Dieu , quand il en aurait la volonté , quel Dieu pourrait vous rendre plus méprisable ? vous-même n'en auriez point la puissance , sans cette injuste opinion que vous méritez la mort. Vous ne la méritez point , votre cœur est innocent & pur ; oui , croyez , mon père , que vous l'êtes en dépit des Dieux.

Qui peut donc égarer ainsi votre raison , imprimer ces horribles remords dans votre cœur , vous faire soupirer pour les rives infernales ? pourquoi vouloir quitter la terre pour être dans les ténèbres ? cruel ! n'y êtes-vous pas ? pour fuir votre palais & votre royaume ? Ne vous en êtes-vous pas éloigné pour ne plus voir votre fils , votre mère ? La fortune ne vous a-t-elle pas privé de la vue de tous les vivans ? Tout ce que la mort peut ravir , la vie ne vous l'a-t-elle pas ôté ? Les embarras du diadème , les tourbillons orageux des Cours , n'en êtes-vous pas exempt pour jamais ? O mon père ! dans l'univers entier , que vous reste-t-il à fuir ?

Moi ! je suis tous les complices de mon crime ; mon cœur , cette main , ce ciel , les Dieux. Je suis ces forfaits que j'ai commis , tout innocent que je suis. Quoi ! je profanerais plus long-tems cette terre que Cérès couvre de ses bienfaisantes moissons ! Ma bouche souillerait la pureté de l'air , celle de ces sources limpides , toutes les douceurs que la mère commune des hommes procure à ses enfans ! Mes oreilles pourraient encore entendre prononcer les noms de père & de fils. Si avec mes mains , je pouvais trouver cette route imperceptible par laquelle la voix communique au cœur de ma fille ! Ton malheureux père aurait déjà effacé ce sentiment voluptueux que j'ai pour toi , & qui fait une partie de mon crime. C'est là qu'habite mon mal , là qu'il s'envenime souvent avec la plus vive activité , qu'au défaut de mes yeux , mes oreilles déposent encore mille peines déchirantes.

Pourquoi donc ne donnerai-je pas aux ténèbres éternelles , cette tête déjà privée de la lumière ? Pourquoi faire attendre ici mes mânes , pourquoi surcharger la terre ? Me reste-t-il aucun malheur à subir ? Royaume , parens , enfans , j'ai tout perdu , & ma vertu avec eux ; & cette pénétration d'esprit qui rendit mon nom si fameux , l'impitoyable sort me l'a ravie ; les

larmes me demeuraient , il m'en prive encore....
Laisse-moi , mon cœur est sourd à toutes les prières ; & ne veut plus s'occuper que du choix d'un supplice égal à mes attentats..... Comment en trouver ? Enfant , l'Arrêt de mort fut lancé contre moi. Qui eut jamais destin plus cruel ! Je n'avais pas encore vu le jour , je n'étais pas encore sorti des flancs de ma mère , que l'on me craignait déjà comme un monstre. D'autres meurent peu après leur naissance , & sont privés soudain de la lumière nouvelle ; j'étais mort avant de naître. Il en est qui expirent dans le sein maternel ; moi , sans savoir si j'existais dans celui de Jocaste , le Ciel me déclara coupable d'un crime affreux que je devais commettre. Sur cette déclaration , mon père me condamne. Mes pieds délicats sont percés d'un fer chaud , on m'expose à la voracité des monstres & des vautours qui trouvent si souvent leur proie sur le Cythéron : pros crit par les Dieux , abandonné par mon père , la mort fuit loin de moi. Je consulte l'Oracle de Delphes , & c'est en obéissant à sa voix que je tue l'auteur de mes jours. Cette action est suivie d'une autre également punie..... Assassin de mon père , je deviens l'amant de ma mère. O fatal hymen ! ô flambeau nuptial qui me couvrez de confusion ! ô crime étrange , révoltant , inoui ! crime dont nul peuple & nul siècle n'ont jamais eu l'idée ! crime

capable de faire rougir des parricides ! Ces mains teintes du sang paternel , je les portai dans le lit de ma mère , & pour salaire de mon attentat , je me souillai d'un attentat plus grand : c'était peu d'avoir immolé Laius , je traînai Jocaste sur ma couche , elle fut féconde ; & comme si je n'avais pas encore révolté la nature , je lui donne des enfans pour combler la mesure de toutes les horreurs possibles. J'ai enfin rejeté le sceptre indigne , prix de la mort de mon père ; mes fils le ramassent , & c'est l'instrument avec lequel ils vont s'entrégorger. Je connais donc la destinée de mon malheureux Royaume : le Trône n'y peut être affermi , s'il n'est cimenté par tout le sang que les Dieux ont pros crit. Mon cœur paternel présage les plus horribles défaits ; c'est moi qui ai jeté dans Thèbes la semence de la destruction , on y viole déjà la foi des engagemens sacrés. Etéocle ne veut point quitter le diadème dont son frère a été ceint le premier : Polynice réclame son droit , invoque les Dieux garans des traités , arrive à la tête des bataillons d'Argos. Thèbes est sur le penchant de sa ruine , mes fils sont menacés de glai ves , de flammes , de blessures , des plus horribles fléaux , afin qu'on ne puisse douter qu'ils sont sortis de moi.

A N T I G O N E.

Quand vous n'auriez point d'autre cause qui

vous retienne à la vie , ô mon père ! que le devoir qui vous ordonne de calmer la fureur de vos enfans , pourriez-vous résister à ce devoir indispensable ? Seul , vous pouvez détourner les menaces d'une guerre impie , vous faire respecter de deux forcenés , rendre la paix à vos citoyens , le repos à votre patrie , leur foi aux traités. En renonçant à la vie , vous la faites perdre à tout un peuple.

CÉDIPPE.

Tes frères ont-ils le moindre respect pour leur père & pour la justice ? Avides de sang , de la royauté , de la guerre , de la perfidie ; cruels , scélérats. O Antigone ! tes frères font bien mes enfans : tu vois comme ils déployent tous les forfaits à l'envi , & comme ils sont peu touchés des effets terribles qui suivent leur inimitié ? Nés par un crime , tous les crimes leur semblent permis. La misère d'un père affligé émeut-elle leur dureté ? Pensent-ils à leur patrie ? Leurs cœurs ne sont ouverts qu'à la fureur de régner. Je connais leurs farouches desseins , leur ambition impie , c'est ce qui m'engage à précipiter ma vie , à courir à ma mort. Je ne veux pas vivre pour apprendre qu'il y a dans mon palais de plus grands coupables que moi..... O ma fille ! pourquoi es-tu prosternée à mes genoux que tu baignes de tes larmes ? Si je suis inflexible , à quoi bon essayer

de m'attendrir ?..... Hélas ! sans toi je serois inébranlable contre toute la terre ; la fortune veut que tu l'emportes sur moi. Seule, tu peux adoucir les plus grands maux ; seule dans ma famille, tu peux donner à ton père des leçons de piété. Aucune de tes volontés ne sera pour moi dure ou fâcheuse ; donne-moi seulement tes ordres ; un seul de tes desirs me ferait traverser à la nage le détroit de l'Egée, recevoir dans ma bouche les flâmes que vomit en tourbillon le rapide volcan de la Sicile, m'exposer au dragon des Hespérides encore furieux de tout l'or que lui ravit Alcide, présenter mes entrailles au vautour de Prométhée. O ma chère Antigone ! un seul aussi de tes desirs m'engagerait à vivre.

A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

ŒDIPE, ANTIGONE, un Député de Thèbes.

LE DÉPUTÉ.

O fils de tant de Rois que le Ciel a fait naître pour donner de si grands exemples au monde ! Thèbes, que deux frères alarment par leurs coupables hostilités, Thèbes implore votre secours,

& vous conjure d'éloiger la flamme des murs de votre patrie : ce ne sont plus de vaines menaces qui nous effraient, le malheur est à nos portes. Le fier Polynice traîne les peuples de la Grèce sur ses pas, il réclame son bien & prétend régner à son tour. Sept camps qui lui obéissent, environnent notre malheureuse ville : venez, Prince, & délivrez-nous à la fois de la guerre & du crime qu'on prépare.

O D I P E.

C'est moi qui empêcherais de commettre des crimes, qui apprendrais à respecter le sang le plus cher ! moi qui porterais les autres à l'équité, à la tendresse ! on ne fait que suivre les forfaits dont j'ai donné l'exemple, on m'imité. Je reconnais mon sang & je loue mes fils ; je les exhorte à ne pas dégénérer de leur père. Poursuis donc, race fameuse ! prouve par des actions le généreux caractère de ta naissance, surpasse ma gloire & mes hauts faits, signale-toi par des exploits qui me réjouissent d'avoir prolongé ma vie. Ils en feront, je le fais, c'est pour cela qu'ils sont nés, & ce ne sera point par des crimes communs qu'un sang si pur s'immortalisera. Armez-vous, & la torche à la main, attaquez les Dieux de vos pères, portez la flamme dans les moissons de notre patrie, désolerez cette terre qui vous a vus naître, semez la destruc-

tion par-tout , renversez les murs , abattez les portes de la superbe Thèbes , profanez les Temples , mettez en pièces les Divinités de vos maisons , faites-vous-en des armes , ne laissez subsister aucun édifice , brûlez toute la ville , & que l'embrasement commence par mon lit.

A N T I G O N E.

Œdipe ! calmez ces violens transports de la douleur qui vous égare , soyez sensible aux calamités publiques , & venez inspirer à vos fils l'amour de la concorde.

Œ D I P E.

Tu vois un vieillard bien disposé pour un Ministère si doux , un homme fort ami de la paix pour la faire goûter aux autres..... Mon ame est grosse de sa colère , mon ressentiment est à son comble. Il est trop grand , pour que je puisse former de desir contraire à la destinée & à la fureur de mes fils..... Ce n'est pas assez de la guerre civile , que le frère se précipite contre son frère , c'est encore trop peu ; & pour que leur crime s'accomplisse d'une manière digne de moi , digne de ma couche nuptiale , qu'on donne aussi des armes à leur mère.... C'en est fait , aucune puissance ne m'arrachera de ce bois : caché dans le creux d'une roche , ou dans les ronces d'un buisson épais , j'ouvrirai mes oreilles à tous les bruits populaires , je.

ferai tous mes efforts pour entendre les détails de cette guerre de deux frères dénaturés.....

(Cette scène est imparfaite , & le second Acte finit là.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ANTIGONE, le Député.

(Il manque quelque-chose au commencement de celui-ci.)

J O C A S T E.

L'HEUREUSE Agavé porta dans sa main la tête de Penthée, & cette Ménade sanglante, meurtrière de son fils, en montra le trophée aux yeux des Thébains. Si elle fut criminelle, son crime s'arêta là : le mien se perpétue : j'ai fait d'autres coupables, j'ai mis au monde des monstres, & ce qui manquait à mes malheurs, j'aime l'ennemi de ma patrie. (*Polynice.*)

Trois fois déjà l'hiver a désolé la terre, trois fois la faux a moissonné les dons de Cérès depuis que Polynice languit dans l'exil & mandie l'assistance de la Grèce. Il est devenu le gendre d'Adraсте dont l'Empire s'étend sur cette mer que resserre l'isthme fameux. Adraсте guide ses peuples

& traîne encore sept Puissances au secours de mon fils. Quels seront mes vœux, mon choix ? je l'ignore. Polynice revendique son trône. Sa cause est juste, il la rend criminelle en la soutenant ainsi.

Mère infortunée ! quel parti dois-je prendre ? je vois mes enfans dans les deux armées, je ne saurais former pour l'un d'eux, un desir qui ne soit une impiété : le vœu que je ferais pour l'un, serait fatal à l'autre : ils me sont également chers ; cependant mon cœur penche pour le plus juste dont le malheur encore détermine ma faveur. Les malheureux se déclarent si aisément pour leurs semblables.

LE DÉPUTÉ.

Reine ! tandis que vous finirez le cours de vos cris plaintifs, le tems se précipite, & les deux armées font étinceler leurs armes, l'airain appelle la guerre, les aigles déployées s'avancent, les sept Rois se disposent au combat, une ardeur belliqueuse anime tous les enfans de Cadmus, & des deux côtés, les guerriers s'ébranlent d'un pas intrépide. Voyez-vous comme la poussière des combattans nous dérober le jour, en couvrant de tourbillons épais cette plaine & le ciel ? si la crainte ne trompe pas mes yeux, je vois flotter les enseignes ennemies, le premier rang est tout prêt à lancer les javelots, les noms des chefs brillent en lettres d'or sur leurs drapeaux.

O Reine ! hâtez-vous , allez rendre l'amour à deux frères , la paix à tout un peuple. Mère de ces barbares , jetez-vous au milieu d'eux , défarmez-les.

ANTIGONE.

Allez , ma mère , précipitez votre marche ; faisissez leurs traits , exposez à leurs coups votre sein découvert : empêchez la guerre , ou tombez la première.

JOCASTE.

J'y cours , je présenterai ma tête à leurs armes , je me tiendrai contre ces tigres ; celui qui voudra percer son frère , immolera sa mère auparavant. Oui , malgré ma vieillesse , je saurai résister à ces guerriers farouches..... Si le sang vient à couler , si j'en suis témoin , j'expire aussi-tôt.

ANTIGONE.

Ma mère ! on se heurte. J'entends les clameurs , les frémissemens des ennemis : le crime approche de nous : partez , déployez tout le charme des prières : déjà mes larmes ont ému les cruels. Le gros de l'armée ne s'avance encore qu'avec lenteur , mais les Généraux s'agitent , impatiens de combattre. (*Antigone avait laissé son père dans le bois & s'était rendue au camp où elle avait touché ses frères : de-là , elle était rentrée dans la ville , pour engager sa mère à achever son ouvrage.*)

J O C A S T E.

Quel tourbillon rapide m'entraînera dans les airs à travers tant de bataillons ! le sphynx, les oiseaux du Stymphe, les harpies ne me prêteront-elles pas leurs aîles rapides pour m'abattre soudain au milieu de ces deux armées ? (*Elle sort.*)

L E D É P U T É.

Elle est partie : c'est l'image de la fureur, c'est la fureur elle-même : le trait lancé par un Parthe, n'est pas plus prompt ; elle égale la vitesse du navire enlevé par l'impétueux Autan, de l'étoile qui tombe du ciel, alors que comprimant le pôle, elle se fraye une route avec tous ses feux. (*Erreur des Anciens qui croyaient que les étoiles qui filent, tombaient réellement du ciel. Ce n'est qu'une exhalaison formée dans les airs, & qui prenant son cours plus bas, ressemble, en effet, à une étoile qui tombe.*)

(*Le Député monte sur le haut d'une tour & voit Jocaste arrivée au milieu des Combatans.*)

Etonnée elle-même de l'agilité de sa course, continue-t-il, elle a déjà séparé les deux armées. Une mère suppliante arrête la guerre & la mort qui s'avançaient des deux côtés : les traits restent suspendus dans les mains impatientes de les lancer. La paix obtient cette faveur, le fer se cache & se repose,

repose , les deux frères seuls agitent leurs épées ; Jocaste leur montre ses cheveux blancs qu'elle arrache , ils la rejettent , elle les implore , son visage est baigné de larmes. Hélas ! on peut refuser sa mère , quand elle n'attendrit pas soudain.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, POLYNICE, ÉTÉOCLE.

JOCASTE.

C'EST moi que vous devez accabler de vos traits , moi que tous ces guerriers doivent frapper d'abord , moi qui dois être l'unique objet de la fureur d'Argos & de Thèbes, Ennemis , citoyens , percés ce sein qui donna des frères à mon mari , déchirés , dispersés mes coupables membres : je suis la mère de deux chefs qui vous divisent. O mes enfans ! vous avez posé les armes , même avant que je vous rappelle notre mutuel opprobre. Tendez les mains à votre mère tandis qu'elles sont encore pures. Jusqu'ici la fortune a pu vous rendre coupables d'un crime involontaire ; toute la faute en était à moi : le premier crime que vous feriez à présent , ne pourrait être excusé par l'ignorance ,

Tome VI. Part. II.

T

il partirait de votre volonté. Si la pitié vous touche encore , accordez la paix à votre mère : si le crime vous plaît davantage , disposez-vous à en commettre un plus grand ; vous commencerez par votre mère , tranchez donc le cours de cette guerre , ou celui de ma vie..... Auquel des deux dois-je adresser mes tremblantes paroles ? auquel donnerai-je le premier baiser ? ma tendresse se porte vers l'un & l'autre avec le même charme. Je revois celui-ci après une absence bien longue , & si le traité subsiste , celui-là va s'éloigner à son tour : quoi ! pour les voir tous deux ensemble , on ne pourra les voir qu'ennemis !.... Embrasse-moi d'abord , toi qui as tant souffert & qui revois ta mère après un si rude exil : viens , donne du relâche à ton épée impie , enfonce dans la terre cette javeline impatiente. Ton bouclier empêché le sein de ta mère de s'approcher de ton sein , dépose-le encore. Délivre ton front de ce bandeau , ôte ce casque , triste ornement de ta belliqueuse tête , rends tout ton visage à ta mère..... Tu détournes les yeux & tu observes avec inquiétude la main de ton frère. En t'embrassant , je couvrirai ton corps tout entier , ton sang ne pourrait couler qu'avec le mien.... Tu es toujours inquiet. As-tu peur que ta mère te trompe ?

P O L Y N I C E.

Oui , j'en ai peur. Ici la nature a perdu ses

droits , & quand un frère donne de tels exemples , on peut se défier d'une mère.

J O C A S T E .

Remets-donc la main sur la garde de ton épée ; renoue ton casque , reprends ton bouclier , garde tes armes jusqu'à ce que ton frère ait quitté les siennes. (*A Étéocle.*) Et toi , première cause de cette guerre , dépose ce fer suspect. Quand tu abhorreras la paix que j'implore , quand ta seule passion serait de répandre le sang , je ne te demande qu'un moment de trêve pour donner le premier ou dernier baiser à ton frère que je revois après un si long exil. Tandis qu'une mère vous conjure à genoux , de lui accorder cette paix désirée , désarmez-vous au-moins pour l'entendre. Polynice te craint , tu le crains à ton tour , & moi je vous crains tous deux. Polynice ! pourquoi ton épée est-elle toujours dans ta main ! ne sois pas fâché du retard que j'oppose à ta vengeance..... Frères aveugles ! toute votre passion est de commencer cette guerre où le vainqueur enviera le sort du vaincu..... Tu redoutes encore quelque perfidie d'Étéocle ? ah ! dans l'alternative de tromper une tête si chère , ou d'être trompé par elle ; endure le crime , plutôt que de le commettre..... Quitte ces cruelles armes , une mère veillera aux embûches de tous deux & les repoussera également..... O mes fils ! me donnez-vous

T 2

la guerre, ou me ferez-vous envier le sort de votre père? serai-je venue pour empêcher votre parricide, ou pour le voir de plus près?..... Etéocle s'est rendu à ma prière : appuyé sur sa javeline, il a quitté son épée : vois ses autres armes déposées à ses pieds. Polynice ! entends les accens plaintifs d'une mère suppliante, mais vois auparavant les larmes que je répands. Je touche enfin ta tête, objet si touchant de mes longs regrets. Fugitif de ta patrie, un grand Roi t'a donné de nouveaux *Lares*. Hélas ! & après tant de cruels hasards sur les ondes irritées, ce n'est point ta mère qui t'a conduit sur la couche nuptiale, ses mains n'ont point orné ton appartement de guirlandes, elles n'ont point arraché de ta porte les bandelettes de l'hymen.

(*En entrant dans la maison de leurs maris, les jeunes mariées attachaient à la porte des bandelettes de laine trempées dans le sang des victimes ; & celles qui les conduisaient, leurs mères ou leurs belles-mères, arrachaient & brûlaient ces mêmes bandelettes, symbole de la virginité.*)

Ton beau-père, continue Jocaste, ne t'a donné ni trésors, ni campagnes fertiles, ni villes opulentes. La guerre fut ta seule dot. Tu es devenu le gendre de nos ennemis, l'hôte des Pénates étrangers : pros crit, possesseur d'une autre patrie, déserteur de la tienne, tu as été exilé sans avoir com-

mis aucun crime, & afin que ta destinée soit en tout semblable à celle de ton père, tes malheurs te viendront d'une femme. O mon fils, l'espoir & la crainte de ta mère ! toi dont tant de fois j'ai demandé le retour aux Dieux quand je voyais que par ce retour tu pouvais m'ôter autant que me donner, je leur disais à ces Dieux : *Quand cesserais-je donc de craindre pour lui ?* un d'eux me répondit : *Quand tu le craindras.* O Polynice ! sans cette guerre, je ne te verrais point, sans toi, je ne verrais point cette guerre. Ta vue est pour moi une faveur bien triste & bien dure. Elle charme pourtant ta mère. Ecarte tes armes : tu le vois, Mars en ce moment ne t'annonce rien de funeste. Il avait horriblement alarmé mon cœur, quand j'ai su que vous iriez tous deux si près de lui. Le frisson agite encore tous mes membres. Qu'il s'en est peu fallu que je n'aie vu une horreur abominable que votre père du moins n'aurait pu voir ! quoique cette crainte ne me tourmente plus, quoique cet affreux spectacle soit éloigné de mes yeux, je suis encore malheureuse de l'avoir aperçu.

Par les souffrances que j'ai dévorées dix mois pour te donner le jour, par la piété de ton incomparable sœur, par les meurtrissures dont ton père a défiguré son visage, par l'affreux supplice dont ce vertueux mortel a puni son erreur, ô Polynice !

T 3

éloigne ces flammes criminelles des murs de ta patrie, ordonne à ces drapeaux impies de s'écarter de nos remparts. En t'en retirant, tu auras consommé une grande partie de ton crime : Thèbes aura vu ses plaines couvertes de tes farouches soldats, les prairies de Cadmus foulées par tes courriers, tes alliés nous menaçant du haut de leurs chars, tant de feux allumés pour réduire nos maisons en cendres : elle aura vu un forfait nouveau, & dont elle aura toute la gloire, deux frères qui allaient s'égorger aux yeux de l'armée, du peuple, de leur sœur, de leur mère. Leur père ne doit qu'à lui-même de n'avoir pas eu le même spectacle.

Prends-le, ce père malheureux, prends-le pour ton modèle : tu fais comme il condamne jusqu'aux fautes de l'erreur. Ne porte point, je t'en conjure, ne porte point le fer sur tes Pénates, ne renverse point Thèbes ou tu prétends régner : tu perds ton Royaume, en voulant le conquérir ; pour qu'il t'appartienne, tu veux l'anéantir : tu trahis ta cause, en dévastant cette terre, en brûlant ces moissons, en dépeuplant ces campagnes. Peut-on détruire ainsi son bien ? est-ce donc une possession étrangère que tu dévores avec la flamme, que tu moissonnes avec le glaive ? disputez-vous tous deux la couronne, mais laissez subsister votre Royaume.

Quoi ! avec ces traits, avec ces torches, tu atta-

queras le palais d'Amphion , ce superbe monument qu'éleva , non la force mouvante de ces machines hardies , ouvrage de l'industrie des hommes , mais le son divin de la guitarrre qui en disposa les pierres sur ces tours majestueuses ? Vainqueur barbare , tu briserais ces marbres , tu ravirais ces dépouilles , tu chargerais de chaînes les généraux de ton père ! Tes féroces soldats jetteraient dans les fers des concitoyennes arrachées des bras de leurs époux ! les vierges de Thèbes , confondues avec les autres captifs , seraient données pour esclaves au beautés d'Argos ! & ta mère , les mains liées derrière le dos , suivrait sans doute le char du triomphe que tu remporterais sur ton frère ?

Peux-tu goûter le cruel plaisir de voir tes citoyens malheureux par toi ? peux-tu introduire des ennemis dans une ville si chère , la remplir de carnage & d'horreur ?.... Quoi ! ton cœur dur , féroce , indomptable , ne dépose pas sa colère ? tu es inexorable ! que feras-tu donc quand tu seras Roi ? calme , je t'en conjure , calme ces flots impétueux de ton ame , & rends-toi enfin à la piété....

POLYNICE.

Pour errer toujours en malheureux fugitif ! pour me voir , banni de ma patrie , solliciter l'assistance des Nations étrangères ! Eh ! que souffrirais-je de plus affreux , si j'avais aussi trahi ma foi , si

j'étais un parjure? je porterais la peine de la perfidie d'un autre, & mon Royaume ferait le prix de ses crimes!

Vous me renvoyez, j'obéis à l'empire de ma mère, mais qu'elle me nomme un autre asyle : mon frère superbe cependant régnera dans mon palais, & j'irai me cacher dans la plus vile chaumière : donnez-la moi du moins, en me bannissant, & que je puisse sous un humble toit, me consoler de la perte d'un Royaume. Méprisé par la Princesse à qui je devais donner le diadème avec ma main, je ne ferai que l'esclave rampant du Roi mon beau-père..... Il est trop périlleux de tomber du trône dans les fers.

J O C A S T E.

Si tu es si avide de régner, si ton orgueil ne peut se passer de sceptre, la terre ne t'en offre-t-elle pas assez à conquérir ?

- » Faites plus, tenez tout de votre grand courage,
- » Que votre bras tout seul fasse votre partage,
- » Et dédaignant les pas des autres Souverains,
- » Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
- » Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même,
- » Qu'un superbe laurier soit votre diadème,
- » Réglez & triompez, & joignez à-la-fois
- » La gloire des Héros à la pourpre des Rois.

(Imitat. de Racine.)

Va franchir, continue Jocaste dans Sénèque, va

franchir les sommets du Tmolus, si connus du fils de Sémélé : (*Bachus qui en avait fait la conquête.*) va parcourir ces belles & fertiles plaines de la Lydie : va dans ces opulens guérets que le Pactole couvre de son sable précieux, sur les bords tortueux du vagabond Méandre : (*fleuve de Phrygie, connu par ses détours.*) va dans les climats qu'arrose l'Hèbre rapide, vers le Gargane si chéri de Cérès, aux rives du Xanthe que grossissent les neiges de l'Ida, dans les lieux où l'Ionienne perdant son nom, resserre Abyda & Sestos, dans ceux où cette mer s'approchant de plus près de l'orient, forme tant de rades sûres en Lycie : va porter le fer dans ces contrées diverses ; que ton beau-père y entraîne ses peuples & qu'il t'en facilite la conquête. Imagine-toi que ton père porte encore la couronne de Thèbes. Ton exil est préférable à un pareil retour. Banni par le crime d'un autre, tu reviens criminel par toi. Tes mains seront pures en employant toutes ces forces qui te suivront, à te former un nouvel Empire. Ton frère secondant ta noble ambition, ton frère lui-même combattra pour toi. Pars & n'entreprends que des guerres où Œdipe & Jocaste puissent faire des vœux pour tes succès. Un Etat ravi par un crime est mille fois plus onéreux que le bannissement. Peins-toi tous les maux de l'assaut que tu nous prépares, & songe à la fragilité de la fortune. Quand tu verrais toutes les

Nations de la Grèce combattre sous tes drapeaux ;
 oserais-tu te flatter encore de la victoire ? tout ce
 qui est au pouvoir de Mars est douteux , la supé-
 riorité des forces disparaît , & l'épée à la main ,
 les chefs se trouvent égaux. L'espoir , la crainte , le
 fort aveugle , dérangeant bien les projets des guerriers.
 Le prix dont tu te flattes est douteux , le crime qui
 doit te le procurer est certain. Je veux que les Dieux
 soient propices à tous tes vœux , que tes citoyens
 renversés aient fui devant toi , que leur destruc-
 tion soit complète , que cette plaine soit jonchée
 de leurs corps , ô mon fils ! chargé des dépouilles
 de ton frère , & malgré toute l'ivresse de la gloire ,
 il te faudra briser ta palme. Que penser d'une
 guerre où le vainqueur fera un monstre , s'il se
 réjouit de sa victoire ? ou il sera forcé de pleurer
 celui qu'il aura vaincu ? Renonce donc à ces horri-
 bles combats , éloigne les alarmes , & ne sois point
 la coupable cause du deuil de tes parens.

P O L Y N I C E .

Pour qu'un ~~frère~~ dénaturé ne porte point la
 peine de son injustice criante & de sa perfidie ?

J O C A S T E .

Ne crains rien , il ne fera que trop puni : il
 régnera.

P O L Y N I C E .

Régner est une peine ?

J O C A S T E.

Si tu en doutes , regarde ton ayeul & ton père :
 Cadmus & toute ta race te l'apprendront. Jamais
 on ne porta impunément le sceptre de Thèbes , &
 cependant tous ces Rois malheureux n'avaient pas
 trahi leur foi. Crois que ton frère va augmenter
 leur nombre.

- » Si vous lui souhaitez , en effet , tant de mal ,
 - » Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
 - » Ce trône fut toujours un dangereux abîme ,
 - » La foudre l'environne aussi-bien que le crime :
 - » Votre père & les Rois qui les ont devancés ,
 - » Si-tôt qu'ils y montaient , s'en sont vus renversés.
- (*Imitat. de Racine.*)

P O L Y N I C E (*dans Sénèque.*)

Je crois qu'il l'augmentera , je l'augmenterai
 moi-même. Il est beau de mourir Roi.

- » Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre ,
 - » J'y monteraïs plutôt que de ramper à terre :
 - » Mon cœur jaloux du sort de ces grands malheureux ,
 - » Veut s'élever , Madame , & tomber avec eux.
- (*Imitat. de Racine.*)

J O C A S T E.

Je te dévoue à tous les supplices des exilés :
 règne donc , pourvu que tu fies un objet d'hor-
 reur à tous les tiens.

P O L Y N I C E.

Craindre d'être odieux , c'est ne vouloir pas

régner : l'Arbitre Suprême a créé ensemble la haine & la royauté : le Roi est celui qui fait opprimer cette haine : l'amour qu'on a pour les siens , est un des malheurs du trône. On est plus fort contre ceux dont on est haï , & quiconque aspire à l'amour , ne règne que d'une main languissante.

J O C A S T E.

C'est aux vrais Rois à donner aux autres des leçons pour régner : toi , tu n'en peux donner qu'aux exilés.

P O L Y N I C E.

Pour avoir une couronne , je livrerais aux flammes & ma patrie , & mes pénates , & ma femme : un Empire est le plus grand des biens , on peut l'acheter à tout prix.

Le reste de cette Tragédie a été perdu , ainsi que les chœurs de Phéniciennes d'où elle avait pris son nom , & ce sujet est celui sur lequel les maîtres de l'art se sont le plus exercés. Eschyle a donné *les sept Chefs devant Thèbes* , Sophocle a composé deux *Œdipes* , Euripide *les Phéniciennes* , Rotrou *la Thébaïde* , Racine *les Frères ennemis*.

Chez les Grecs , Antimaque & Ménélas d'Egée ont encore traité le même sujet : Ovide & Propertius parlent d'un Ponthicus qui en fit une Tragédie ; enfin Stace le mit en Poème épique , sous le règne de Domitien.

La *Thébaïde* de Sénèque, si exaltée par Juste-Lipse, & si décriée par Heinfius, n'est autre chose, dit Scaliger, qu'un *Drame de l'Ecole*, qu'une *déclamation Oratoire*. Il y a en effet beaucoup plus de traits & de Sentences que d'action, c'est le défaut de Sénèque, & ce défaut a fait le succès de sa Pièce dans un siècle où l'on préférerait l'esprit à la raison, une imagination déréglée à une conduite sage, des pensées hardies & de beaux vers à l'intérêt.

Cependant le Père Brumoy trouve *du vrai sublime* dans cette Tragédie : ce sont, selon lui, *des traits qui échappent par hasard à un esprit, très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, d'une imagination emportée.*

DeKrius prétend que c'est la meilleure de Sénèque, & ne craint pas de dire qu'elle est supérieure à toutes celles que les Grecs ont faites sur ce sujet.

C'est à nos Lecteurs à juger qu'elle est la plus saine de toutes ces opinions, & nous nous contenterons seulement d'ajouter que la *Thébaïde*, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, ne doit pas être regardée comme une Tragédie en règle. Ce sont des harangues plus pompeuses que celles de Salluste & de Tite-Live, plus remplies de chaleur que de naturel. Les dialogues de Sénèque ne sont que de beaux plaidoyers qui ravissaient Corneille & qu'il imita souvent : accoutumés, lorsque la Ré-

publique subsistait encore , à discuter en public les affaires les plus importantes , les Romains étaient Orateurs par habitude , & leurs conversations avaient souvent l'air de délibérations. Cette habitude se perpétua , lors même que la République n'exista plus , & opprimés par les Empereurs , privés du droit de se faire entendre sur la tribune , les Orateurs déployaient leur éloquence dans les Ecoles où l'on avait encore de la vénération pour cet Art sublime qui avait consacré les noms de Cicéron & de Hortensius. Au défaut de l'importance & de la vérité des causes , on employait les pensées les plus brillantes , les expressions les plus magnifiques , & si quelquefois on était grand , on était plus souvent ampoulé.

On a vu que la *Thébaïde* est défigurée par quantité de lacunes , mais on ne peut nier qu'elle attache , & que de tems en tems on y trouve cette terreur sombre , cette pitié déchirante qui caractérisent l'ancienne Tragédie. Dans les *Frères ennemis* de Racine , la première & la plus faible Pièce de ce grand homme , c'est un massacre presque général : on y voit mourir Jocaste , Eteocle , Polynice , Hémon , l'amant d'Antigone , en un mot Antigone elle-même ; & annoncés successivement par Olympe , tous ces accidens produisent très-peu d'effet. L'amour de cette Antigone est déplacé dans un sujet si terrible , & quand elle s'immole pour

l'objet qu'elle aime , on lui entend dire sans émotion :

» Cher Hémon ! c'est à toi que je me sacrifie.

Créon qui n'avait excité les deux frères à se battre que dans l'espérance de s'emparer de leur trône , qui pendant toute la Pièce n'avait paru qu'ambitieux , le fourbe Créon finit par être ridicule , lorsqu'oubliant tout-à-coup ses prétentions à l'Empire , il se montre amoureux d'Antigone qui vient de se tuer..... Vous m'ôtez , dit-il au Ciel ,

» Vous m'ôtez Antigone , ôtez-moi tout le reste.

Racine , dans cette Pièce , a beaucoup moins imité Euripide que Sénèque & Rotrou. On lui reproche d'avoir défiguré Polynice , & cela pour Étéocle que son usurpation rend odieux. Rotrou a fait la même faute , & le commencement de sa Pièce est une faible copie des *Phéniciennes* d'Euripide , ou plutôt de la *Thébaïde* du Poète Latin ; mais depuis la troisième Scène du troisième Acte , c'est en entier la Tragédie de Sophocle.

COUP-D'ŒIL sur le Costume des Grecs.

Avant de passer à la Tragédie suivante , il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur l'habillement de Jocaste , & d'en détailler toutes les parties : c'est une des branches principales de notre Ouvrage , & les Pièces de Sénèque vont nous fournir l'occa-

sion d'offrir au public tout ce qui concerne les vêtemens adoptés par les Grecs.

Leur habit le plus ordinaire était la *tunique* appelée chez eux *chitou*, espèce de robe qui descendait jusqu'aux genoux, & quelquefois jusqu'aux talons. Elle avait des manches assez étroites, & qui couvraient tout le bras ; ce qui cependant ne doit pas s'entendre sans exception, comme l'on en verra la preuve.

Outre cette *tunique* extérieure, ils en portaient une autre sur la peau, qui leur tenait lieu de chemise. Ils la nommaient *χιτωνίονες*, & les Romains *interula* ou *subucula*.

La *chlamyde*, ancien habit chez les Grecs, fut aussi en usage chez les Romains, & on la mettait sur la *tunique*, comme un surtout, ou comme un manteau : elle servait en guerre & en paix, elle était toute ouverte, & s'attachait avec une boucle sur l'épaule droite, enforte que le côté où se trouvait la boucle, était absolument découvert : sa forme était semblable à celle de nos manteaux, & en cela, elle différait de la *chlène* que les Romains appelaient *lène*, & qui était en usage dès les tems héroïques. C'était une espèce de surtout qui servait à garantir du froid & de la pluie : il y en avait de doubles, d'autres simples & sans fourrures. La nuit, elles servaient de couverture. Quand Priam coucha dans la tente d'Achille, on le couvrit

vait avec des *chlènes* fourrées. On s'en servait aussi à la guerre, comme on peut le voir dans l'*Odyssée* d'Homère. Cet habit est quarré, dit Aufonius, figure propre à le rendre utile la nuit comme le jour.

Elien, en parlant du luxe des anciens Athéniens, dit qu'ils portaient des *tuniques* de diverses couleurs, des manteaux de pourpre, qu'ils se frisaient & roulaient les cheveux, & qu'ils y entremêlaient des ornemens qui avaient la forme de cigales.

Le *palium*, ou manteau chez les Grecs, s'appellait *himation*, *pharos*, *tribon*, ou *tribonnion*. On voit qu'il ressemblait à la *chlène* : les Philosophes & les Sophistes en faisaient usage : on le portait aussi au Barreau.

L'*exonide* était une *tunique* sans manches, en sorte qu'elle laissait à découvert, non-seulement les bras, mais même les épaules, & c'est de-là qu'elle prenait son nom. Cet habit était celui des valets & des gens de service. Les Philosophes affectaient de le porter.

Les femmes avaient des *tuniques* comme les hommes, mais elles étaient plus longues & leur descendaient jusqu'aux talons. Par-dessus, elles portaient un manteau léger, nommé *empacbonné*, *annabolé*, *xistis*, ou *péplos*. La robe que l'on

appellait *tarentine*, était si mince & si déliée, que le corps paraissait au travers.

Le *céniphale* était une bande, ou ruban à lier la tête.

HABIT DE JOCASTE.

La *calasiris*, ou vêtement intérieur de lin, descendant jusqu'aux pieds.

La *tunique* de dessous, de laine blanche, avec une large bande de couleur pourpre, froncée sur un petit fil d'or à l'endroit de la gorge.

La *tunique* de dessus, d'un tissu de laine très-délié, & couvrant les bras; ornée en bas d'une broderie d'or, & à l'endroit de la gorge, d'une bande de pourpre brodée d'or : elle est relevée sur l'estomach par une ceinture de laine couleur de safran & dont chaque extrémité est garnie d'une houpe de même couleur.

L'*annabolé* ou *péplos* qui lui sert de manteau, est de couleur pourpre & d'une étoffe légère, point doublée; il ne tient par aucune boucle ou attache, & peut se tourner autour du corps, à volonté. Ses bords extérieurs sont ornés d'une brochure d'or très-petite.

Les bracelets sont d'or, garnis de pierres de couleur, & le collier est de deux rangs de perles.

Le diadème est une bande de laine de couleur pourpre & attachée sur la tête comme elle l'est sur celle du Roi dont le diadème est le même.

Le voile qui couvre la tête de Jocaste , est d'un tissu très-fin & de couleur changeante , rouge & bleue.

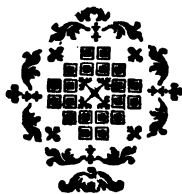
Les bandes de la chaussure sont couleur de pourpre & laissent voir la chair nue.

Voilà quel était le véritable habit des Reines Grecques , & nous sommes bien loin de le retrouver dans ceux de nos Actrices qui non-contentes de prendre , ou des satins , ou des étoffes brochées de différentes couleurs , les font couper & draper , soit d'après leur goût , soit d'après la fantaisie de leur Tailleur. Que signifient ces larges broderies nuancées avec le plus grand soin & prodiguées sur toutes les parties de leur ajustement , ces boucles d'oreilles & ces colliers de diamans , ces diadèmes & ces brasselets du même genre , ces riches agraffes qui attachent leur manteau , ces gazes en or qui leur servent de voile , cette coëffure élevée & garnie de pierreries , ces chaussures brodées , & mille autres parures qu'il serait trop long de détailler ?

Nos Actrices se plaignent tous les jours du prix qu'elles sont obligées de mettre à leur garde-robe de Théâtre , nous n'en sommes point étonnés , & c'est payer beaucoup trop cher le plaisir de s'éloigner de la vérité à laquelle nous nous efforcerons de les ramener par nos gravures & nos remarques. Nous serons sûrs d'y réussir , lorsque nous parviendrons

à leur persuader que rien sur la scène n'est aussi beau que la simplicité, & qu'en s'y conformant, elles seront beaucoup plus intéressantes qu'avec cette foule d'ornemens superflus qui détruisent l'illusion des rôles dont elles sont chargées.

Les différens objets que nous avons à présenter, vont nous ramener successivement à cette matière sur laquelle nous ferons en sorte de ne laisser rien à désirer.





J.D. Daguerre. del.

Ph. Biere Sculp.

ATREE.

THYESTE.

PERSONNAGES.

THYESTÈ.

ATRÉE.

TANTALE.

MÉGÈRE.

PLISTÈNE fils de Thyeste.

Chœur des Vieillards de Mycènes.

Le jeune Tantale fils de Thyeste.

Un autre Fils de Thyeste.

Un Garde.

Un Courier.

Personnages muets.

(La scène est à Argos.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ombre de Tantale , MÉGÈRE.

TANTALE.

SANS relâche occupé à saisir l'onde qui se dérobe toujours à mes lèvres avides , qui peut m'arracher aux demeures infernales ? Quel sinistre

V 3

Divinité montre encore à Tantale des maisons vivantes ? Quel affreux supplice d'être condamné à languir pour jamais de faim & de soif au milieu de l'abondance ? Que ne suis-je plutôt assez heureux pour porter le rocher glissant de Syphis pour tourner , ô Ixion ! sur ta roue si rapide , & qui te fait parcourir si peu d'espace ! pour n'être dévoré que par le noir vautour qui déchire les entrailles de Prométhée , alors qu'il a réparé pendant les nuits la perte qu'il a faite chaque jour , éternel aliment de ce monstre insatiable ! Ne daignera-t-on point changer mon tourment ! O impitoyables puissances de l'Erèbe , qui décernez de nouvelles tortures aux morts ! imaginez d'autres peines qui fassent horreur , même au Gardien des ombres , au triste Achéron & à moi , tenez-les toutes prêtes : voilà que ma race produit des criminels qui éclipsent leur père , qui me feront paraître innocent , & se porteront à des attentats que jamais je n'aurais osé commettre. Ma famille remplira bien toutes les places vacantes au Tartare , & tant que le sang de Pélops subsistera , Minos n'aura guère de repos.

M É G È R E (à Tantale.)

Avance donc , ombre détestable , & viens agiter tes Pénates impies. Il faut souffler l'émulation des crimes dans le cœur de tes enfans , il faut aigui-

fer leurs glaives , & les faire expirer sous leurs coups mutuels. Que leur haine ne reconnaisse ni mesure , ni pudeur ; qu'une fureur aveugle entraîne leurs esprits , que la rage des pères s'éternise & se répande sur les derniers rejettons , pour qu'ils ne puissent avoir aucun remord de leurs anciens forfaits ; qu'ils en reproduisent sans cesse de nouveaux , & que chaque individu ne se contente jamais d'en commettre un seul ; que la punition ne serve qu'à les rendre plus coupables ; que tes deux fils odieux soient chassés de leur Trône , & qu'on rappelle les exilés pour régner en leur place ; que la fortune de ta maison soit toujours incertaine ; qu'elle ne possède jamais qu'une couronne chancelante ; que les misérables y deviennent les maîtres , & les maîtres misérables ; qu'on n'y doive la royauté qu'aux flots perpétuels des révolutions. (*Voilà l'image exagérée des troubles qui arrivèrent sous les Césars.*) Bannis ; tandis que les Dieux leur accorderont une nouvelle patrie , qu'ils ourdissent de nouvelles horreurs , & se rendent aussi odieux aux autres qu'à eux-mêmes ; qu'ils croient tout permis à leur colère ; que le frère tremble devant son frère , le père devant son fils ; que les enfans périssent misérablement , mais qu'ils naissent plus misérablement encore ; que les femmes infidèles menacent leurs maris ; qu'on traîne la guerre au-delà des murs ; que toute la

terre soit inondée de sang ; que l'insolence du vainqueur surpasse celle de tous les vieux conquérans ; que l'adultère ne soit qu'une tache légère dans ta maison impie ; que la bonne foi, l'union fraternelle , en un mot , que toute justice en soit bannie ; que le ciel se ressente lui-même de ces abominations, & lorsque le flambeau lumineux donnera au monde la clarté qu'il lui doit, qu'une nuit ténébreuse vienne prendre sa place , que le jour tombe du firmament.

Mets tes *Lares* en confusion , répands-y la haine , le carnage , les funérailles ; remplis ta maison de Tantales , embellis-la comme aux jours de fêtes , ornés-en les portes de festons de lauriers , & que l'éclat de la lumière y signale ton arrivée. Renouvelle , mais augmente le forfait de la Thrace. (*Philomèle & Procné n'avaient tué qu'Itis , qu'ils firent manger à Térée : Mégère exige trois victimes au lieu d'une, & veut que Thyeste dévore ses trois enfans.*) Quoi ! la main d'Attrée se repose encore ! Déjà Thyeste ne pleure point ses fils ! Quand lui verrai-je retirer du feu l'airain brûlant qui doit renfermer son repas !..... Qu'on me déchire ces membres palpitans , que le sang en rejaillisse sur les foyers paternels , qu'on prépare la table. Un tel festin ne sera pas nouveau pour toi. (*Tantale avait servi aux Dieux son fils Pélops , & Cérès en avait déjà mangé l'épaule , lorsque Jupiter s'étant aperçu*

du crime, rendit la vie à Pélops auquel il donna une épaule d'ivoire, en place de celle qui lui manquait.) L'enfer retranche ce jour à l'éternité de ton supplice, & par ce repos unique, tu peux satisfaire la faim qui te tourmente. Romps ton jeûne. Sous tes yeux, on boira le sang de tes petits-fils, mêlé à la liqueur de Bacchus..... (*Tantale recule d'horreur.*). Quoi? tu refuses un banquet que je t'accorde! Arrête, où cours tu?

TANTALE.

A mes étangs, à mes fleuves, à ces ondes fugitives, à ces fruits trompeurs qui fuient ma bouche. Ah! j'ai aimé mieux la plus exécrable prison. Si tu ne me vois pas assez misérable, fais-moi quitter ces belles rives où tu m'as fixé pour jamais, précipite-moi dans les ondulations brûlantes du Phlégéon, environne-moi de toutes tes torches.

O vous que la loi du destin condamne aux plus durs supplices, qui étendus dans des antres livides, à la vue d'une montagne toute prête à vous écraser, exposés à des lions avides & furieux, entourés de l'horrible bataillon des furies, repoussez de vos yeux, à demi brûlés, les flammes qui vous dévorent; écoutez-tous la voix de Tantale qui se hâte de retourner à vous! Croyez-en mon expérience & mes peines; ce que je souffre chez les vivans est plus affreux que tous vos tourmens.

Ah ! qui aura la pitié de me reconduire au tatar !

M É G È R E.

Il faut auparavant que tu répandes le trouble dans ta maison , la fureur des combats , l'amour du glaive : anime ton cœur féroce.

T A N T A L E.

Il me convient de subir ma peine , & non d'en faire aux autres. Tu m'envoies comme une exhalaison mortelle échappée de la terre , pour affliger les peuples de l'horreur de la peste. Un aïeul sacrifierait ses petits-fils ! il se prêterait à cette exécution ! O père des Dieux & le mien ! quoique ma langue indiscrete ait déjà été punie si horriblement d'avoir révélé les mystères célestes , non , je ne saurais me taire : Puissances suprêmes ! écoutez-moi. Ne permettez plus que mes mains soient souillées d'un sang sacré , ne souffrez pas qu'on profane ainsi vos autels. Je les défendrai , j'empêcherai le crime qu'on prépare (à *Mégère qui l'inspire.*) Comme tu effrayes mes regards avec ton fouet cruel ! Que tes serpens sont menaçans ! Avec quelle fureur tu m'agites !... Dévoré par la soif , mon cœur est tout en feu..... Une flamme irrésistible pétille dans mes veines.... Je te suis.

M É G È R E.

Communique donc à toute ta race cet incendie qui t'environne , cette soif qui te dévore : que tes

*fils brûlent aussi de boire leur propre sang... Ta maison a déjà senti ton approche, tu l'as touchée, & l'horreur s'y est répandue. C'est assez, reviens au tartare, au fleuve que tu connais : en affligeant la terre, tes pas l'ont déjà engourdie. Vois-tu comme ton odieux aspect a suspendu le cours des ruisseaux, a fait désert les rives, a répandu dans l'atmosphère un vent aride & brûlant, a privé les arbres de leur verdure & de leurs fruits ! Vois-tu comme l'Isthme, battu des deux mers qui lui laissaient si peu d'espace, se réjouit maintenant d'entendre gronder leurs ondes plus loin de ses bords ! Tu taris le Léma, l'Inachus disparaît, les neiges du Cithéron sont fondues, Argos menacée de sa soif ancienne : (*allusion à l'histoire de Phaëton.*) le Soleil lui-même hésite s'il continuera le jour que tu ferais périr.

SCÈNE II.

Chœur des Vieillards de Mycènes.

S'IL est quelque Divinité qui chérisse Argos, ou Pise célèbre par les courses de ses chars, ou le royaume de Corinthe, qui confine à l'Isthme fameux, où les deux Ports formés sur des mers en discorde, ou le Taygète si brillant par ses neiges qui, durcis par le Borée des Sarmates, se fondent

ensuite par l'haleine des vents Étésiens : (*ces vents régnaient dans l'été , à l'approche de la canicule.*) S'il en est qui aiment les froides ondes du limpide Alphée , immortalisées par les athlètes d'Olympie : oh ! que ces Déités propices daignent écouter mes vœux ! que le crime ne succède pas au crime sur le trône de Mycènes : qu'un petit-fils , pire que son aïeul , ne nous donne point de loix , que les descendants ne trouvent point trop légers les attentats de leurs ancêtres , que la race impie de Tantale se lasse enfin de tant de forfaits. N'en a-t-on pas assez commis ? Trop long-tems la vertu & le crime ont été inutiles dans ce malheureux climat. Myrtille , perfide envers son maître , fut trahi à son tour , & par une fidélité égale à celle du parjure , Pélops immortalisa son nom , en le donnant à une mer fameuse. Il fournit ainsi l'histoire la plus intéressante pour tous ceux qui voguent sur les flots Ioniens ; (*Myrtille , conducteur des chars d'Oëномаüs , se laissa séduire par Pélops , & ôta la clef qui arrêtait la roue de celui de son maître qui fut écrasé par ses chevaux. En reconnaissance de ce service , Pélops précipita Myrtille dans une mer qui depuis fut appelée la mer Myrtoène.*)

Un enfant , continue le chœur , un enfant , (*Pélops , fils de Tantale ,*) qui se précipitait dans les bras de son père , pour en obtenir le baiser de

la tendresse ; reçu avec un fer impie , tombe à ses pieds , & pour servir d'aliment aux Dieux , il est mis en pièces par celui qui lui avait donné l'être ! Pour prix de cet affreux repas , il est condamné maintenant , ce père dénaturé , à languir d'une faim & d'une soif éternelles , sa bouche avide est trompée sans cesse , & jamais les Harpies ne déroberont plus rapidement la nourriture de Phinée. Les arbres qui fléchissent sous le poids de leurs fruits , penchent sur les lèvres entr'ouvertes de Tantale : abusé tant de fois & mourant de besoin , il n'ose faire aucun effort pour y atteindre , il ferme ses yeux & sa bouche. Une forêt toute entière approche de plus près toutes ses richesses , mille fruits exquis viennent insulter son appétit & irriter sa faim. Il ordonne à ses mains de les saisir , & quand cette envie d'être encore frustré veut se satisfaire , l'automne , la forêt mobile , tout s'envole. La soif , plus cruelle que la faim , le tourmente aussi , & lorsque son sang s'allume , que son gosier se dessèche , il invoque d'un ton lamentable les flots qu'il voit , mais ils s'évanouissent soudain & ne lui laissent qu'un sable stérile. Il veut les suivre , & dans un fleuve si abondant il ne trouve plus que la poussière qu'il boit.

Il n'est pas besoin de remarquer que ce chœur est absolument inutile à l'action , & que sous des termes différens , l'Auteur y répète ce qu'il a déjà

fait dire à Tantale. Mais tel est l'esprit de Sénèque dans lequel on trouvera toujours de la déclamation, mais souvent des beautés & des idées vraiment sublimes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE, un Garde.

ATRÉE.

TIMIDE, lâche, sans ame, & , ce qui est le comble de l'opprobre pour un tyran, sans vengeance encore après tous les crimes & toutes les perfidies de ton frère, ô Atrée ! tu ne produis que des plaintes vaines ! l'univers entier ne devrait-il pas déjà frémir à l'aspect de tes armes, les deux mers trembler sous tes hardis vaisseaux, les campagnes & les villes, briller envelopées de tes flammes, le fer étinceler de toutes parts, la terre d'Argos retentir du bruit de mes nombreux courriers, mes ennemis ne plus trouver d'asyle dans les bois, & des forteresses de sûreté sur les montagnes les plus inaccessibles ! le Clairon n'aurait-il pas dû faire sortir tous mes sujets des remparts de Mycènes ? il faut enfin que ceux qui cachent à

mes regards leurs têtes odieuses, subissent le sort le plus funeste, & que le brillant palais de Pélops tombe sur moi-même, pourvu que mon frère soit écrasé sous ses ruines.

O mon audace ! rends ma mémoire haïssable à la postérité, mais éternise-la. Il faut que je fasse un crime si violent & si atroce, que mon frère soit jaloux de ne l'avoir pas conçu. Je n'en venge point si je ne suis pas plus méchant que lui. Mais comment surpasser sa férocité ? rien le peut-il intimider ? sans frein dans le bonheur, sans repos dans la fatigue, je connais bien son caractère indomptable, nulle force ne peut le faire plier, nul pouvoir ne peut l'abattre : ne lui donnons pas le tems de redevenir formidable, & avant qu'il répare ses pertes, attaquons-le ; de peur qu'il ne profite de notre inaction pour nous opprimer.

LE GARDE.

Vous n'êtes pas effrayé de l'idée que votre peuple concevra de vous ?

A T R É E.

Le plus grand bonheur des Rois, c'est que leurs peuples soient obligés de louer toutes leurs actions ; comme de les endurer.

LE GARDE.

La crainte nous rend ennemis de ceux que la crainte nous force de louer, & les Princes amou-

reux de la véritable gloire , sont bien plus flattés d'être célébrés par les cœurs que par les larmes de leurs sujets.

A T R É E.

L'homme le plus obscur peut parvenir à cette gloire véritable : la force est toujours unie à la grande puissance , & l'on est bien forcé de faire ce qu'elle veut.

L E G A R D E.

Les Rois n'ont qu'à ne vouloir que des choses honnêtes , & l'on n'aura jamais d'autre volonté que la leur.

A T R É E.

Une domination toujours astreinte aux loix de l'honnêteté , n'est qu'une domination précaire.

L E G A R D E.

Sans la pudeur , la justice , la sainteté des engagements , la piété & la bonne-foi ; la domination est bien fragile.

A T R É E.

La sainteté des engagements , la piété & la bonne-foi sont bonnes pour le vulgaire ; les Princes ont d'autres loix.

L E G A R D E.

Croyez qu'il n'est jamais permis de nuire à son frère , quand même il serait coupable.

A T R É E.

ACTE III.

On n'est plus frère alors , on est Roi , & tout est permis..... Mon frère ! de quel forfait ne s'est-il pas souillé ! qu'a-t-il respecté ? adultère de ma femme , il m'a ravi encore mon Royaume , il a paré sa tête de l'antique diadème d'Argos , la perfidie a mis le trouble dans toute notre maison. Un troupeau fameux était dans les superbes étables de Pélops , la toison d'un précieux bétail , gardien de ce troupeau , fournissait des sceptres d'or à la maison de Tantale ; Thyeste s'en est emparé , & le reste de notre fortune attaché à son sort , est devenu son injuste partage. Il est resserré maintenant , ce bétail sacré , dans un parc entouré de murs odieux qui le retiennent captif. Ma femme que le traître Thyeste a fait entrer dans son lit par un crime révoltant , ma femme est la première origine de nos mutuelles calamités. Exilé par lui , n'ai-je pas erré dans mon Royaume , comme un fugitif pâle & tremblant ? toute ma famille n'a-t-elle pas été en proie à la perfidie ? Mon épouse corrompue , mes peuples rebelles à ma voix , toute ma maison , malade. Mes enfans !..... sont-ils les miens ?..... Je doute de tout , excepté de l'inimitié fraternelle.... Je suis encore dans un étonnement stupide. Commençons enfin , prenons l'ame de Tantale , envisageons Pélops , voilà les modèles que ma main doit suivre.... Dis-moi ,

Tome VI. Part. II.

X

quel moyen choisirons-nous pour nous défaire de cette tête criminelle ?

LE GARDÉ.

Faites-le périr par le fer.

ATRÉE.

Tu ne parles que de la fin de son supplice , & moi je ne m'occupe que de ce supplice même. Il n'y a que les tyrans modérés qui se contentent de tuer. Sous mon règne , la mort doit être une grâce.

LE GARDÉ.

Quoi ! toujours insensible à la pitié !

ATRÉE.

Laisse ta pitié. L'a-t-on jamais connue dans ma famille ? Je n'écouterai que la noire cohorte des Furies , l'affreuse Erynne , Mégère armée de toutes les torches.... Non , mon cœur n'est pas encore enflammé d'une assez grande fureur. Je veux le remplir de quelque chose de plus monstrueux.

LE GARDÉ.

Quelle nouvelle atrocité médite votre rage ?

ATRÉE.

Ce qu'elle médite ne ressemble point à un ressentiment ordinaire.

LE GARDÉ.

Employez-vous le glaive ?

A T R É E.

C'est trop peu.

L E G A R D E.

Le feu ?

A T R É E.

C'est trop peu encore.

L E G A R D E.

Quel trait choisit donc votre fureur ?

A T R É E.

Thyeste lui-même.

L E G A R D E.

Oh ! l'étrange emportement !

A T R É E.

Je l'avoue : un tumulte affreux se répand & règne dans mon ame ; je suis entraîné , & ne fais par quelle force secrète , mais je suis entraîné. Je sens la terre s'ébranler sous mes pieds jusques dans ses fondemens : je crois entendre tonner ce ciel serein , & tous les toits de mon Palais s'ébranler avec un bruit sourd ; mes Lacs me semblent s'agiter & détourner de moi leurs regards. N'importe , ô Dieux ! il me faut accomplir cet odieux mystère qui vous effraie.

L E G A R D E.

Enfin , que prétendez-vous faire ?

X 2

A T R É E.

Mon cœur est gros d'un acte plus qu'humain , il encourage mes mains timides..... Oui , suivons cette idée , elle est digne de Thyeste & de moi. Voilà ce que tous deux nous sommes capables d'entreprendre. La maison de Térée a vu aussi des repas impies , je l'avoue ; ces crimes étaient affreux , mais ils étaient connus , c'est à moi d'en inventer de plus atroces. O mère d'Iris ! ô sa sœur ! inspirez-moi toutes deux ! Notre cause est la même , soyez à mes côtés , enhardissez ma main. (*Ce fut la jalousie qui fit commettre le même forfait à la femme de Térée.*) Que je le voie déchirer ses enfans avec avidité , avec plaisir , & se nourrir de sa propre substance..... Oui , je suis content de ce genre de supplice..... Où est-il ? Atrée est trop long - tems innocent. Mon imagination n'est plus remplie que de carnage. Que ce soit Thyeste qui se prive lui - même de ses enfans..... Mon ami ! pourquoi craindre & vous calmer avant le coup ! il faut vous encourager , osez ; c'est Thyeste qui sera coupable de ce qu'il y aura de plus affreux dans ce forfait.

L E G A R D E.

Mais par quels détours l'engagerons-nous dans nos pièges ? Tout ce qui l'environne lui paraît ennemi.

A T R É E.

Il est vrai qu'il ne serait jamais surpris s'il ne voulait pas lui-même me surprendre ; mais tu vois qu'il se flatte de me détrôner. Dans cette idée , il braverait la foudre de Jupiter , il affronterait les menaces de la mer en courroux , il pénétrerait dans les Syrtes de la Lybie , il s'exposerait à un malheur bien plus terrible encore , il verrait son frère.

L E G A R D E.

Comment lui persuader que vous voulez lui accorder la paix ? Le moyen de lui faire croire ce prodige ?

A T R É E.

Un méchant qui espère est toujours crédule. Cependant je lui ferai proposer encore de terminer son exil , ses misères , & de venir partager avec moi le sceptre d'Argos. S'il est assez dur pour dédaigner cette offre , je gagnerai du moins ses enfans , moins dédaigneux , plus las de leurs malheurs , plus faciles à séduire ; en un mot , Thyeste me sera rendu par la vieille fureur qu'il a de régner , par l'affreux abandon dans lequel il est , par toutes les calamités qu'il souffre.]

L E G A R D E.

Le tems a dû lui rendre ces calamités supportables.

X ;

A T R É E.

Tu te trompes ; le tems ne sert qu'à renforcer le sentiment du malheur. Il est léger de souffrir le mal pour un instant , il est bien pénible de l'endurer.

L E G A R D E.

Cherchez d'autres Ministres pour consommer un projet de cette nature. Les enfans prêtent volontiers l'oreille à des partis violens ; craignez que les vôtres n'exécutent sur leur père ce que vous leur ordonnez d'exécuter sur leur oncle : souvent le crime retombe sur son auteur.

A T R É E.

Quand nous ne recevriens pas d'ailleurs des leçons de perfidie & de scélératesse , le Trône nous en donnerait. Tu crains que mes fils ne deviennent méchans ? C'est là méchanceté qui leur a donné l'être. Ce qui te semble horrible , atroce , inhumain , Thyeste le médite peut-être lui-même au moment où je te parle.

L E G A R D E.

Vous confieriez à vos enfans que vous voulez le tromper ?

A T R É E.

Non : cet âge n'a pas encore assez d'expérience pour se taire ; il ne peut tout au plus que soupçonner les pièges. Les malheurs si multipliés de

la vie peuvent seuls nous apprendre à être discrets.

LE GARDE.

Ainsi , après avoir trompé Thyeste par vos fils , vous les tromperez à leur tour , afin de les empêcher de partager votre crime ?

ATRÉE (*frappé de ces derniers mots.*)

En effet , qu'est-il besoin de les associer à ma vengeance ? Non , il faut que ma haine marche toute seule..... Mon ame ! tu m'inspires mal , tu languis ! Epargner mes fils , c'est épargner Thyeste. Qu'Agamemnon & Ménélas soient instruits des projets de leur père. Il faut un crime pour m'assurer de mes autres enfans équivoques. S'ils répugnent à la guerre à laquelle je les invite , à la haine que je leur inspire ; s'ils l'appellent leur oncle , il est leur père. Allons..... Mais en leur révélant mon secret , leurs visages tremblans pourront me déceler ; en se refusant à de grandes vues on se trahit , & souvent on ne connaît pas l'importance des choses dont on est le Ministre. (*Au Garde.*) Toi , du moins , cache bien mes projets.

LE GARDE,

Cet avis est inutile ; mon cœur conservera fidèlement ce secret & toute ma frayeur. (*bas*). Je réponds cependant moins du secret.

X 4.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

ENFIN, la noble & généreuse race du vieux Inachus a terminé le cours de la haine menaçante des deux frères ! Princes aveugles ! Quelle fureur vous portait à répandre un sang si cher , à vous disputer le sceptre par vos crimes ! O cœurs avides de forteresses ! vous ne savez pas où réside la véritable royauté. On n'est point Roi par les trésors , par les couleurs éclatantes de Tyr , par le diadème qui ceint les fronts orgueilleux , par les lambris étincelans d'or. On est Roi quand on ne craint rien , quand l'ame n'a plus de maladies cruelles , quand l'ambition ne l'exalte pas , quand on ne se met pas en peine de la faveur si frêle du vulgaire. On peut être esclave avec toutes les richesses des Plages occidentales, avec toutes les opulentes ondes du Tage , avec toutes les abondantes moissons des sables de la Lybie. On règne, lorsque sans fourciller, on voit tomber la foudre en obliques sillons , lorsque sans en frémir on voit la mer écumer en grondant sous l'impétueux Eurys , lorsque sans trembler on entend l'orageuse Adriatique mugir dans son cruel détroit , lorsque sans pâlir on aperçoit une épée menaçante briller au-

dessus de sa tête. On est Roi quand on fait établir son ame dans une assiette supérieure & sûre , qu'on découvre à ses pieds toutes les choses humaines , qu'on subit volontiers son destin , & qu'on fait mourir sans se plaindre.

Fussiez-vous le maître de tous les Etats de ces Rois qui tourmentent les Dahes (*peuple de Scythie.*) qui règnent sur la mer rouge , ou sur les côtes de l'Erythrée si brillante par ses diamans , ou sur la Caspienne dont les barrières enchaînent la valeur des Sarmates , de tous ceux qui osent franchir les ondes du Danube , ou qui étendent leur domination chez les Sènes reculés à l'extrémité du globe , vous ne régneriez pas encore. (*Les Sènes habitaient la Scythie Asiatique , & furent les premiers qui filèrent la soie.*) La seule & vraie Royauté ne se trouve que dans un esprit sain ; il ne lui faut ni coursiers , ni fer , ni ces lâches traits que lance le Parthe dans sa fuite simulée , ni ces machines meurtrières qui détruisent les villes , ni ces rochers énormes qu'une rotation rapide fait voler.

On est Roi quand on est sans desirs immodérés. Quel homme ne peut ainsi régner ! Quiconque en aura l'envie , essaiera de rester debout sur le toit glissant des Cours : moi , j'aime mieux me reposer dans le bonheur du calme ; obscur , je serai plus tranquille. Inconnu à mes contempo-

rains , mon existence s'échappera par un cours insensible , mes jours se fileront en silence , & Plébéien , je mourrai vieux..... La mer est trop fâcheuse pour ceux qui connus de tous , finissent sans se connaître eux-mêmes.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THYESTE, PLISTÈNE, TANTALE,

Un de ses Frères & deux Personnages muets.

THYESTE.

ENFIN, je revois les habitations touchantes de ma patrie , & la magnificence d'Argos : mes pieds la touchent encore , cette terre natale , bien suprême pour les exilés : je vous revois , Dieux de mes ancêtres ! si pourtant il est des Dieux. Là voilà , ces tours formées par les Cyclopes , ces ouvrages si supérieurs à l'industrie humaine ; ces stades , que j'ai tant de fois franchies dans ma jeunesse , où monté sur le char de mon père , j'ai souvent remporté la palme. Tout le Peuple , Argos toute entière vont venir à ma rencontre. Mais mon frère y viendra aussi..... Retourne , ô Thyeste ! retourne plutôt dans les bois qui couvraient ta fuite , dans ces déserts horribles , où confondu

avec les bêtes, tu vivais comme elles. Les prestiges de cette Cour ne font pas faits pour fatiguer tes yeux : en contemplant ce qu'on va te donner, contemple celui qui te le donne. Au milieu des plus dures calamités qui abattent les humains, j'ai su conserver mon courage & ma gaieté : à présent la crainte me saisit, mon ame est en peine, je suis tenté de repartir, mes pieds tremblans ne veulent plus avancer.

P L I S T È N E.

Que signifie ce changement ? La démarche de mon père devenue si lente ! il est étonné, interdit ! Il retourne le visage en arrière ! Son esprit est incertain !

T H Y E S T E.

Mon ame ! pourquoi cet embarras ! Pourquoi vous agiter à cet excès ! Atrée est votre frère, Atrée est Roi, & dans votre calamité vous avez confiance en lui. Lâche ! vous craignez des maux auxquels vous êtes fait ! Vous fuyez des peines si avantageusement placées !..... J'aime mieux rester malheureux, retournons, & puisqu'il en est temps encore, dérobons-nous.

P L I S T È N E.

Mon père ! à la vue de votre patrie, qui vous force de la fuir ? Pourquoi vous fustraire à tant de charmes ? Vainqueur de sa haine, votre frère

revient à vous , il vous rend la moitié de votre Royaume , il réunit les membres d'une famille si long - tems partagée , il vous restitue à vous-même.

T H Y E S T E .

Tu me demandes la cause de ma frayeur..... Je l'ignore moi-même ; je ne vois rien à craindre & je crains cependant. Je voudrais avancer , & mes genoux chancellent , tout mon corps tremble. Une force invisible m'entraîne dans un sens contraire à celui que je cherche : je ressemble au vaisseau que les voiles & les rames poussent d'un côté , & que le flux emporte de l'autre avec violence.

P L I S T È N E .

Etouffez cette crainte aveugle qui trouble votre raison , & voyez tout ce qui va signaler votre retour. Mon père ! vous pouvez régner.

T H Y E S T E .

Oui , puisque je peux mourir. (*C'était un principe des Stoïciens , que quiconque pouvait mourir était Roi.*)

P L I S T È N E .

Vous aurez la Puissance suprême.

T H Y E S T E .

Elle ne saurait l'être pour qui ne la desire point.

P L I S T È N E .

Vous la laisserez à vos enfans.

THYESTE.

La suprême puissance n'admet point de partage.

PLISTÈNE.

Le bonheur est dans vos mains , & vous lui préférez le malheur !

THYESTE.

Crois-moi , on donne des noms pompeux à des biens chimériques. Tant que je suis resté debout dans l'infortune , je n'ai jamais cessé de trembler : je redoutais jusqu'à ce fer attaché à mon côté : oh ! qu'il est bien plus doux de ne porter obstacle à personne ! de prendre un repos tranquille , couché par terre ! jamais tu ne verras les crimes entrer dans les cabanes ; ce qui se mange sur une table vile , n'est point suspect : on boit du poison dans l'or : Je l'ai éprouvé , & je le soutiens : la mauvaise fortune vaut mieux que la bonne : malheureux , on ne voit pas une ville entière craindre son palais établi sur une hauteur qui la domine. (*Ceci fait allusion à un trait de l'Histoire Romaine : Valérius Publicola avait bâti une superbe maison sur le mont Vêlie ; le peuple en eut de l'ombrage , & soupçonna ce Patricien d'aspirer à la Royauté.*) Dans ma détresse , je n'ai ni somptueux pilastres embellis par l'éclat de l'ivoire , ni des gardes pour défendre mon sommeil , ni des flottes uniquement consacrées à ma pêche : je ne fais pas reculer la

mer pour faire place à des digues ambitieuses, je ne connais point l'art de satisfaire mon appétit par le tribut des peuples; on ne moissonne pas pour moi au-delà des Gètes & des Parthes, on ne me brûle point d'encens, on n'embellit point mes Autels au mépris de ceux de Jupiter; je n'ai pas de superbes forêts autour de ma maison, ni, en place de bains, d'immenses étangs dont une foule de malheureux fasse tiédir les eaux; je ne connais point le sommeil pendant le jour, je ne passe point les nuits à sacrifier à Bacchus, mais on ne me craint pas: sans armes, ma maison est en sûreté. A l'ombre de ma pauvreté, je jouis d'un repos profond. Le plus puissant des Royaumes, mon fils, c'est de n'en point désirer. (*La moitié de cette tirade est une critique du luxe qui s'introduisit à Rome après la ruine de la République, & qui était devenu si prodigieux sous Néron. On peut en voir le détail dans Horace, Juvénal & les Auteurs du tems.*)

P L I S T È N E.

Mon père! quand c'est un Dieu qui nous offre le trône, il ne faut point le refuser.

T H Y E S T È.

Il ne faut point l'accepter.

P L I S T È N E.

C'est un frère qui vous prie de régner.

THYESTÈ.

Il m'en prie ! je dois donc craindre. Quelque perfidie erre ici autour de moi.

PLISTÈNE.

La tendresse du sang peut s'égarer , mais elle revient , & l'amour alors se dédommage de tant de momens perdus.

THYESTÈ.

Atrée aimer son frère ! les constellations de l'ours se plongeraient plutôt dans l'Océan, (*ces étoiles ne descendent point sous notre horizon ! par conséquent , elles ne paraissent pas se précipiter dans la mer comme les autres.*) l'onde turbulente de la rapace Charybde deviendrait calme , les flots Ioniens produiraient des moissons , la nuit la plus ténébreuse éclairerait la terre : avant un pareil miracle , un traité inviolable unirait l'eau avec le feu , la mort avec la vie , les vents avec les mers.

PLISTÈNE.

Quel artifice craignez-vous ?

THYESTÈ.

Je les crains tous. Eh ! comment te définir mes frayeurs ? la puissance d'Atrée n'égale-t-elle pas sa haine ?

PLISTÈNE.

Que peut contre vous cette puissance ?

THYESTE (*embrassant ses enfans.*)

Ce n'est pas pour moi que je tremble : c'est pour tes frères & pour toi qu'Atrée me semblo redoutable.

PLISTÈNE.

Vous frémissez qu'il ne vous trompe , mais dans des malheurs tels que les vôtres , une telle défiance est bien tardive.

THYESTE.

Allons donc , puisque tu le veux , mais ton père te prend à témoin qu'il te suit & ne te conduit pas.

PLISTÈNE.

Quelque Dieu nous regardera en pitié : venez , mon père , rassurez votre marche.

SCÈNE II.

ATRÉE , THYESTE , PLISTÈNE , TANTALE ,
son jeune Frère , Personnages muets.

ATRÉE.

JE le tiens donc , ce monstre , je le tiens dans mes heureux filers ! je le vois , lui , & son odieuse race ! Ma haine est en sûreté , Thyeste est dans mes mains , il y est tout entier. A peine je me possède , à peine mon ressentiment se plie au sein que

que je lui impose , semblable à ces fiers animaux de l'Ombrie , qu'une lesse importune captive alors que leur odorât subtil sent la trace du sanglier : ils obéissent pourtant , & suivent encore leurs guides en silence ; mais quand ils se voient plus près de leur proie , le feu s'élance de leurs yeux , ils se débattent , leurs gémissemens appellent leur maître trop lent , ils rompent les liens qui les arètent. (*Au lieu de choisir les chiens de l'Italie pour l'objet de sa comparaison , Sénèque aurait pu prendre ceux de Sparte ou des Molosses , d'autant plus que la scène de cette Tragédie est à Argos : mais on a déjà eu occasion de voir que pour être plus piquant , il présente toujours aux Romains les choses qui sont sous leurs yeux.*)

Quand la colère respire le sang , elle a peine à se cacher : cachons pourtant la nôtre. (*il regarde Thyeste.*) Comme son épaisse chevelure voile en désordre son visage affligé ! Avec quelle négligence révoltante sa barbe est répandue sur son sein ! (*il l'aborde.*) Je viens vous tenir la parole que mes fils vous ont donnée. Mon frère , je vous revois avec plaisir : (*il l'embrasse.*) Rendez-moi le baiser fraternel qui charmera mon cœur. Oublions toutes nos inimitiés anciennes : commençons en ce jour à chérir la voix du sang , à goûter la tendresse fraternelle ; que les haines coupables sortent de nos ames.

Tome VI. Part. II.

Y

T H Y E S T E.

Je chercherais à m'excuser, mon frère, si vous me marquiez moins de sensibilité; mais non, j'aime mieux vous avouer que j'ai commis..... tout ce que vous avez cru..... votre tendresse me rend plus coupable en ce jour. Le plus grand des crimes est d'en avoir à se reprocher vis-à-vis d'un si bon frère, il ne me reste plus que la ressource des larmes.... Vous êtes le premier qui m'ait vu réduit à l'état de suppliant, & Thyeste qui n'a jamais embrassé de genoux, embrasse les vôtres. Anéantissez votre colère, dissipez l'animosité de votre cœur, & recevez ces trois innocens pour ôtage de ma fidélité.

A T R É E.

Relevez-vous, mon frère. Vous à mes pieds ! Ah ! relevez-vous ! embrassez-moi plutôt ; & vous aussi, (*aux trois fils de Thyeste.*) doux appuis de la vieilleesse, jeunes princes, accourez dans mes bras. Mon frère ! ôtez ces vêtemens, épargnez les à mes yeux, acceptez la moitié de mes Etats : je veux m'honorer, en vous rendant la dignité de nos pères. Avoir une couronne, c'est l'effet du hasard, la donner, c'est l'ouvrage de la vertu.

T H Y E S T E.

Que les Dieux accordent un digne prix à la vôtre ! Mon frère ! le diadème ne sied pas à mon

état abject & misérable ; ma main infortunée est peu propre à régir un sceptre. Laissez-moi me confondre dans la foule de vos sujets.

A T R E E.

Non, ce royaume est assez grand pour avoir deux maîtres.

T H Y E S T E.

Gardez-le tout entier : tout ce qui est à vous, c'est comme s'il étoit à moi.

A T R E E.

Peut-on se refuser ainsi aux faveurs de la fortune ?

T H Y E S T E.

Où, quand on a éprouvé toute la fragilité !

A T R E E.

Vous m'enviez la plus grande gloire.

T H Y E S T E.

Vous l'avez acquise : la mienne n'est pas com-
mencée. Je ne veux point régner.

A T R E E.

Si vous refusez de partager ma couronne, je l'abdique.

T H Y E S T E.

Vous le voulez, je règnerai, mais mon pouvoir sera toujours subordonné au vôtre.

Y a

A T R É E.

Ceignez donc votre tête vénérable du diadème royal. Moi, je vais immoler aux Dieux les victimes que je leur ai destinées.

S C È N E I I I.

LE CHŒUR.

QUI l'aurait cru ? le féroce, l'impétueux, le barbare Atrée s'est calmé à l'aspect de son frère ! Il n'est point de puissance qui résiste à la force du sang : les inimitiés étrangères sont durables ; mais le véritable amour est plus durable encore.

Naguère une haine formidable, animée par de grands intérêts, avait rompu l'union de la nature, la guerre était déchaînée, la terre tremblait sous les coursiers, le fer étincelait de toute part, & la piété vient d'arrêter ce fét homicide dont Mars épouvantait nos regards.

Quel Dieu a fait naître la paix au milieu de cette horrible guerre ! Les citoyens s'entrégorgeaient à Mycènes, les mères désolées prenaient leurs enfans sur leur sein, les femmes tremblaient pour leurs maris, les glaives rouilles par une longue paix, semblaient se refuser à nos mains dénaturées ; ici, on relevait les murs dégradés par le tems, là, on rétablissait les tours chan-

celantes ; on s'assurait de ces portes par d'énormes chaînes de fer, les gardes nocturnes veillaient en frissonnant, appuyés sur ces créneaux.

La crainte de la guerre est pire que la guerre même. Nous ne redoutons plus les menaces du fer ennemi, ni le bruit alarmant des clairons, ni l'éclat déchirant des trompettes. La paix est rendue à l'heureuse Argos : ainsi du fond des abîmes, les flots s'élancent en grossissant, lorsque le vent d'ouest vient battre les côtes de l'Abruzze, Scylla retentit de toute la profondeur de son goufre, les Nautoniers dans les Ports redoutent encore la mer que l'insatiable Charybde engloutit, le farouche Cyclope assis sur une roche de l'Etna fumant, appréhende que son père (*Neptune.*) ne vienne éteindre avec ses eaux vagabondes les feux éternels qui pétillent dans ses soupiraux, le pauvre Laërte qui voit trembler Ithaque, s'imaginer que son royaume peut être submergé. Mais si la violence des vents expire, soudain la mer s'affaisse comme l'onde d'un étang paisible, le timide navire qui n'osait plus se confier à la plaine liquide, étend ses voiles spacieuses, les barques les plus frêles folâtent sur la surface, on a le tems de compter les poissons dans ces mêmes eaux où les vagues furieuses inspiraient l'alarme aux Cyclades ébranlées.

Nul état de la vie n'est durable, le plaisir & la

douleur se succèdent; mais le plaisir est bien court; & dans un instant on passe aux extrêmes. Ce dominateur du monde, qui embellit les fronts de diadèmes, qui voit à ses genoux les nations humiliées, qui, d'un signe de tête, désarme le Mède belliqueux; l'Indien brûlé par l'astre du jour; les Dahes si redoutés de la cavalerie des Parthes; ce dominateur lui-même est inquiet du sceptre qu'il porte : il présage ces grandes révolutions qui agitent l'univers mobile, il redoute le tems toujours si prêt à changer. (*Ce trait fait allusion aux Empereurs Romains qui nommaient les Rois, mais particulièrement à Néron qui fit alliance avec des Souverains des extrémités de la terre, & qui donna une couronne à Tiridate.*)

O Rois ! qui le Dispensateur suprême a conféré le droit si redoutable de la vie & de la mort ! ôtez à vos visages leur superbe arrogance : si les moindres de vos sujets vous craignent, craignez bien davantage un maître plus grand que vous. Tous les Empires de la terre relèvent d'un Empire qui leur est supérieur : tel Monarque s'est vu le même jour sur le trône & dans la poussière. Ne vous enorgueillissez point dans le bonheur, ne vous désespérez point dans l'adversité : Cloto mêle les deux fortunes & ne permet de consistance ni à l'une ni à l'autre ; la roue du destin entraîne tout. Jamais mortel ne fut assez favorisé des Dieux pour être

sur du lendemain. Le maître du monde roule dans un tourbillon rapide tout ce qui est à nous.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COURIER, LE CHŒUR.

LE COURIER.

QUELLE Dêité daignerait m'emporter dans les espaces de l'air , & m'enveloper du nuage le plus épais , pour épargner à mes yeux un si horrible spectacle ! Race infâme ! tu ferais rougir Pélops & Tantale lui-même.

LE CHŒUR.

Que nous apportez-vous de nouveau ?

LE COURIER.

Quel est ce pays ? Suis-je dans Argos ou à Sparte qui se glorifie d'avoir donné le jour à des frères si tendres ? (*Castor & Pollux.*) Suis-je à Corinthe , qui presse les deux mers , ou sur les bords du Danube qui facilite les incursions des cruels Alains , sur les neiges éternelles de l'Hircanie , chez les Scythes vagabonds ? Quel lieu du monde enfin a vu commettre un si exécrationnable attentat ?

Y 4

LE CHŒUR.

O ciel ! expliquez-vous , & révélez enfin cette nouvelle calamité.

LE COURIER.

Quand mon ame sera rassise , quand mon corps glacé par l'effroi aura relâché mes membres interdits : j'ai encore-là l'image de l'horreur. Tourbillons insensés de l'air , enlevez-moi dans l'autre hémisphère , transportez-moi dans les climats où vient de passer le jour en abandonnant cette affreuse contrée.

LE CHŒUR.

C'est retenir trop long-tems nos cœurs dans l'alarme de l'incertitude : dites ce qui vous fait frissonner , & nommez le coupable : il n'en est que deux. Lequel de ces frères impies ? Parlez.

LE COURIER.

Sur la forteresse du palais de Pélops est une aile exposée au midi , aile dont l'extrémité égale la hauteur de la montagne & domine sur la ville , afin que le peuple en se révoltant soit soudain sous les coups des rois. (*telle était aussi la situation du palais de Néron.*) Là est un immense fallon , capable de contenir une cité entière : de magnifiques colonnes , ornées de différentes peintures , y soutiennent des poutres d'or. Derrière ce

fallon que fréquente le peuple, le palais se divise en une infinité d'appartemens. Au bout de celui du Roi est son asyle sacré, dans un vallon entouré d'un bois antique : c'est le sanctuaire de la royauté. (*Les Anciens avaient dans leurs appartemens un lieu respecté, & qui n'était que pour eux : on l'appellait pénétrale.*) Les arbres qui l'environnent ne charment point la vue par leurs rians feuillages, ni par la beauté de leurs fruits : on n'y plante que des ifs & des cypres, la noire yeuse rembrunit encore cette forêt, & le chêne y élève sa tête altière. C'est dans cet asyle que la race de Tantale va prendre les auspices pour s'initier dans la royauté, & consulter les Dieux dans ses malheurs. Les murs sont chargés d'offrandes, de trompettes, de chars brisés, de dépouilles arrachées sur la mer *Mirtoène*, de roues dont les essieux trompeurs causèrent des défaites, enfin de tous les trophées d'Argos. Là, est encore la *thiare* du Phrygien Pélops & les *chlamydes* des Barbares, peintes de milles couleurs.

(*Pélops, originaire de Phrygie, vint régner dans l'Elide : on y conservait par honneur la thiare, ornement que portaient les Princes Phrygiens en place du diadème usité chez les Grecs.*) A l'ombre de ce bois, est une triste fontaine à l'eau dormante & marécageuse, semblable à celle du Styx qui assure la fidélité des Dieux. On dit que dans

ce lieu , comme au Tartare , on entend les Divinités funèbres gémir pendant la nuit , le bruit des chaînes retentir , les mânes heuler. On y voit tout ce que l'on craindrait seulement d'entendre. Les morts antiques sortent de leurs bûchers , & s'y promènent; on y rencontre une foule de monstres bien plus effrayans que ceux que nous connaissons. Quelquefois la forêt est toute en feu , & les arbres y brûlent sans se consumer. Souvent les oreilles y sont effrayées des tristes aboyemens , on y distingue des spectres plus grands que nature. Le jour même n'y calme point l'épouvante , il n'y pénètre jamais.

Les oracles qui s'y rendent sont infaillibles , alors que le Destin s'en ouvre l'entrée avec un bruit horrible , & que le vallon mugit sous la voix du Dieu qui le remplit.

Atrée écumant de fureur entre dans ce lieu , traînant les enfans de son frère. On pare les Autels , on charge de fers les mains des Princes ; leurs têtes affligées sont ornées de guirlandes de pourpre , l'encens brûle , la liqueur sacrée de Bacchus coule en libations , le couteau purifié dans le gâteau salé touche les victimes , toutes les cérémonies particulières sont observées , & le plus détestable des attentats s'exécute dans l'ordre le plus religieux.

LE CHŒUR.

Quel était le Sacrificateur ?

LE COURIER.

Atrée lui-même ; sa bouche violente s'ouvre & prononce les prières funèbres ; il chante l'hymne de la mort , il s'appuie sur l'autel , touche les victimes qu'il a dévouées , dispose leurs têtes pour les frapper , approche le fer , examine les gestes des malheureux. Aucun rit essentiel n'est négligé : le bois tremble , le palais est ébranlé jusques dans ses fondemens , chancelle & semble chercher de quel côté il tombera : de la partie gauche du ciel , une étoile s'élance & sillonne après elle un sentier noir. Le vin versé dans le feu sacré , se convertit en sang : trois fois le diadème tombe de la tête du Pontife : l'ivoire pleure dans les Temples. (*Les statues faites de cette matière : Tibulle , Ovide , & Lucain ont employé la même image.*) Tous sont effrayés de ce prodige. Atrée seul est intrépide & constant ; il épouvante à son tour les Dieux qui le menacent. Soudain il s'élance à l'autel , il jette des regards obliques & farouches , comme une tigresse que la faim dévore & qui se trouve dans la forêt du Gange entre deux jeunes raureaux ; également avide de l'un & de l'autre , elle est indécise & ne fait lequel elle déchirera d'abord : déployant toutes ses dents meurtrières,

elle tourne & retourne sa tête affreuse , elle tient sa voracité en suspens : tel Atrée , tel ce monstre balance quelque tems sur la première victime de sa haine , il veut leur assigner leur place , il les abhorre également , il hésite pourtant , & c'est pour mieux régler sa fureur.

LE CHŒUR.

Eh ! lequel est tombé le premier ?

LE COURIER.

Pour ne pas manquer à la piété , Atrée commence par imoler Tantale , parce qu'il portait le nom de son ayeul.

LE CHŒUR.

Avec quel maintien a-t-il vu la mort ?

LE COURIER.

En s'oubliant , & aucune vaine prière n'est sortie de sa bouche. Le Roi a caché son épée toute entière dans sa blessure ; il l'a tirée , & Tantale n'est plus qu'un cadavre qui encore debout , & incertain de quel côté il tombera , finit par tomber sur son oncle. . . . Mais soudain le barbare traîne Plistène à l'autel , & le réunit à son frère : sa tête abattue fait entendre un murmure plaintif.

LE CHŒUR.

Qu'a fait le tyran après ces deux massacres ?

a-t-il du moins épargné le troisième ? a-t-il , par sa mort , mis le comble à toutes ses horreurs ?

LE COURIER.

Comme dans l'Arménie , un lion à la crinière flottante , se précipite sur tout un troupeau , & quoique tout son corps soit trempé de sang , quoique sa faim soit assouvie , il conserve encore sa colère : il a étranglé les taureaux , & ses dents fatiguées de carnage , menacent les veaux timides. Ainsi Attrée renouvelle sa furie , & toujours armé de ce glaive qui avait immolé les deux frères , il envisage sa troisième victime , il plonge sa main parricide dans le corps d'un faible enfant , & fait voler sur l'autel son sang qui sort à gros bouillons par une double blessure.

LE CHŒUR.

O l'horrible forfait !

LE COURIER.

Retenez votre horreur : ce n'est pas là le crime , Attrée est encore vertueux.

LE CHŒUR.

La nature admet-elle une plus grande atrocité ?

LE COURIER.

Ce qui vous révolte n'est pas la fin , mais le premier degré du crime.

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il pu faire de plus ? aurait-il exposé aux vautours les corps de ces infortunés ? les aurait-il privés de l'honneur du bûcher ?

LE COURIER.

Que ne s'en est-il contenté ! pourquoi Thyeste ne peut-il goûter le bonheur de voir ses enfans sans sépulture !... O abomination qui ne trouvera de créance dans aucun siècle , & que la postérité traitera de fable !

Atrée arrache les entrailles de ses neveux , déchire leurs cœurs palpitans , touche leurs fibres , examine les veines fumantes de leurs viscères , & y cherche des présages. Satisfait des augures qu'il en tire , il divise les corps en plusieurs parties ; les épaules , les bras , les autres membres , les os , tout est séparé ; en un mot , il ne réserve que les têtes & les mains pour lui servir de témoins : le reste distille lentement son suc , soit à des broches que le tyran a dressées devant un brasier ardent , soit dans des vases d'airain remplis d'une onde brûlante. Le feu recule d'effroi , & refuse d'apprêter ces effroyables mets. Trois fois on le rejette dans le foyer tremblant , & c'est malgré lui qu'il brûle , malgré lui qu'il prête son ministère au coupable Atrée. Les membres gémissent , & je ne fais si la flamme ne gémissait

pas encore davantage : elle était noire , & s'échappait en fumée ; cette fumée elle-même était triste , pesante , & ne s'élevait pas en ligne directe ; elle envelopait les Pénates d'un brouillard livide.

O soleil , qui dans ton cours vois si patiemment tant d'autres horreurs , quoique ce crime t'ait fait reculer , & que tu nous aies amené la nuit en fuyant au milieu de ta carrière , ta fuite a été encore trop tardive !

A table , le malheureux Thyeste mutilé ses enfans , sa bouche funeste les dévore , & semble cependant se refuser involontairement cette nourriture criminelle ; sa tête parée respire le parfum le plus doux , le vin appésantit ses esprits !..... O Thyeste ! tu n'as qu'un bien dans ton malheur , c'est de l'ignorer , & ce bien va t'échaper. Oui , quoique le Dieu du jour ait arraché son char en arrière , & qu'il ait pris une route contraire à la sienne , quoique cette nuit extraordinaire décèle maintenant cet abominable crime , tu le verras , malheureux Prince , & tu connaîtras toute ta misère.



SCÈNE II

LE CHŒUR.

(*Ce Chœur est composé de sept personnes différentes de celles qui étaient dans la Scène précédente.*)

ORNEMENT du Ciel & de la Terre, toi dont le brillant lever dissipe les astres qui embellissent la nuit, Soleil ! où diriges-tu ton char ? Peux-tu nous priver de ton flambeau radieux ? Le vespér qui te précède à la fin de ta carrière, n'appelle pas encore les lumières nocturnes, & les roues ne penchent pas si-tôt vers l'Hespérie pour avertir les Heures de dételar tes coursiers hors d'haleine. La trompette n'a pas annoncé la troisième partie du jour qui expire, (*Les Grecs, ainsi que les Hébreux, divisaient les jours en trois parties dont chacune était annoncée au son de la trompette.*) Le Laboureur dont les bœufs ne sont point fatigués, s'étonne de voir arriver si subitement l'instant de son souper.

Quelle puissance arrête ta course dans le firmament, & détourne tes chevaux de la route ordinaire ? Les Titans échappés de l'infenale prison recommencent-ils leurs guerres impies ? Tityres excédé de voir éternellement ses entrailles renaissantes en proie au vautour, Tityres a-t-il repris
ses

les anciennes inimitiés contre les Dieux ? Typhée a-t-il repoussé la montagne qui oppresse sa poitrine ? Le valon de Phlégra (*situé dans la Thésalie, & fameux par le combat des Dieux contre les Géans.*) Le valon de Phlégra devient-il encore le théâtre d'une guerre entre la Terre & le Ciel ? Veut-on de nouveau entasser l'Ossa sur le Pélion ?

L'harmonie du monde est détruite, nous n'avons plus de coucher, plus de lever du soleil : la brillante Déesse du matin voit avec étonnement l'ordre de la lumière interverti. Les doigts délicats de l'avant-courrière du jour ont bien l'habitude d'attacher dans les Plages orientales les freins des célestes coursiers ; mais alors qu'ils sont épuisés de leur course, elle ne saurait les faire entrer dans la mer de l'Hespérie, ni rafraîchir dans l'onde leurs crins fumans de sueur. Le soleil est surpris lui-même de voir l'aurore à son coucher, de se trouver dans un hospice si nouveau, de faire lever les ténèbres lorsque la nuit n'est pas encore prête. Les étoiles ne paraissent point, les pôles ne brûlent d'aucun feu, la lune n'éclaire point cette affreuse obscurité.

Ah ! que ce prodige, quel qu'il soit, n'ait pour nous que l'horreur de la nuit ! Mais nos timides cœurs tremblent qu'il ne nous annonce la ruine fatale du monde, & que l'ancien cahos ne re-

Tome VI. Part. II.

Z

vienne confondre encore la terre, la mer, les feux, tous les élémens, tous les hommes & tous les Dieux. Hélas ! le Roi des astres', qui conduisait les siècles par le cours de son éternel flambeau, ne nous donnera plus les marques distinctives des étés & des hivers. Sa sœur qui le remplaçait pendant la moitié de l'espace, & qui le devançait de vitesse en décrivant un moindre cercle, la lune n'ôtera plus à la nuit tout ce qu'elle a d'effrayant. La troupe des Dieux ne sera plus qu'un Dieu. (*La lune décrit son orbite en 29 jours, 12 heures & 44 minutes.*)

Le Zodiaque qui partage obliquement les zones en variant les années si longues, verra les astres sacrés auxquels il tient lieu d'asyle, se détacher & lui échaper. Ce Bélier qui au retour du nouveau printems, abandonne les voiles au souffle de zéphir, ira se précipiter dans l'onde immortalisée par Hellé. (*l'Hellepont dans lequel il fit naufrage.*) Le Taureau, aux cornes brillantes, voisin des Hyades, & traînant à sa suite les Gémeaux & le Cancer qui se recourbe, le Taureau subira le même sort. Le Lion, l'un des plus nobles travaux d'Hercule, & lançant tous les feux de l'été, le Lion tombera une seconde fois du Ciel. La Vierge, la Balance, le Scorpion se précipiteront de même sur la terre. Le vieux Chiron, (*le Sagittaire*) dont la main est armée d'un arc d'E-

monie , le vieux Chiron perdra tous ses traits.
L'Astre de Dan (*le Capricorne.*) qui nous ramène
les frimâts , écrasera ton urne en tombant , ô
Déesse inconnue qui la portes ! (*le Verseau.* *On*
ne sait si c'est Deucalion , Cécrops , Hylas ou Ga-
nimède.) Les poissons disparaîtront avec toi. La
mer engloutira des astres qui ne l'ont jamais vue.
(*Cérès ou Calisto.*) Ce monstrueux serpent qui
partage les deux ourses comme un grand fleuve ,
cette glaciale cynosure , (*la petite ourse.*) qui touche
au dragon , ce gardien si lent du char Boréal (*le*
Bouvier.) tous les astres vont nous écraser. Mal-
heureux peuple ! c'est nous qu'on a choisis pour
être anéantis sous les ruines du monde , nous
sommes réservés pour la fin des siècles.

Soit que nous ayons perdu le soleil sans avoir
mérité ce malheur , soit que nos crimes nous
l'aient attiré , ah ! que notre sort est cruel ! mais
cessons nos plaintes , bannissons notre effroi , c'est
trop aimer la vie que de refuser de mourir quand
l'Univers périt.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

A T R È E *seul.*

JE suis l'égal des Dieux , supérieur à tous les hommes ; ma tête altière touche l'Olympe. Je règne enfin , je possède le trône de mon père ; j'affranchis le Ciel , je n'ai plus besoin de lui , mes vœux sont remplis. Je suis satisfait , heureux , content de moi , même à mes yeux..... Mais pourquoi content ? Non , il me faut encore remplir de deuil un père que j'abhorre. Je ne dois plus avoir de pudeur , le jour a disparu. Continuons , puisque le ciel est sans lumière..... Que n'ai-je pu retenir les pas de tous ces Dieux qui ont fui devant moi , ou les forcer de voir le repas qu'apprêtait ma haine ! Mais que Thyeste en soit instruit tout seul , & c'est assez..... Tu le sauras en dépit du jour qui refuse de nous éclairer : je dissiperai les ténèbres qui voilent toute ta misère ; assez & trop long-tems mon convive a déployé sa joie à ma table , c'est trop sacrifier à Cérés & à Bacchus , Thyeste ne ferait plus sensible , s'il était ivre.

Gardes , ouvrez comme dans les jours de

fêtes, ouvrez les portes de ce Temple & de ce Palais. Je brûle de voir la couleur de son visage, d'entendre ses premiers mots à l'aspect des têtes de ses enfans; de jouir à mon aise de sa douleur & de son abattement. Le but de mon ouvrage n'est pas de le considérer dans le cours, mais dans le premier instant de sa souffrance.

Tous les appartemens sont éclairés; Thyeste brillant de l'éclat de la pourpre, reste couché à table, soutenant de la main gauche, sa tête appesantie par le vin..... Qui, je suis le plus grand des Dieux, le plus puissant des Rois; tous mes desirs sont comblés. Thyeste rassasié boit encore à longs traits dans la coupe d'or, il me reste beaucoup de sang de mes victimes, ce vieux vin en altérera la couleur, terminez son repas par ce Scyphon. Pourquoi ne boirait-il pas le sang de ses fils? Il aurait bu le mien..... Il chante, la fête l'égaie, sa tête s'embarasse.

(*Atrée se cache tandis que Thyeste chante l'Hymne suivante.*)



SCÈNE II.

THYESTE *seul.*

H I M N E.

EMOUSSÉE par des calamités si longues , oublie tes peines , ô mon ame ! elles sont évanouies. Bannissons le deuil , chassons la frayeur , ne pensons plus à la misère , triste compagne de mon exil ; étouffons la honte si pénible dans les revers. S'il faut que je retombe , examinons plutôt le point où je suis , que celui où je peux me briser encore. Quand on perd un rang si haut , il est beau d'affermir ses pas en tombant ; il est grand , lorsque les malheurs précipitent notre chute , de contempler d'un œil intrépide la ruine de notre Empire , de ne jamais dégénérer , de se montrer invincible à tous les fléaux , & de soutenir debout notre puissance , alors qu'elle s'écroule.

Eclaircissons donc les nuages de ma cruelle destinée , effaçons jusqu'à la trace de mes malheurs , prenons un visage conforme à mon état prospère , bannissons l'ancien Thyeste de ma mémoire.

Une fatalité propre aux infortunés , c'est de ne jamais croire au bonheur. En vain la fortune leur

accorde le retour de ses faveurs , ils sont fâchés de se livrer à la joie.

O douleur aveugle & sans cause , pourquoi me ramener à toi , m'empêcher de célébrer ce jour de fête , me forcer de pleurer , me défendre d'orner ma tête de ces guirlandes nouvelles !.... Elle l'emporte cette douleur cruelle ! les roses du printems sont tombées de mon front , le voluptueux parfum qui pare mes cheveux , ne peut les contenir , ils se dressent encore d'horreur ; des pleurs involontaires inondent mon visage ; je veux parler , & je gémiss ; mon incompréhensible chagrin ne cherche qu'à se repaître de larmes , c'est la passion des malheureux.

Je me sens un besoin impérieux de pousser des cris plaintifs , de déchirer ces ornemens de pourpre. Mon ame qui me donne des avant-coureurs certains de l'avenir , mon ame présage quelque grande calamité. Quand la mer est agitée , sans aucun vent qui gronde , les Nautonniers sont menacés d'une tempête horrible.

Insensé ! quel deuil & quelle douleur mon imagination se figure ! Thyeste ! montre à ton frère un cœur sans défiance. Quelle que soit ta crainte , elle n'est point fondée , ou..... Il est trop tard..... Je voudrais bien ne pas frémir , mais une terreur vagabonde se promène là..... Voilà encore mes yeux en eau , & sans sujet. Est-ce douleur ou

pressentiment ?.... Mes larmes ne viendraient-elles que du bonheur que je goûte en ce jour?

SCÈNE III.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

CÉLÉBRONS, ô mon frère ! célébrons cette fête avec un plaisir égal. Ce moment doit affermir le sceptre dans ma main & me réunir à vous par des nœuds éternels.

THYESTE.

Le festin a été assez prolongé , vous pouvez combler ma joie , faites-moi jouir de la vue de mes enfans.

ATRÉE.

Ah ! croyez que leur père les embrasse déjà ; ils sont ici ; ils y seront : rien ne peut plus vous priver d'eux. J'en remplirai leur père , vous ferez rassasié , ne craignez rien. Cependant prenez cette coupe de nos ancêtres , & goûtez la liqueur qu'elle contient.

THYESTE.

Pourrais-je la refuser des mains de mon frère ? Offrons-en d'abord cette libation aux Dieux de nos ayeux , puis nous en boirons le reste..... Que

veut dire ce prodige ? Ma main refuse d'approcher ce vin de mes lèvres..... Le poids de la coupe augmente..... La liqueur s'écoule de ma bouché qui la rejette..... Voyez-vous cette table tressaillir sous la terre qui s'écroule ! Le feu du foyer s'éteint..... Le Ciel, entre le jour & la nuit, le Ciel surchargé de vapeurs, s'étonne de se voir sans lumière..... Le tremblement des pôles du monde redouble..... L'obscurité s'épaissit, & la nuit se cache dans une autre, nuit plus ténébreuse encore..... Tous les astres s'enfuient.... O Puissances suprêmes ! épargnez mon frère & mes enfans ! ne faites tomber votre vengeance que sur ma tête coupable. (à *Atrée*.) Mon-frère ! voulez-vous me donner mes fils ?

A T R É E.

Volontiers : je ne puis plus vous les refuser.

T H Y E S T E.

Ciel ! quel tumulte affreux agite & remue mes entrailles ! qu'est-ce que je sens palpiter là ? je suis oppressé par un poids auquel je ne résiste plus..... Quels gémissemens intérieurs répondent à mes gémissemens !..... Venez donc enfin, mes malheureux enfans ! c'est votre père qui vous en prie, venez : en vous voyant, ma douleur s'évanouira.... N'est-ce point leur voix que j'entends ?

A T R É E.

Sans doute. Ils sont arrivés, donne-leur le baiser paternel. Tu ne les reconnais plus ?

T H Y E S T E.

Je reconnais mon frère..... O terre ! tu peux supporter cette horreur ! tu ne t'abîmes point dans le Styx, en nous y plongeant avec toi ! tu ne t'es pas ouvert encore la route du vieux chaos, pour y engloutir ce Royaume & ce Roi ! Mycènes n'est pas détruite jusques dans ses fondemens ! les deux petits-fils de Tantale ne sont pas dans le Tartare à côté de leur père ! ah ! s'il est encore des gouffres au-delà de ce lieu de larmes, pourquoi n'y sommes-nous pas déjà précipités, enfoncés sous l'Achéron qui nous y couvre à jamais, & qui ne laisse au-dessus de nos têtes criminelles, que les ames vagabondes des scélérats, que les fables brûlans, les flames rapides que roule le Phlégéon pour notre éternel supplice.

O terre ! masse informe & sans ame, tu restes en place après cette exécution, & les Dieux se sont enfuis !

A T R É E.

Tu traites bien mal tes enfans, après les avoir si vivement desirés. Ton frère ne t'en prive plus, tu les as tous trois : jouis, embrasse-les donc & partage-leur également tes caresses.

THYESTE.

Voilà donc ce traité , cette amitié , cette foi jurée à un frère ? c'est ainsi que tu abjures ta haine ! mes fils infortunés ne sont plus ! ton crime est consommé , & ta vengeance est satisfaite. Rends du moins leurs corps à un père , qu'il me soit permis de leur donner la sépulture. C'est ton frère qui t'en prie. Hélas ! tu les verras brûler : c'est pour les perdre à jamais que je te les demande : tu ne me feras pas un don.

ATRÉE.

Tout ce qui reste de tes enfans , tu l'auras. Tu possèdes ce qui n'en reste plus.

THYESTE.

Tu en aurais fait la pâture des oiseaux cruels ou des bêtes féroces ?

ATRÉE.

J'en ai fait la tienne..... Impie ! tu les as dévorés.

THYESTE.

Les Dieux se font enfans d'horreur. (*A la manière des Stoïciens , Sénèque emploie souvent le terme de Dieux pour signifier les Astres.*) Le Soleil est retourné sur sa carrière... J'en connais la cause... Qui me donnera des expressions , des cris , des gémissemens qui répondent à toutes mes misères !.. Je vois leurs têtes , leurs mains coupées , les dé-

plorables débris de leurs membres..... Leur trop crédule père était loin de soupçonner ce malheur..... Je les sens dans mes entrailles..... Dieux ! que cette affreuse nourriture me pèse !..... Mon frère , donnez-moi votre épée , elle a déjà versé la plus pure partie de mon sang... Vous me refusez... Ma poitrine du moins retentira de mes coups..... Malheureux Thyeste ! arrête ta main , épargne les mânes de tes fils..... Sur le Caucase , le plus mortel ennemi de l'hospitalité ; dans l'Attique , le farouche Procruste exercèrent - ils jamais un pareil supplice ?.... J'opprime mes enfans , & j'en suis opprimé à mon tour..... N'y a-t-il donc point de mesures dans les crimes ? (*Procruste était un fameux brigand qui faisait coucher ses hôtes sur des lits trop longs ou trop courts , & qui leur donnait la mort , soit en tirant leurs membres avec violence , soit en les leur coupant.*)

A T R É E.

Le criminel doit être en mesure avec lui-même ; non avec celui qu'il accable. Je voulais te punir davantage , je voulais couvrir ton visage de leur sang , au moment où il sortirait de leurs veines , & te le faire boire lorsqu'ils seraient encore vivans : Mais ma vengeance était impatiente , je me suis hâté , & les blessures se sont trouvées trop profondes. Je les ai égorgés sur l'Autel , j'ai apaisé

mes Dieux *Lares* de ce sang que je leur avais voué, j'ai coupé leurs membres palpitans, je les ai divisés par parties; l'airain brûlant en a reçu la moitié, un feu lent t'a préparé l'autre. Ils vivaient encore quand j'ai mutilé leur bras & coupé leurs ligamens; leurs fibres mugissaient encore sous la broche qui les perçait, & cette main que tu vois, cette main nourrissait la flamme à laquelle ils étaient exposés. J'aurais eu plus de plaisir à te voir faire cet ouvrage, & ma haine a été frustrée de ce bien suprême. Tes dents impies ont broyé tes enfans, mais tu n'en savais rien, ils n'en savaient rien eux-mêmes.

T H Y E S T E.

O mers profondes! ô Dieux dont ce forfait a précipité les pas, enfers! terre! entendez tous cette action détestable!

O nuit du Tartare! viens m'envelopper de toutes tes ténèbres, je dois être ta proie. Seule; tu ne refuses pas de voir un misérable, & tu n'as point d'étoiles à qui je puisse faire horreur. Je ne formerai point les vœux d'un méchant, je n'invoquerai aucune Puissance pour moi..... Eh! qui voudrait désormais m'exaucer! Dieux! tous mes vœux seront pour vous.

Domination du Ciel! couvrez le monde des plus affreux nuages, déchaînez tous les vents, lancez la foudre de toutes parts, faites gronder

votre main , non de ce faible tonnerre dont vous écrasez les toits innocens , mais de celui dont vous avez pulvérisé les trois montagnes & terrassé les Titans aussi grands qu'elles. Apprêtez ces mêmes armes , faites voler les mêmes feux. Vengez la perte du jour , déployez toutes vos flammes. Remplissez de la foudre le pôle que la lumière a laissé vuide. Ne balancez pas entre les deux coupables. Je le suis & me voici : enfoncez dans mon cœur les trois pointes de votre trait. Pour donner à mes enfans la sépulture & le triste honneur du bûcher , c'est moi qu'il faut brûler.

Si le ciel est inexorable à ma prière , si les impies ne méritent pas un coup de foudre , que cette nuit du moins soit éternelle , & que les ténèbres cachent à jamais un pareil attentat. O soleil ! je suis loin de désirer ton retour.

A T R É E.

Je m'applaudis de l'exploit de mes mains , elles ont cueilli la plus belle des palmes : mon crime serait perdu sans ta douleur. Je ne serais pas plus heureux si cette race sortie de mon infidèle épouse , avait été la mienne. Eope est justifiée à mes yeux. (*Elle avait eu de Thyeste les trois enfans qu'Atrée venait d'immoler.*)

T H Y E S T E.

Quel mal avaient commis ces infortunés ?

A T R É E.

Ils étaient sortis de toi.

T H Y E S T E.

Mes enfans !... les servir à leur père !

A T R É E.

Oui , à leur père , & ce qui me ravit , à leur véritable père.

T H Y E S T E.

O Dieux ! qui présidez à l'amour paternel ! c'est vous que j'invoque.

A T R É E.

Que n'invoques-tu encore ceux qui président à l'Hymen !

T H Y E S T E.

Hélas ! qui donc venge les crimes ?

A T R É E.

Je vois l'unique cause de ta douleur : tu es fâché que je t'aye volé ce forfait : ce qui t'afflige ce n'est pas d'avoir goûté ces mets détestables , c'est de ne pas m'avoir servi mes véritables fils. (*Agamemnon & Ménélas.*) Tu avais eu l'idée de préparer un pareil repas à ton frère , & la perfide Elope t'aurait aidé : tu l'aurais fait , mais tu ne savais encore s'ils étaient à toi.

T H Y E S T E.

Le ciel vous punira : je vous livre à votre vengeance.

A T R É E.

Et moi , à celle de tes enfans. (*qui ne sont plus.*)

Nous doutons qu'il ait jamais existé un caractère pareil à celui d'Atrée ; mais Sénèque connaît Néron , & Sénèque a peint un monstre. Il avait la perfidie du Prince Grec , la même scélératesse , la même passion pour la vengeance , qu'il appelait un *plat des Dieux*. Quelle barbarie ne peut-on pas supposer au Héros de cette Pièce ; quand on fait que Néron a empoisonné de sang-froid Britannicus son frère , tué lui-même Poppée sa femme , lorsqu'elle était grosse , assassiné sa mère , & cherché dans ses entrailles le lieu où il avait été conçu ?

Malgré ces faits confirmés par les Historiens ; on ne peut voir sans indignation le tableau de l'horrible repas qu'Atrée prépare à son frère , & le seul moyen d'en sauver l'atrocité , c'est de se persuader qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination du Poète ; c'est de comparer ce trait à celui du *Cyclope* d'Euripide , & de les mettre tous les deux au rang de ces contes ridicules dont on a rempli la *Bibliothèque bleue*.

Cependant il faut convenir qu'il y a de très-belles idées dans cette Tragédie , & nous croyons sur-tout devoir y admirer l'évocation de l'ombre de

de Tantale, qui frémit d'apprendre que ses descendans vont commettre des forfaits plus grands que les siens, qui préfère tous les tourmens à l'affreux ministère que Mégère veut lui imposer, & dont le souffle impur fait naître dans le cœur d'Atrée, le désir du crime & la soif du sang. Cette Scène répand l'émotion dans l'ame du spectateur, & le fait trembler, malgré lui, sur les évènements qu'on va lui présenter. Mais le fond de ceux-ci est révoltant, de l'aveu même de Crébillon qui, en prouvant que le fait est vraiment tragique, convient, en même-tems, qu'il a fait tous ses efforts pour le rendre moins odieux.

» Il n'y a presque personne, dit-il dans sa Préface,
 » qui ne se soit soulevé contre ce sujet; je n'ai rien à ré-
 » pondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur.
 » Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop for-
 » tement la Tragédie comme une action funeste
 » qui devait être présentée aux yeux des spectateurs
 » sous des images intéressantes, qui doit les con-
 » duire à la pitié par la terreur; mais avec des
 » mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur
 » délicatesse, ni les bienséances: il ne reste plus
 » qu'à savoir si je les ai observées ces bienséances
 » si nécessaires: j'ai cru pouvoir m'en flatter. Je
 » n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour
 » l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir
 » Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever

Tome VI. Part. II.

A a

» Eropé aux autels même , & je mers ce Prince ,
 » (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison.)
 » justement dans le cas de la *Coupe enchantée* de
 » la Fontaine :

L'était-il , ne l'était-il point ?

» J'ai altéré par-tout la fable pour rendre sa ven-
 » geance moins affreuse , & il s'en faut bien que
 » mon Atrée soit aussi cruel que celui de Sénèque.
 » Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes
 » les horreurs de la coupe que son frère lui prépare, &
 » il n'y porte pas seulement les lèvres. J'avouerai ce-
 » pendant que cette scène me parut terrible à moi-
 » même ; elle me fit frémir , mais ne m'en sem-
 » bla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois
 » pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où
 » Cléopâtre , après avoir égorgé un de ses fils ,
 » vient empoisonner l'autre aux yeux des Spec-
 » tateurs. De quelque indignation qu'on soit armé
 » contre la cruauté d'Atrée , je ne crois pas qu'on
 » puisse mettre sur la scène tragique un tableau
 » plus parfait que celui de la situation où se trouve
 » le malheureux Thyeste livré sans secours à la
 » fureur du plus barbare de tous les hommes.
 » Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux regrets
 » & aux larmes de ce Prince infortuné , on ne
 » s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté
 » de me laisser tout l'honneur de l'invention , on
 » me chargea de toutes les iniquités d'Atrée , &

» l'on me regarde encore dans quelques endroits
 » comme un homme noir , avec qui il ne fait pas
 » sûr de vivre , comme si tout ce que l'esprit ima-
 » gine devait avoir sa source dans le cœur. Belle
 » leçon pour les Auteurs , qui ne peut trop leur
 » apprendre avec quelles circonspectons il faut
 » paraître devant le Public. Une jolie femme
 » obligée de se trouver parmi des prudes , ne doit
 » pas s'observer avec plus de soin. Enfin je n'au-
 » rais jamais cru que dans un pays où il y a tant
 » de maris maltraités , Atrée eût si peu de parti-
 » sans. Pour ce qui regarde la double réconcilia-
 » tion qu'on me reproche , je déclare par avance
 » que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée
 » élève Plistène pour faire périr un jour Thyeste
 » par les mains de son propre fils. (*On le croyait*
 » *& il se croyait lui-même enfant d'Atrée.*) Il
 » surprend un serment à ce jeune Prince qui dé-
 » sobéit cependant à la vue de Thyeste : Atrée
 » n'a donc plus de ressources que dans la dissimu-
 » lation , il feint une piété qu'il ne peut sentir. Il
 » se sert ensuite des moyens les plus violens pour
 » obliger Plistène à remplir son serment , ce qu'il
 » refuse de faire. Atrée qui veut se venger de
 » Thyeste d'une manière digne de lui , ne peut
 » donc avoir recours qu'à une seconde réconcilia-
 » tion : j'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut
 » employer d'adresse , est mis en œuvre par ce

» Prince cruel ; il est impossible que Thyeste lui-
 » même , fût-il aussi fourbe que son frère , ne
 » donne dans le piège qui lui est tendu. On n'a
 » qu'à lire la pièce sans prévention , l'on verra
 » que je n'ai point tort ; & si cela est , plus Atrée
 » est fourbe , & mieux j'ai rempli son caractère ,
 » puisque la trahison & la dissimulation sont pres-
 » que toujours inséparables de la cruauté «.

Ce fragment de la Préface de Crébillon fait voir combien il s'est éloigné de son original , & donne une idée de l'action de sa Pièce qui de ce côté - là l'emporte de beaucoup sur celle de Sénèque. Mais quelque peu de cas qu'il ait paru faire des Anciens , il n'en a pas moins imité l'Auteur Latin dans plusieurs endroits , & en particulier dans la *Scène II* du *premier Acte* , dans la *première & septième du troisième* , dans la *quatrième , cinquième & sixième du dernier*.

On présume aussi que dans son tems , Sénèque avait profité des idées de Varius & de Gracchus qui avant lui avaient fait un *Thyeste* , mais cette Tragédie n'est point parvenue jusqu'à nous.

COSTUME D'ATRÉE.

La *tunique* intérieure de laine blanche, avec une petite bordure en pourpre.

La *tunique* de dessus, de laine blanche très-fine, avec une large bordure de pourpre, brochée d'or. Cette *tunique* est relevée, sur l'estomach, par une ceinture de laine blanche mêlée de couleur de safran.

La *chlamyde* de couleur pourpre, est d'un drap léger sans doublure, broché d'or sur les bords extérieurs, & attaché sur l'épaule droite, par une boucle d'or.

Les jambes sont nues, & le cothurne qui les couvre en partie, est formé par des bandes de laine de couleur pourpre, qui sont frangées dans le haut de la chaussure.

Derrière Atrée, est son sceptre déposé sur un siège antique.

Fin de la seconde Partie du sixième Volume.

ERRATA de la première Partie du sixième Volume.

- P**AGE 29, ligne 4, vendu, *lisez* vendue.
P. 40, ligne 12, Agaraſtacle, *lisez* Agoraſtacle. *Idem*, p. 42, l. 8
& 15. P. 44, ligne 21. P. 45, l. 2.
P. 78, ligne 6, au-devant lui, *lisez* au-devant de lui.
P. 152, ligne 18, jorte, *lisez* forte.
P. 157, ligne 7, discours de, *lisez* discours des.

Seconde Partie.

- P. 237, ligne 10, œuvre philosophiques, *lisez* œuvres.
P. 141, ligne 28, des ce moment, *lisez* de ce moment.
P. 266, ligne 8, éloignes, *lisez* éloigne. *Id.* l. 9.
P. 257, ligne 18, lailles-moi, *lisez* laisse-moi.
P. 261, ligne 7, mett, *lisez* mort.
P. 264, ligne 4, ce qui est toi, *lisez* ce qui est à toi.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1779.

